

Remake, Revisitage, FanFic

# Hors Série



Outre Monde  
Janvier 2007

ds

## Sommaire

<b>Préface</b> .....	3
<i>Cyril Carau</i>	
<b>Le Cycle de Zondar</b> .....	4
<i>Texte de Romain Protat</i>	
<i>Illustration de Fabien Fernandez</i>	
<b>L'honneur des loups</b> .....	8
<i>Texte de Sébastien Juillard</i>	
<i>Illustration d'Annick DC</i>	
<b>La grande aventure</b> .....	22
<i>Texte de Grégory Covin</i>	
<i>Illustration de Valérie Larouche</i>	
<b>Mers oniriques</b> .....	32
<i>Texte de Nicolas B. Wulf</i>	
<i>Illustration d'Elie Darco</i>	
<b>L'horreur de Penndergast</b> .....	38
<i>Texte de Fred Guichen</i>	
<i>Illustration de Bernie</i>	
<b>L'histoire de la ville infectée et de Jacques le meneur de feux follets</b> .....	52
<i>Texte de Nico Bally</i>	
<i>Illustration de Magali Villeneuve</i>	
<b>Retirée</b> .....	56
<i>Texte de Syven</i>	
<i>Illustration de Bernie</i>	
<b>Dawn of the dead philanthropists</b> .....	70
<i>Texte de Stefan Michel</i>	
<i>Illustration de Cyril Carau</i>	
<b>Histoire de science</b> .....	76
<i>Texte de Valérie Larouche</i>	
<i>Illustration de Tiger-222</i>	
<b>Déferlante</b> .....	90
<i>Texte de Sébastien Clarac</i>	
<i>Illustration de Nathy</i>	
<b>Guide des auteurs et illustrateurs</b> .....	103

## Préface

*Rien ne se perd, tout se transforme...*

Cette loi de la nature, depuis que l'homme invente des mondes avec des mots, n'a cessé de guider les écrivains dans leurs quêtes incessantes de créer du nouveau avec les racines de l'ancien. Ainsi Platon ou Sénèque déjà qui réécrivaient les mythes fondamentaux, Dante ou du Bartas qui mettent en scène le mystère du monde et de la Création, ou plus proche de nous, Hugo avec *la légende des siècles* et *la fin de Satan*, ou encore, ces dernières années, Dan Simmons qui se réapproprie *l'Illiade*, mais aussi *les sonnets* de Shakespeare et *la recherche du temps perdu* de Proust avec son roman *Ilium*.

Le phénomène de *remake*, de re-fabrication, souvent utilisé dans le 7<sup>ème</sup> art dérive de ce procédé. Qu'on l'appelle « revisitage », « hommage », « réécriture » ou « fan-fiction »... il est chaque fois question de jouer avec le lecteur en usant d'œuvres, d'univers, de personnages qui sont entrés dans l'Imaginaire collectif. Que ce soit les mythes et légendes, les grands classiques ou les succès du moment. Faire dire ce qui était suggéré ou inventer des épisodes différents ou encore détourner complètement l'œuvre ou tout au contraire la célébrer, les auteurs explorent autant de registres que leurs sensibilités d'artistes, leurs fantaisies ou leurs conceptions de l'existence et des choses, désirent aborder et rendre vivant.

Avec ce premier Hors-Série des Univers d'OutreMonde, chers lecteurs, nous avons voulu mettre en avant cette facette de la création littéraire (et graphique.)

Ainsi, vous découvrirez tour à tour mis en scène les univers des contes populaires, des roman-feuilletons, *comics* et jeux vidéo qui, pour la plupart, ont été déclinés depuis en opus cinématographiques et littéraires... les mondes des *fantasies* tantôt truculentes, tantôt macabres, tantôt héroïques d'auteurs tels Terry Pratchett, Howard Philips Lovecraft, Robert Ervin Howard... ou encore les principaux personnages de l'Imaginaire (de Jules Verne à George Lucas, en passant par George Romero) qui déferleront dans une somme aussi délirante qu'onirique.

Bonne lecture à vous, amis lecteurs...  
Bonne et heureuse année 2007...

*Cyril Carau, au nom de l'équipe d'OutreMonde*



## Le Cycle de Zondar

Texte : Romain Protat  
Illustration : Fabien Fernandez

— C'était le quatrième cycle lunaire. L'astre obvoyant dardait ses rayons sur la morane du gale'ch et la plaine du Mordar se couvrait de givre opalin. Seul le cri perçant d'un grotan déchirait la robe de nuit qui couvrait le pays de Jont'har. Zondar parcourait les landes de Brool depuis presque douze octaves et son destrier, un grafeur de melzach aux longs poils roux et aux tentacules recourbés, commençait à syphiler son prétan. En son for intérieur, Zondar repensait au corps lascif de la princesse Clavix. Pendant qu'il courrait vers son destin, sauver la confédération des planètes de la menace que représentait l'union des sorciers menée par le gologuth Lord Kilgrove, une seule pensée lui traversait la tête...

— C'est de la merde.

— Pardon ?

— C'est de la merde ! On ne comprend rien à ce que vous racontez. «L'astre obvoyant» ? Qu'est ce que c'est que ces conneries ! Et encore, je ne vous relis que les premières lignes. Le reste est encore pire. Tenez, deux pages plus loin : « Zondar prit son grutal par les protus et invoqua l'aide de la déesse Dorta pour faire plier le frizome de Lord Kilgrove ». C'est quoi un «frizome» ? Un plat régional ? Il faut qu'on vende un dictionnaire avec ? Et qu'est ce que Zondar et Lord Kilgrove sont en train de faire quand, au moment du combat final, ils « s'armoient le trépan de Maljir » ? Parce que sorti de son contexte on dirait bien qu'ils ont arrêté de se taper dessus pour s'enfiler gaiement. Je ne suis pas contre un peu de sexe, mais au moins qu'on comprenne ce qu'il se passe ! Qu'est ce qu'il vous arrive ?

— Heu... Vous savez, mes lecteurs sont habitués à ce genre de vocabulaire, ils savent de quoi je parle. Et un frizome c'est un psychord incarné...

— Un quoi ?

— C'est comme un métempsygyre mais en plus dangereux si vous voulez.

— Ce que je veux c'est ne pas avoir à vous téléphoner pour comprendre ce que vous écrivez ! Vous avez deux semaines pour tout refaire.

— Tout ? Mais c'est pas possible !

— Ecoutez, votre *Cycle de Zondar* se vend très bien. Je n'ai aucune idée de comment un tel tissu d'idioties peut partir aussi vite, mais si vous voulez que ça continue, j'ai quand même l'impression qu'il vaut mieux qu'on comprenne un minimum ce que ça raconte. Commencez tout de suite.

— Tout de suite ? Mais je suis supposé rentrer chez moi ! On est en plein dans la période des fêtes !

— On est en retard ! Voilà ce qu'on est ! Je veux la nouvelle version sur mon bureau dans deux semaines sinon je vous grafule les conjires !

— Vous me quoi ?

— C'est comme vous arracher les couilles mais en plus douloureux si vous voulez. Allez, au

travail !

L'éditeur millionnaire du *Cycle de Zondar* raccrocha au nez de celui qu'on connaissait sous le nom de Théanur Legrand, l'auteur malheureux du *Cycle de Zondar*, avec une pensée émue pour l'équipe d'avocats qui lui permettait de parler aussi mal à ses auteurs. L'écrivain soupira. Il devait maintenant prévenir ses parents qu'il ne viendrait pas au réveillon.

Quand il entra dans le bar, Théanur fut tout de suite pris à la gorge par l'épais nuage de fumée. Il semblait bien que chaque personne présente avait dans la bouche quelque chose de combustible, sous une forme ou une autre. L'assemblée hétéroclite se retourna immédiatement sur lui. Il savait que la notoriété qu'il avait acquise depuis qu'il avait commencé à publier le Cycle était responsable de cette attention. Pourtant, à chaque fois qu'il percevait cet éclat particulier dans le regard de quelqu'un, il avait un pincement au cœur. Ça lui donnait immédiatement envie de rentrer chez lui. Cette année, il ne pourrait pas. Le barman le gratifia d'un signe de tête.

— Alors Théanur, c'est pour quand le prochain ?

— Bientôt, bientôt.

Théanur avait un public avide qu'il valait mieux ne pas décevoir s'il ne voulait pas finir à tourner sur une broche au dessus d'un feu. Il traversa la salle et s'approcha de la cabine. Quand il obtint la communication, il reconnut immédiatement la voix ample et rocailleuse de son père. Elle était à peine couverte par quelques bruits d'épées en arrière plan.

— Allo papa ? C'est moi.

— Théanur mon fils ! Ça va ? Alors, à quelle heure tu arrives ?

— Justement, c'est pour ça que j'appelais. Je ne pourrais pas venir.

— Comment ça ? Ta mère était tellement contente de te voir !

— C'est à cause de mon éditeur. Il veut que je refasse toute ma dernière chronique. Et avec toute la famille à la maison, je n'arriverais jamais à travailler.

— Viens quand même, tu rentreras plus tôt.

— Tu sais bien que les liaisons sont encombrées à cette saison. Si je viens, je ne pourrais pas revenir avant le mois prochain. Il ne m'a laissé que deux semaines pour tout revoir.

— Qu'est ce qui ne va pas dans ta chronique ? Tu n'as pas bien noté tout ce que je t'ai dit ?

— C'est encore ces histoires de vocabulaire. Il faut que je traduise plus de choses que je ne le pensais. J'imagine que comme j'en suis à ma quatrième chronique je me suis un peu relâché.

— Tu es un fils de Prince, tu ne devrais pas faire ça ! Ce n'est pas digne de ton rang !

— Tu sais bien que les envoyés spéciaux sont choisis dans la famille royale par le Kraneg tous les dix-huit cycles. J'en ai encore pour cinquante de leurs années.

— Par le Grodj de Brodan ! Tu veux que je vienne lui ouvrir les sagules à la majette à ton éditeur ?

— Non merci papa, ça ne servirait à rien. J'ai besoin de lui. Tous les expatriés veulent des nouvelles du pays et il faut bien qu'on ait un moyen de leur en donner. Mais si je change trop de choses, ils ne vont rien comprendre à ce que je raconte. Je ne sais vraiment pas comment faisait tonton Tolkien.

— C'est vrai que ton oncle était un malin. Il savait enjoliver les choses pour réussir à les vendre aux éditeurs mais il a aussi eu de la chance. Si ton cousin Bilbo n'avait pas eu besoin d'aller récupérer une alliance pour son mariage, il n'aurait pas eu grand-chose à écrire. Et il a omis certains détails, comme le moment où il a dû se planquer dans le cul d'un dragon pour passer la douane de Vlokar. Ah, au fait ! j'ai encore estroubié un pratox hier matin. Il allait dévorer l'univers mais je lui ai

botté le cul. Dommage que tu ne viennes pas, j'aurais pu te raconter tout ça.

— Ce sera pour ma prochaine chronique.

— Tu sais, j'ai réfléchi, je commence à être trop vieux pour être le Prince Héros. J'ai assez de points de retraite maintenant et je pense sérieusement à abdiquer pour passer le flambeau à un petit jeune. Ta mère et moi on parle de se retirer sur la côte de Sorval, c'est tranquille là-bas. Je pourrais aller chasser le narjil de temps en temps avec Conan, il a une magnifique propriété là-bas.

— Je sais, cousin Moorcock m'en a parlé.

— Bon, je te laisse, ta mère est en train de fourrer le dindrouille pour ce soir et elle veut que je l'aide.

— Ha c'est ça les combats que j'entends depuis tout à l'heure ?

— Oui, le dindrouille n'a pas l'air d'être d'accord. Au revoir mon fils, que le Morvax soit avec toi !

Zondar Le Grand coupa la communication. Théanur retira doucement le métakraken de son front et le rendit à la sorcière qui le nourrissait régulièrement de son sang quand elle ne s'occupait pas de l'entretien des toilettes. Théanur retraversa à nouveau la salle pour sortir, pressé de se remettre au travail sur sa chronique et d'en finir. Il ne fut arrêté que par un Elfire qui lui demanda de lui dédicacer son arc en le confondant avec son cousin Althor, producteur exécutif sur Xena la Guerrière. Ce n'est qu'une fois sur le trottoir qu'il se rendit compte qu'il avait oublié de souhaiter un Joyeux Narwel et une Bonne Annax à son père. Trop tard, il avait tout le quatrième volume du *Cycle de Zondar* à réécrire.

\*  
\* \*



## L'honneur des loups

Texte : Sébastien Juillard  
Illustration : Annick DC

Dans la lumière du crépuscule, un cavalier en armure avançait au pas, au milieu d'une jonchée de cadavres, promenant un regard morne sur le champ de bataille. Quelques milliers d'hommes nourrissaient la terre sèche de leur vie versée comme une libation aux dieux. Là, entre deux collines rocheuses, sous l'ombre grotesquement allongée d'une forteresse à présent ruinée, le capitaine Amalrus goûtait l'amertume d'une victoire pourtant éclatante et son cœur palpitait de colère.

L'odeur des corps gonflés par la chaleur lui emplissait les narines, douceâtre et haïssable. Il détestait ces miasmes de charnier et les détesterait toujours. Sa jeunesse se gorgeait du miel du triomphe, de l'éclat d'une charge de cavalerie lourde et de l'exaltation des cris sauvages. Par Mitra, il aimait se battre ! Mais le spectacle d'une plaine silencieuse livrée à la mort lui tenaillait l'âme. Loin derrière, sur le fond d'or pâle du soir, la compagnie libre du capitaine Aquilonien avançait sous l'étendard, victorieuse mais lasse.

— Le butin est maigre, Amalrus, grommela Strom, le colosse de Gunder, sa hache sur l'épaule. Je pense qu'on devrait filer vers les montagnes et chercher à gagner Koth au plus vite. Xandros serait capable de lâcher le reste de ses forces à nos trousses, rien que pour laver le peu d'honneur qui lui reste.

— Ma conscience me murmure de suivre tes sages conseils, acquiesça Amalrus d'une voix lente. Mais cette fois je resterai sourd. Je donne le commandement de la compagnie à Wulf et tu le seconderas. Vous mènerez la troupe jusqu'à notre fort des monts Karpash et m'y attendrez une semaine durant. Que les hommes se reposent le plus possible. Distribuez le vin généreusement, tous le méritent.

— Par Bori ! C'est une idée folle que de retourner là-bas, Capitaine, reprit le solide Hyborien. Ça ne te ressemble guère de te jeter dans les ennuis. Xandros te fera crucifier s'il te met la main au collet !

— Je l'admets, dit l'Aquilonien calmement. C'est absurde. Et c'est justement pour cela que j'ai toutes les chances de réussir. Xandros n'imaginera pas un instant que je puisse vouloir agir comme le dernier chevalier bafoué du Poitain. Que je songe à risquer ma vie pour si peu, c'est là une chose qu'il est incapable d'envisager.

— Amalrus considéra son lieutenant avec curiosité. L'homme du Gunder incarnait depuis toujours les vertus de son peuple, dispensant ses sages conseils en toutes circonstances, sans hésiter à passer outre les hiérarchies. Et l'Aquilonien lisait l'inquiétude dans ce large visage de forestier. Il sentait aussi l'angoisse du fidèle compagnon d'armes qui se sait mis à l'écart du combat à venir.

— J'ai fait mon choix, Strom, laissa tomber Amalrus en reportant son attention sur le paysage devant lui. Xandros nous a offerts en pâture à ses propres ennemis pour préserver sa cité. Un chien de son espèce mérite cent fois la mort ! Si nous étions dix mille je raserais Epidos jusqu'aux fondations, tu peux en être sûr.

Loin devant eux, le crépuscule dessinait sur l'horizon les murailles de l'antique cité d'Epidos aux palais poussiéreux. Aux abords fleurissaient quelques demeures modestes flanquées de granges et d'étables où s'entassaient des familles de paysans qui travaillaient la terre pour le compte des plus riches patriciens de la cité. La bataille avait épargnée les champs d'orge et de blé qui ceignaient les murailles et nulle dépouille ne pourrissait sous les oliviers odorants qui coiffaient les douces collines alentour.

Amalrus contemplait la cité ennemie, serrant douloureusement la poignée de la longue épée d'Amilias. Ombre piaffa et se cabra, saisit par la colère muette de son cavalier.

Paré d'une armure vermeille de sang et noire de suie, il émanait du capitaine une terrible beauté, semblable à celle d'un dieu vengeur. Il mit pied à terre et ordonna à Strom de l'aider à se défaire de son harnachement. Les deux frères d'armes restèrent muets de longues minutes.

— Alors tout ça c'est pour l'honneur, Capitaine ? demanda l'homme de Gunder avec une pointe de sarcasme, tandis qu'il retirait sa cuirasse au loup bondissant et ses épaulières rehaussées d'argent.

— Pas seulement, camarade, fit une voix chaude et moqueuse jaillie des arbres qui couvraient la colline. L'orgueil y est pour beaucoup, tu peux me croire. Mais nous ne sommes que de simples mercenaires et tout cela nous dépasse. Lui est le noble fils de Tiberias d'Amilias, si plein d'idéaux qu'il fait honte aux dieux.

Une jeune femme s'avança vers eux d'une démarche souple et sûre, se glissant parmi les chênes et les pins avec aisance. Sa chevelure d'un noir d'encre, généreuse et chatoyante, et sa peau cuivrée, ajoutaient à la grâce naturelle d'un corps parfait de danseuse. Sa sensualité presque agressive ne perdait rien de son pouvoir même au milieu de l'horreur putride du crépuscule.

— J'aurais préféré des encouragements à ta langue acérée, Shirel, dit Amalrus d'un ton cassant en se tournant vers la Shémite. J'ai bien assez de Strom et de ses récriminations de vieille nourrice. Où est Duncan ?

— Il talonne les traînants et les passe au fil de l'épée, fit-elle avec lassitude. Les éclaireurs ont confirmé nos impressions. Xandros se retire derrière ses murs et il y a peu de chances qu'il revienne se frotter à toi. Belle victoire, mon capitaine. Les dieux de la guerre marchent à tes côtés, une fois encore.

Elle avait dit cela sans passion et, lasse comme après une vie de labeur, s'était laissée tomber sur le sol. Débarrassé de son armure, Amalrus coula sa silhouette élancée derrière la jeune femme tandis que Strom rejoignait le pied de la colline, avec son lourd chargement et les ordres de son capitaine. Ombre s'ébrouait, libéré de son barde de fer.

— Pourquoi ne te contentes-tu pas d'être en vie et maître de la plaine, Amalrus, murmura la voleuse en le sentant approcher. Tu as écrasé Xandros à un contre sept et tout Corinthe entendra parler de ce triomphe dans moins d'une lune et, pourtant, tu t'entêtes à vouloir la mort de ce tyran fatigué. Je ne comprends pas. Tu as la gloire mais tu cours vers le péril.

— Viendras-tu avec moi ? demanda Amalrus simplement, ignorant les paroles de la jeune femme.

— Réponds, répliqua-t-elle. Dis-moi pourquoi je dois mourir.

— Viendras-tu ? insista-t-il.

Shirel poussa un long soupir. Elle sentait peser toute la force de cet ordre habilement grisé en supplication et, comme à chaque fois, elle sut qu'elle ne pourrait que céder à la volonté de cet homme. On obéissait toujours au Capitaine. Mais elle n'aimait pas le Capitaine.

— Prends une heure de repos et nous partirons, conclut-il en caressant légèrement la joue de la voleuse dans un geste d'une tendresse surprenante. Sans toi, je ne peux réussir.

C'était imparable. Elle aurait voulu le maudire mais son cœur s'y refusait. Pour seule réponse, elle marcha jusqu'au premier arbre, s'enroula dans sa cape et ferma les yeux. Elle n'oublia pas Bel dans ses prières, le suppliant de guider ses pas jusqu'à la salle du trône et sur le chemin du retour.

Amalrus la regarda dormir. Il se fiait à Shirel plus qu'à quiconque. Jamais la voleuse Shémite n'avait trahi sa confiance et elle s'était bien souvent montrée une alliée précieuse, en glanant des rumeurs dans toutes les villes et royaumes pour lesquels avait servi la compagnie d'Amalrus, des Royaumes Noirs à Zamora en passant par les déserts de Turan. Il ne lui fallait guère que quelques semaines pour connaître le moindre recoin, la moindre venelle crasseuse et les plus obscurs chemins, sans compter les secrets qu'elle récoltait de tavernes en auberges, dissimulant sa rouerie derrière les sourires enivrants et les déhanchés lascifs d'une danseuse.

Lorsque la nuit fut noire, deux ombres quittèrent l'abri des ruines sur la colline pour filer vers Epidos endormie. Sous leurs capes, ils ne portaient que cuir et lames. Et de funestes pensées les agitaient alors qu'ils traversaient la plaine sèche vers les champs et les vergers, évitant les petits groupes de cavaliers corinthiens qui essaïmaient les alentours de la ville.

\*  
\* \*

Hormis son geôlier, nul ne se souvenait que l'homme qui pendait au bout de ses chaînes dans la pénombre d'une cellule poussiéreuse, avait autrefois fait trembler le pouvoir royal et caressé du bout des doigts le sceptre et la couronne. Le pauvre hère qui gémissait tout au long des jours sans fin de sa captivité n'était plus désormais qu'une âme torturée, prisonnière d'un corps pourrissant. Il n'aspirait qu'au trépas.

Mais Xandros lui avait refusé une fin rapide, et jamais le bourreau ne viendrait pour lui. Il devrait attendre, humilié et usé, que la mort daigne enfin lui prêter attention. En espérant cette délivrance, il supportait trop souvent la compagnie de son ennemi dont les visites nocturnes n'avaient d'autre but que de jouir pleinement du spectacle de sa déchéance.

Ce soir encore, le roi Xandros d'Epidos se tenait près de la porte, assis sur les marches qui s'enfonçaient dans ce trou plein de miasmes, où son adversaire vaincu croupissait depuis dix longues années. Drapé de soie et de brocart, sa lourde silhouette de guerrier chenu se dessinait dans la lueur incertaine d'un flambeau. Une barbe drue et huilée de frais pointait avec arrogance au bas d'un visage aux traits épais et nerveux qui témoignait avec éloquence d'une vie de jouisseur, mais aussi d'une âme dure. Il observait un silence satisfait, piochant distraitement dans le creux de sa grosse main des dattes fraîches qu'il engloutissait avec appétit, tandis qu'une Brythunienne nubile disposait dans la cellule un brûloir à encens. L'odeur du cachot était épouvantable, mais le prisonnier ne faisait guère de cas de ses propres excréments.

— Tu excuseras les caprices de mon esclave, Memnon, mais son nez nordique est habitué aux vents froids et sains des montagnes, s'excusa le monarque avec une pointe d'amusement. Et tes quartiers empestent.

Lentement, Memnon se redressa sur ses jambes tremblantes et fit face à son adversaire. Une vive douleur lui traversa le corps. Ses plaies suintantes le mettaient au supplice et il se mordit la lèvre jusqu'au sang.

— Tu n'entends sans doute rien du fin fond de ton tombeau, mais la ville est en fête ce soir, reprit Xandros tout en s'approchant de lui. Sais-tu pourquoi ?

Memnon le fixa d'un œil morne sans manifester la moindre émotion.

— J'ai pris de grandes décisions, vois-tu, continua-t-il tout en marchant autour de son prisonnier. Pendant trop longtemps, j'ai fait preuve de mollesse dans mon gouvernement, laissant aux idées séditeuses tout loisir de faire leur chemin dans le cœur de certains de mes sujets. Ce fut une erreur, j'en ai conscience à présent, et je remercie Mitra d'avoir dessillé mes yeux.

Malgré sa gorge plus aride que les steppes d'Hyrkanie, Memnon ne put contenir un rire éclatant où l'on sentait poindre les prémices de la démence. Xandros se retourna et considéra froidement ce débris d'humanité qu'autrefois il avait appelé général.

— La raison de ton hilarité, Memnon ? lui intima le roi.

— Je me demande comment tu as réussi à te persuader que ta fêrulerie avait pu être trop douce pour ton peuple, cracha-t-il avec une véhémence intacte malgré le temps. Tu es sans doute plus fou encore que je ne l'imaginai. Entendre de la bouche d'un tyran de ton espèce qu'il s'est montré trop tendre, alors que sa main ne connaît que le fer, avoue que c'est à mourir de rire, vieil homme !

Xandros se rapprocha du chef de guerre avec une lenteur calculée, cherchant son chemin au milieu des immondices qui jonchaient le sol. Il se tenait maintenant si près du captif qu'il pouvait sentir la maladie dans son souffle difficile et la puanteur des plaies répugnantes qui couvraient son corps. Pendant un instant, il se laissa aller à admirer l'ouvrage de la corruption sur les chairs blêmes tandis que l'odeur douce de l'encens envahissait l'espace étroit du cachot.

— Tu es un soldat, Memnon, et tu n'entends rien à l'art de gouverner les hommes, fit le roi en plissant soudain le nez de dégoût. Que sais-tu des vicissitudes du pouvoir ?

— Je sais ce qu'est la liberté, cracha-t-il. Et je ne l'ai jamais vue nulle part dans ta cité.

— Je sens flotter dans ton esprit brumeux le mot démocratie, le raila Xandros en flanquant une tape paternelle sur la joue du prisonnier. Je me trompe ? Non bien sûr ! Mais laisse-moi t'enseigner une chose : la démocratie est l'une des plus stupides créations qui soit. L'indiscipline est une tare si humaine que cette belle et grande liberté que tu accordes au peuple dégénère inévitablement en licence. Laisse les coudées franches à la masse et tu ne récoltes que le chaos. L'homme a besoin d'être dompté, comme tous les animaux, et il faut une main ferme pour cela !

Il s'était échauffé en parlant et marchait à présent à grands pas, bouillant de colère. Memnon le considéra avec un intérêt nouveau sans pour autant se départir d'un sourire cynique qui, dans cette face émaciée, avait quelque chose d'effrayant. Finalement Xandros se tint à nouveau devant son prisonnier silencieux.

— Si tu avais compris ce que je me suis efforcé de t'inculquer pendant des années, tu ne serais pas en train de te décomposer ici, soupira le monarque. Tu es stupide, Memnon, tout comme les bœufs qui paissent entre ces murailles. Vous ne comprenez que le bâton.

Xandros fit un signe de la tête que Memnon ne comprit pas. Puis il sentit la douleur vive d'une lame glissant sous sa gorge. La Brythunienne avait le geste sûr.

— Ceux qui ne savent pas obéir nuisent à la cité, lâcha Xandros alors que le sang s'écoulait à gros bouillons sur la poitrine du soldat. Je vais devoir reprendre en main le peuple et les meneurs de ton espèce finiront sous les murs en guise de festin pour les corbeaux. Vous ne me laissez pas le choix.

Il ne détourna pas le regard et attendit que Memnon rende son dernier souffle, supportant la lueur haineuse qui brillait dans les prunelles du général. L'esclave attendait ses ordres, muette et

patiente.

— La nuit est encore longue, Lunda, soupira le tyran. Il reste tant à faire.

Puis il se tourna vers le gardien.

— Que l'on accroche cette charogne au-dessus de la grande porte, ordonna-t-il. La plèbe aura matière à réflexion. Et elle ne pourra pas me haïr beaucoup plus qu'elle ne le fait déjà.

Un officier l'attendait dans la salle de garde des prisons, son casque sous le bras. Sa mine pâle et défaite parlait pour lui.

— Monseigneur, commença l'autre sur un signe de son monarque. Nous rencontrons une forte résistance dans le Clapier. Des bandes armées sillonnent les ruelles et s'en prennent à la milice.

— Un détachement de cataphractés devrait suffire à calmer leurs ardeurs, suggéra le roi d'un ton las. Soyez ferme et tuez tous ceux qui brandissent piques ou fourches.

Le soldat acquiesça, mais demeura planté devant le roi.

— Autre chose ? s'enquit Xandros avec agacement.

— Et bien, Monseigneur, bredouilla le soldat. Il semblerait que des rebelles se soient emparés de la caserne.

La colère déforma les traits du roi. Il maudit Amalrus et tous les animaux qui fouissaient dans la fange du Clapier.

— Avertissez le commandant Loïkos ! tonna Xandros. Qu'il lâche les phalanges sacrées sur les rebelles ! Je vais guérir Epidos une fois encore.

\*  
\* \*

Cachés sous le toit d'une écurie à l'abandon qui dominait les maisons basses des quartiers miséreux, Amalrus et Shirel regardaient la cité s'agiter, prise de convulsions et d'une fièvre séditeuse. Quelques incendies tachetaient la nuit de rouge et d'or, telles des pierres chargées de magie, et les vociférations de la plèbe emplissaient l'air vicié par la fumée.

Amalrus croyait discerner des formes dans le déchaînement de l'incendie, des images incertaines prisonnières des langues ardentes qui engloutissaient les taudis du Clapier. Ces évocations le ramenèrent à un passé récent. Des échos de la bataille faisaient vibrer sa mémoire.

*La cavalerie lourde chargeait pour la dixième fois, moissonnant les lignes toujours plus maigres de l'ennemi, enflammée par la bravoure de leur capitaine. Chaque assaut ouvrait une tranchée de sang dans les rangs des lanciers, disloqués par les destriers caparaçonnés, taillés par les longues lames droites qui déchiraient les mailles et les corps vulnérables. La compagnie occupait les avant-postes, fer de lance de l'armée d'Epidos, épuisant l'adversaire pour permettre aux soldats de Xandros de donner l'assaut final. Amalrus menait les troupes comme Bori ses hordes déferlant sur Achéron, et il sentait, dans tout son corps, la force sans limites que lui conféraient ces hommes féroces et fidèles, offrant leur bras et leur vie pour lui, bien plus que pour la solde ou le pillage. C'était un sentiment si proche du divin qu'Amalrus aurait donné beaucoup pour que la bataille ne connaisse pas de fin. Il croyait chevaucher le tonnerre...*

— Ils l'ont fait, murmura Amalrus avec un mélange de surprise et de dépit. Profitant de la débâcle de l'armée, ils se sont emparés de la caserne. Le coup est simple mais porté au bon moment.

— Tu devrais être satisfait, fit Shirel en posant une main sur le bras de son compagnon. Les dieux ont fait de cette trahison une bénédiction. Xandros s'est vaincu lui-même.

Amalrus considéra un instant la jeune femme, posant sur elle ses yeux d'un vert profond, si intenses qu'ils semblaient percer l'âme.

*Elle est si blanche sous ce rayon de lune, si parfaite, comme tirée de l'ivoire pur. Son visage semble en paix, figé dans sa plus belle expression. Pourtant, il y a ce trou minuscule dans son cou délicat. Juste une piqûre, environnée d'une tâche noirâtre...une fleur éclore... Lyanna...*

Le guerrier se redressa sans un mot, puis il considéra avec attention les mouvements des bandes armées qui refermaient leur étreinte sur la ville haute. Les rebelles occupaient toutes les voies d'accès au palais et avaient élevé des barricades pour en garder le contrôle. Amalrus approuva d'un hochement de tête cette stratégie. Il connaissait bien les chefs du mouvement, de jeunes nobliaux aux idées libertaires qui entraînaient dans leur sillage tous ceux qui ne pouvaient plus souffrir le règne du tyran et ses vexations. Amalrus aurait aimé se joindre à eux. Il le leur avait promis. Mais il savait devoir suivre une autre route.

Il se laissa tomber avec souplesse depuis l'appentis où il se terrait. Shirel le suivit, intriguée.

— Tu vas aider les rebelles, n'est-ce pas, Amalrus, le pressa la jeune femme. Ils ont vu la compagnie s'éloigner vers les montagnes et ils croient sans doute que tu as décidé de fuir après la trahison de Xandros. Ton retour inespéré leur donnerait suffisamment d'audace et de force pour se rendre maître de toute la ville.

Il ne répondit pas, se contentant de forcer l'allure le long des rues désertes. Les affrontements se concentraient pour l'heure autour du palais où se dressaient les *villae* opulentes de la noblesse d'Epidos. On tremblait là-bas devant la colère des émeutiers et les statues d'albâtre des fontaines et des jardins servaient désormais à barrer les portes.

Une escouade de miliciens apparut sous un passage voûtée et coupa la route aux deux compagnons. Dix hommes portant cuirasses de cuir bouilli et glaives se tournèrent vers eux. Il n'y eut pas d'injonctions ni de mises en garde. Les miliciens, ivres de violence, se jetèrent sur leur proie avec des cris bestiaux.

Amalrus tira l'épée d'Amilias au fil inusable et, avec une calme résolution, il attendit.

\*  
\* \*

Amalrus tailla avec hargne dans la mêlée compacte, mordant cruellement de sa lame dans le plastron trop tendre. Touché mortellement, l'hoplite s'effondra dans un cri sauvage alors que son sang jaillissait brillant comme un rubis, magnifié par la lueur du brasier. L'Aquilonien, alerté par un signe bref de Shirel, fit volte-face et para sans effort un vicieux coup de sarisse, avant de porter une botte rapide à la gorge de son nouvel adversaire dont les yeux exprimèrent la surprise avant de se voiler. Il tournoya, léger et rapide, et d'une seule attaque puissante et précise trancha la tête d'un soldat, avant même que celui-ci ne put dresser la hampe de sa lance pour se protéger. Il enchaîna ensuite bottes et feintes, tout en se déplaçant avec souplesse, au milieu des combattants empêtrés dans leurs lourds harnachements et les corps de leurs camarades tombés sur les pavés. Aussi irrésistible qu'une vague déferlant sur le flanc d'une barque trop frêle, il ouvrit une brèche béante dans les rangs ennemis. Mais il ne put contenir son dépit de la voir presque aussitôt comblée par des troupes fraîches.

Leur engagement bref avec l'escouade de miliciens les avait conduits sur une place exiguë, coincée entre de hautes bâtisses. Une centaine d'hoplites en formation serrée y affrontait un fort parti d'émeutiers. Le guerrier et la voleuse n'eurent d'autres choix que de se joindre au combat.

L'affrontement s'éternisait mais tous deux s'épaulaient sans faillir, malgré l'épuisement qui s'emparait peu à peu de leurs membres, après une trop longue journée passée à ferrailer. La Shémite prélevait sa part dans le carnage, immisçant ses dagues courbes sous la maille avec la redoutable acuité d'un scorpion. Elle bondissait au cœur de la mêlée, tournoyait telle une danseuse sacrée plongée dans la transe du lotus, insaisissable et fascinante.

Amalrus avança sur les soldats avec une tranquille assurance, dessinant dans l'air étouffant des arabesques de mort. Sa seule maîtrise de l'épée instillait la crainte dans l'esprit de ses adversaires, et c'est avec désarroi qu'ils se portaient à la rencontre du capitaine, le bras et le cœur lourds de peur. La première ligne ploya soudain et se débanda, tandis que la troupe des émeutiers qui poussait derrière le fougueux Aquilonien se répandait en cris de victoire.

— Ils rompent le combat, dit-il à Shirel en reprenant son souffle, alors que les rangs désorganisés de la phalange refluaient vers l'autre bout de la place. Le chemin du palais est dégagé.

— Mais ils vont revenir d'ici peu, fit-elle avec une moue perplexe. Jamais ils ne laisseront la foule approcher de la barbacane. Tu sais que Loïkos va dépêcher des renforts pour maintenir le front. Si tu n'es pas là pour mener tous ces gens au combat, ils seront taillés en pièces. Le seul fait de te voir batailler à leurs côtés les change en soldats aguerris.

Il détourna le regard afin que sa compagne ne puisse y lire le doute et le remords. Il se demanda où étaient ces trois ambitieux qui étaient venus solliciter son appui cette nuit-là, dans la demeure de Sertidés, le négociant de Zamora. Quelle dose de stupidité ou de courage leur avait-il fallu pour révéler au maître de guerre de Xandros leurs projets séditieux ? Avaient-ils tous trouvé la mort dans une rue ou sur une barricade ? Ou marchaient-ils déjà contre la barbacane infernale qui gardait le repaire du vieux fauve, rêvant de renverser le tyran ?

Il reconnut l'un d'eux au milieu de la place, haranguant la troupe comme un général chevronné, son glaive tendu vers l'ombre intimidante de la forteresse qui projetait ses tours coiffées de catapultes à des hauteurs vertigineuses. Amalrus le héla.

— Te voilà, Capitaine, se réjouit l'autre en le saluant de son épée. Demetrio te croyait enfuit dans les Karpash, par Mitra ! Mais je savais que tu serais à nos côtés ce soir.

— Vous avez choisi le bon moment pour vous révéler à Xandros, dit Amalrus en le rejoignant au centre d'un groupe de jeunes rebelles plein d'ardeur. La trahison du roi risque de causer sa perte. Ses troupes sont lasses et démoralisées. Portons l'estocade finale.

Shirel le considéra avec méfiance. Il l'ignora.

— Quels sont tes ordres maintenant, Capitaine, fit Metellus avec ferveur.

— Concentrez-vous devant la barbacane, commanda Amalrus. Placez vos meilleurs tireurs, frondeurs, archers ou arbalétriers sur les toits les plus proches et harassez les soldats. Puis attaquez la porte, mais avec prudence. Quelques coups de béliers et vous vous repliez. Ne demeurez pas sous les créneaux trop longtemps ou la poix vous cuira vif.

— À ce rythme-là, il nous faudra des heures pour espérer forcer le passage, fit remarquer Metellus, dubitatif. Capitaine, je...

— Fais-moi confiance, mon frère, le coupa Amalrus en posant une main ferme sur son épaule. Contentez-vous de maintenir les hommes du commandant Loïkos sur les murs. La porte, je vais l'ouvrir moi-même.

Une lueur de dévotion illumina fugitivement les traits juvéniles de Metellus. Tous deux partageaient cette jeunesse radieuse et triomphante mais Amalrus l'emportait en expérience, lui dont le corps s'était déjà durci sous l'armure et qui avait vu maints empires et connu tant de périls. Il suscitait toujours la fidélité et l'amour, par la grâce d'une présence éclairée. *Né pour commander*, pensa alors Shirel, *mais encore trop peu sage dans l'usage de ce pouvoir*.

Elle savait ce qui allait se passer. Elle savait ce qu'il était en train de faire. Et elle souffrait de ne pas voir l'ombre d'un scrupule sur ce masque trompeur. *Amalrus*, pensa-t-elle, *que fais-tu ?*

— Bonne chance à toi, mon frère, dit l'Aquilonien en serrant contre lui le jeune rebelle.

— Que Mitra te préserve, Capitaine.

Ce fut tout. Metellus prit la tête de son escouade et s'en alla gonfler la nuée tempétueuse d'artisans, de mendiants, de voleurs et de petites gens prête à s'abattre sur le palais. Amalrus partit au trot, s'enfonçant dans une venelle tortueuse.

— Tu ne peux pas les laisser maintenant, lui reprocha Shirel en le talonnant, furieuse et amère. Si tu ne voulais pas de cette révolte, tu aurais dû les repousser dès le début, au lieu de leur faire de fausses promesses.

— Je n'ai jamais dit que je mènerais cette révolte pour eux, se défendit-il. Qu'ils me croient avec eux suffira.

Pendant les semaines qui avaient suivis la naissance de cette conjuration, Amalrus avait soufflé le chaud et le froid et servit avec un aplomb de politicien madré des conseils et des mises en garde, sans pourtant jamais s'engager avec franchise. Sous les arbres chargés de fruits généreux des jardins opulents de Sertidés, de jeunes esprits pétris d'idéaux avaient échangés des visions du futur savoureuses et parfumées, en se gorgeant des plus fameux vins des coteaux corinthiens et en écoutant les discours pleins de verbes de ce capitaine, ce mercenaire surprenant. Il avait été jusqu'à révéler une part de sa propre tragédie. Mais pourquoi s'était-il laissé aller à tant de sympathie envers eux ?

— Je n'ai jamais voulu les livrer à Xandros, fit-il avec force alors que Shirel se portait à sa hauteur et le tirait de ses sombres méditations. J'aurais pu tout révéler au tyran et m'assurer ainsi une fortune immense. Je ne l'ai pas fait. J'ai gardé le secret de leur félonie.

— Alors pourquoi les abandonnes-tu cette nuit ? lui reprocha la voleuse. Ils te donnent l'occasion de satisfaire ta haine toute fraîche en s'emparant de la cité et tu préfères courir ta chance seule !

— Jamais nous ne franchiront les portes du palais même avec le concours de toutes les ruses les plus subtiles, répliqua Amalrus. Xandros n'est pas un novice dans l'art de la guerre et toutes les tactiques que je pourrais déployer contre lui resteraient sans effets. Cependant, tu peux me croire, je n'aimerais rien tant en cette heure que me mesurer à lui. Si nous devons l'emporter cette nuit, ce sera en nous glissant dans son dos et non en le combattant en pleine lumière.

Il s'arrêta soudain et tourna son regard vers la demeure du roi et ses créneaux larges comme trois hommes, ses tours trapues percées de fenestrons et de meurtrières comme autant d'yeux sur le corps torturé d'un démon. Cet ensemble d'ouvrages défensifs répandait autour de lui une sourde menace.

— Cette forteresse est son œuvre, reprit Amalrus en tendant le bras vers les hauts remparts. Son chef d'œuvre même, tant elle est parfaite. Cet homme a été un titan.

— Tu détestes autant Xandros que tu l'admires, lâcha la jeune femme après un long silence. Ce n'est qu'un despote. Et son château me fait horreur.

— Si je le tue, j'aiderai le peuple à ma façon, fit-il en hochant la tête avec vigueur, fixant le donjon

dont l'ombre immense s'étalait sur la ville, rappel éloquent de la puissance du maître d'Epidos.

Amalrus sut aussitôt que ces paroles pleines de bravoure et de dévouement ne pouvaient tromper Shirel. Elle connaissait trop bien les méandres de son cœur.

— menteur ! fit la jeune femme d'une voix âpre. Tu ne cherches qu'à satisfaire ton orgueil. Xandros s'est joué de toi et tu veux laver l'affront dans le sang.

Giflé par l'insulte, il se retourna.

— Je vais leur offrir leur liberté ! gronda-t-il. Ce n'est pas une chose que l'on obtient sans quelques sacrifices. Beaucoup périront sous ces murs, c'est vrai. Mais sans moi, sans mon expérience, sans mon épée, aucun peut-être n'aurait pu échapper au trépas. Et je vais me jeter dans les bras de Xandros autant pour eux que pour laver mon honneur. C'est de cela qu'il s'agit, femme, et non d'orgueil.

— Tu te trompes toi-même, lâcha-t-elle froidement. Tu es plein de morgue, tout autant que ce tyran que tu veux égorguer.

Ils se défièrent du regard.

— Il est le loup et toi le louveteau et tu ne le supportes pas, ajouta-elle.

Le coup porta rudement. Amalrus laissa échapper un soupir alors qu'un peu de tristesse voilait son regard.

— Les couards peuvent encore tourner les talons, cracha-t-il.

Shirel ignora cette attaque grossière. Amalrus regrettait ses paroles mais il ne voulait toujours pas s'avouer la vérité. Au fond de lui, il sentait que la voleuse avait raison.

— Tu ne connais même pas le chemin, fit la jeune femme en passant devant lui.

Elle le frôla et l'odeur de ses cheveux bouclés et de sa peau de bronze réveilla tout son amour pour elle, ainsi qu'une brusque bouffée de désir que ne parvint pas à éteindre toute l'horreur de cette journée sans fin.

Shirel le conduisit par un passage humide qui serpentait sous la ville. Au milieu des rats et du suintement répugnant de ces culs de basse-fosse oubliés, ils parvinrent à trouver leur route. La seule faille dans l'armure de pierre de la forteresse.

\*

\* \*

Amalrus ne s'attarda guère sur la panique qui semblait s'être emparée du palais où tout le monde, du serviteur au magistrat, fuyait l'orage qui s'était abattu sur la cité et qui faisait à présent trembler les murs. Même ici, au plus profond de l'ancre de Xandros, s'insinuaient les rugissements de la foule des assiégeants qui, haineuse et incontrôlée, si désireuse de voir le sang couler qu'elle en oubliait toute prudence, s'offrait au feu nourri des archers placés au dessus de la porte monumentale.

Shirel ouvrait la marche, avançant de son pas de biche aux aguets le long de l'enfilade de vastes pièces où gisaient, dans un désordre pathétique, toutes les richesses que la cohue des déserteurs n'avaient pu emporter. Des esclaves profitaient de la folie ambiante pour se joindre au pillage et assouvir des années de frustration en de sanglantes orgies. Le capitaine et la voleuse ne furent pas épargnés par les cris d'horreur et les suppliques inutiles de ceux qui avaient vécu en princes et qui mourraient en porcs. On ouvrait des gorges par dizaines.

— Xandros est déjà loin, fit remarquer Shirel avec opiniâtreté. Il galope dans un de ces passages dérobés qui le mèneront en sûreté hors de la ville, avec Loïkos le Fidèle au bout de sa laisse. Si tu

n'écoutais pas tant ton orgueil, tu courrais aider ceux qui meurent sous les murs !

Un prêtre surgit alors d'un couloir, à quelques pas devant eux, et s'effondra contre le mur en poussant des cris étranglés. Son ample robe d'un vert profond s'ornait d'une tâche sombre sur la poitrine. L'homme, chancelant, s'agrippa à une tapisserie qui céda sous son poids et s'effondra. Ses poursuivants se jetèrent sur lui et entreprirent de lui percer l'échine, ignorant la présence du capitaine. Amalrus et Shirel forcèrent le pas.

— Xandros est encore ici, je le sais, reprit l'Aquilonien que le spectacle des massacres aveugles ne troublait plus depuis longtemps. Ce serpent décati s'accrochera jusqu'à son dernier souffle aux lambeaux du pouvoir. Il l'aime avec une passion démente, plus encore que sa propre vie.

Ils atteignirent une partie du palais dont la magnificence parvenait à occulter les grâces admirables du reste de l'édifice. Tout ici n'était que débauche d'or et de couleurs, de fresques envoûtantes et d'œuvres accumulées par trente siècles d'art et de guerres livrées dans tous les royaumes hyboriens. Pourtant, s'il s'attardait un peu sur ce décor, l'œil parvenait à déceler les traces de la décrépitude dans les peintures murales écaillées, lentement gagnées par cette lèpre qui rongait, avec un égal appétit, les murs sous les lourdes tapisseries. Les bronzes étaient ternis, l'éclat des pierres affadi. Sans doute par crainte des reîtres de Xandros, les bandes sauvages qui hantaient les couloirs avaient épargnées les hautes salles et les chambres odorantes où se prélassaient les concubines, et qui constituaient le refuge du monarque. Avec une inquiétude presque déplacée, Amalrus espéra que la bibliothèque, aux milliers de rouleaux et de codex, avait été elle aussi préservée du saccage.

Alors qu'Amalrus demeurait dans l'ombre, Shirel grimpa à croupetons jusqu'au sommet d'un escalier monumental, ses longues dagues dénudées. Au-delà des degrés de pierre s'ouvrait un passage large comme une avenue, bordé des statues des rois de la dynastie régnante, sévères figures que le ciseau du sculpteur avait dépouillé des marques de la dégénérescence. Xandros était le dernier avatar d'une lignée rongée par l'inceste, et la bonne fortune divine lui avait épargné les tares de ses aïeux. Hormis peut-être ce besoin viscéral de domination qui guidait son existence depuis sa jeunesse.

Amalrus et Shirel avancèrent prudemment jusqu'à l'arche de pierre tendue de velours d'où leur parvenaient des bruits de lourdes bottes ferrées. La Shémite jeta un œil derrière le rideau brodé.

Dans l'antichambre vaste comme la halle royale d'un chef Vanir s'entassaient dix des gardes personnels de Xandros, sur le qui-vive, engoncés dans leurs armures d'acier bleuté. Shirel étouffa un juron alors qu'Amalrus faisait jouer son épée dans son fourreau et se délestait de sa cape avec un sourire énigmatique. Il s'empara alors d'une torche sur le mur et d'un geste négligent mit le feu au tissu chatoyant.

\*  
\* \*

— Il vous faut songer au départ, Monseigneur, dit le commandant Loïkos, un colosse buriné qui brandissait une épée aussi large que sa main.

Debout sur le balcon qui surplombait la cour principale, le roi d'Epidos eut un geste agacé et reporta son attention sur l'empoignade passionnante qui se déroulait sous la barbacane.

— Tu déraisonnes, Loïkos, fit le monarque. Ce ne sont pas des Cimmériens que j'entends brailler là-dessous mais quelques milliers de fous. Avant l'aube, j'en aurais fini avec eux.

Lunda végétait à l'autre bout de la chambre, alanguie sur sa couche, dans les vapeurs du lotus

dont les volutes colorées serpentaient sous le plafond.

— Ils utilisent certaines des catapultes dérobées dans le bastion des hoplites, mon roi, fit remarquer Loïkos. Même s'ils ne sont guère habiles, il y a quelques soldats parmi eux. Ils pourraient réussir à enfoncer la position.

— Peut-être, murmura Xandros. Mais j'ai encore de quoi les dompter, commandant.

La haine l'emporta sur la contenance froide qu'il affichait depuis le début des affrontements. Il ne parvenait plus à taire le dégoût que lui inspirait cet amas immonde de vers, ce troupeau pouilleux impossible à satisfaire, aussi indiscipliné qu'une horde de mercenaires. Il aurait aimé marcher parmi eux et les écraser sous son poing, les piétiner jusqu'à il ne soit plus qu'une pulpe sanglante et qu'à grandes eaux la ville soit purgée de leur présence.

— Utilisez les feux grégeois, tonna-t-il. Leur morsure leur fera entrevoir les délices de la damnation. J'en ai plus qu'assez d'eux et de leurs grognements.

Loïkos s'effaça prestement mais Xandros crut saisir sur ses traits durs un peu de désarroi. Il maudit les doutes et la faiblesse de son molosse et songea qu'il serait sans doute bon de le remplacer très bientôt.

— Le gouvernement des hommes repose sur un pacte, Lunda, fit-il gravement tout en s'efforçant de retrouver son calme. Il faut un chef, le meilleur parmi la cohue, celui qui s'élève au-dessus des autres parce qu'il possède les vertus qui le destinent à cette haute tâche. Et il faut un peuple bien sûr, dont la plus grande qualité doit être l'obéissance, aux lois, à la parole sage. C'est pourtant si simple quand on y pense.

Il promena négligemment sa main sur la rambarde de marbre usée, l'esprit égaré dans ce monde idéal qu'il n'avait que rêvé. Un monde de lois et d'ordre.

Pourtant, il y a toujours dans le troupeau des jaloux, des ignorants, et d'autres encore qui se rêvent plus grands qu'ils ne le sont, reprit-il. C'est là que commence la lutte, ma fille. La lutte contre le chaos.

Lunda s'était arrachée à ses songes narcotiques et ondulait à présent vers son maître. Elle passa un bras fin autour des épaules du roi et posa sa tête blonde sur le large torse encore ferme. Xandros se détendit un peu. Parfois, il se reprochait de céder si facilement à la douceur de cette fille et de lui accorder d'un cœur trop léger ce que cent concubines n'avaient su conquérir.

— Toi, si fidèle, dit-il d'un ton caressant. Mon bâton de pèlerin.

Il la serra contre lui, pour éprouver encore ce sentiment d'être un homme simple que l'attention d'une femme pouvait combler. Un homme comme tant d'autres. Quelle hypocrisie !

— Mon malheur c'est d'aimer le pouvoir plus qu'un homme mortel ne le devrait, Lunda, soupira-t-il. Mais je ne suis pas né homme. Je suis né pour brandir le sceptre et pour dompter les volontés ! Toute ma vie j'ai œuvré pour les mener au bonheur et aujourd'hui ils osent se dresser contre moi !

À nouveau la fureur s'emparait de lui. Son sang bouillonnait. Il était si ivre de rage qu'il sentit à peine le stylet percer son foie. Il tituba alors que la Brythunienne s'écartait d'un bond, son arme vicieuse pointée vers lui. Son minois délicieux avait laissé la place à une grimace hystérique.

— Pour Lyanna et pour tous ceux que tu as écrasés sous ta semelle, tyran ! feula l'esclave.

— Pourquoi, vipère ! grogna Xandros en pressant sa main contre sa blessure. Je t'ai donné tant ! Je vous ai à tous donné tant !

Il ne parvenait pas à croire au témoignage de ses sens. Une part de sa raison refusait d'admettre que l'ennemi avait pu se glisser jusque dans son propre lit. Lunda fondit à nouveau sur lui, échevelée et à demi-folle. Ses instincts endormis de guerrier s'éveillèrent soudain et, d'un revers puissant, il

repoussa la gracile esclave. Puis il tira son glaive et la frappa avec tant de force qu'il lui ouvrit la poitrine. Il n'eut qu'un bref regard pour son cadavre.

Sa blessure vomissait un sang noir entre ses doigts. Xandros poussa un cri terrible.

— Mon trône, balbutia le roi. Qu'on m'amène jusqu'à mon trône.

\*  
\* \*

Les derniers survivants de la garde baissèrent les armes devant lui et choisirent la fuite. Ils n'étaient plus qu'une poignée, trop peu pour s'opposer à lui. Amalrus offrait un spectacle terrifiant alors qu'il se tenait sur le seuil de la salle du trône, dominant la dépouille de Loïkos, son épée et son visage couvert du sang du corinthien et de ses hommes. Des estafilades marquaient ses jambes et ses épaules sous le tissu souillé de son pourpoint. De minces blessures en regard de ce qu'il avait infligé à ses ennemis dans l'aveuglement de son courroux.

Shirel apparut à ses côtés, son carquois vide et ses dagues menaçantes. Ils se regardèrent. La voleuse avait atteint la limite de ses forces, et seule sa volonté et une dévotion admirable au capitaine l'empêchait de s'effondrer.

— Fais ce que tu crois devoir faire, souffla-t-elle avant de s'appuyer contre un mur et de fermer les yeux.

Amalrus traversa cet antre à la voûte vertigineuse étayée par des piliers majestueux. Le capitaine avait fréquenté maintes fois cet endroit mais il prenait aujourd'hui la mesure de ce qu'avait bâti le tyran pendant trois décennies, avant que la folie n'obscurcisse son esprit. Les fresques monumentales narraient une histoire édifiante que les ornements de la légende ne rendaient pas moins admirable.

— J'ai fini par t'envier, Amalrus, fit une voix ferme dans les ténèbres. Parce que ta jeunesse et ta beauté, ta force et ta gloire, me rappellent une époque où moi aussi j'étais grand et qu'à présent elles ne font que souligner cruellement mon déclin.

Amalrus avança jusqu'au trône discret, un curule d'or rehaussé de bijoux. Xandros gisait au pied des marches dans une mare pourpre.

— L'apogée d'un règne c'est le couronnement, Amalrus, fit le roi. Tout ce que l'on a sacrifié pour en arriver là prend son sens véritable. Le reste, les longues années qui suivent, n'est qu'une succession de désillusions.

Il leva vers l'Aquilonien des yeux que la mort hantait déjà. Sa main étreignait la lourde couronne de ses ancêtres.

— Alors tu es venu pour me tuer, toi aussi, dit-il. Comme tu peux le voir, on t'a devancé de peu, mon ami.

— Pourquoi as-tu sacrifié ma compagnie, Xandros ? demanda Amalrus froidement.

La pointe de sa lame reposait sous le menton du roi.

— Ne te fais pas plus stupide que tu ne l'es, Amalrus, grinça Xandros. Je ne pouvais pas m'offrir le luxe d'une guerre avec les cités voisines. J'ai mis l'attaque des caravanes de Koth sur ton compte et j'ai promis à Strabonus de lui livrer le responsable. La politique est un jeu et tu le pratiques avec talent. Alors ne fais pas semblant d'en ignorer les règles !

Ils s'affrontèrent dans un silence à peine troublé par la rumeur lointaine des combats. Le vieux roi parvenait à grande peine à garder les yeux ouverts, et son souffle se faisait de plus en plus pénible.

— Tu n'as jamais accepté que le monde ne se plie pas à tes lois, que les hommes ne suivent pas ta voie, l'accusa Amalrus. Tu n'as jamais voulu le bonheur pour ton peuple, Xandros. Ce que tu voulais

c'est imposer ta vision splendide. Et le choix n'existait pas. Ni pour Lyanna, ni pour quiconque.

Il s'agenouilla près du monarque déjà blême et ne put réprimer la pitié que lui inspirait cette forme flasque d'où la vie s'enfuyait si vite.

— En venant ici, je n'avais pour seul désir que de plonger cette lame dans ton ventre, dit Amalrus avec amertume. Mais je préfère maintenant te laisser avec tes regrets et les ruines de ton royaume.

Il se releva et partit.

— Nous sommes des loups, Amalrus, parvint à crier le roi dans son dos. Maîtres de la meute ! Sans nous, ils sont voués à s'entredéchirer ! Souviens t'en !

Ce fut tout ce qu'il parvint à dire. Alors la couronne roula sur le sol.

\*  
\* \*

# La Grande Aventure



## La grande aventure

Texte : Grégory Covin  
Illustration : Valérie Larouche

### 1

Les anciens diront sans doute de ce jour qu'il s'agissait d'un solstice d'été, de la veille d'une nuit de pleine lune ou encore d'un lendemain de fête de charité, et que les Dieux étaient quelque peu furieux d'avoir si peu fait ouvrir le porte-monnaie de leurs ouailles. En réalité, c'était un jour comme un autre. Peut-être un peu plus humide qu'à l'accoutumée, il faut dire que nous sommes en pleine saison des grêles. Les sages conteront certainement le combat qui eut lieu, annonçant comme ils furent nombreux ceux qui prirent peur et fuirent sans demander leur reste. En fait, cela se déroula dans un vaste champ, derrière la forêt de Thys, et nul ne vit quoi que ce soit. Il y eut des éclairs, des grondements de tonnerre tels mille tambours jouant à l'unisson, puis un simple grognement. Celui d'un chiot. Avant qu'une voix de fillette ne se fasse entendre.

— Ah, mais c'est pas vrai, ça ! fit-elle.

Un nouveau grognement, suivi d'un aboiement, puis ce fut tout.

C'est ainsi que commença la Grande Aventure.

### 2

Nous étions en pleine ère des héros. Cette période avait vu le jour avec le déclin de celle des bardes. La populace était lasse de leurs récits mêlant peines amoureuses et voyages à l'autre bout du Disque-Monde. La plupart n'y comprenaient goutte, et n'ayant jamais vu ni la mer ni la montagne, se représenter un monde en forme de disque porté par quatre éléphants eux-mêmes installés sur une tortue demandait trop d'efforts d'imagination. Sentant leur art perdre de sa considération (surtout la valeur financière qui en découlait), les bardes décidèrent de renouveler leur programme et inventèrent des récits épiques où «monsieur tout le monde» affrontait des dangers plus extraordinaires les uns que les autres. Les légendes se façonnèrent, polies par les colportages des enfants mais également des adultes qui tentaient, tant bien que mal, de retranscrire ce que les bardes avaient chanté. Cela donna des aventures parfois étranges, dans lesquelles des singes géants étaient amoureux d'une princesse - chose totalement absurde - fort heureusement sauvée par un paysan qui passait par là. Les récits les plus typiques et appréciés concernaient les dragons. Certains prétendaient même qu'ils existaient bel et bien, ce qui était encore plus absurde mais le signe que l'ère des bardes était loin d'être révolue.

Thuryn et Al'Tor furent, comme beaucoup, élevés la tête emplie de ces contes fantastiques. Plus encore, ils étaient fils de paysans, désireux de changer de vie. Ils se sentaient, à l'image de tant d'autres, appelés par la Grande Aventure. Ne pouvant toutefois se payer le luxe de laisser derrière eux un héritage à l'abandon, le seul qu'ils détiendraient jamais, ils décidèrent de se prendre une

année sabbatique, prétextant qu'ils allaient parcourir le monde à la recherche de graines exotiques à faire pousser en compagnie des légumes habituels de la famille. Le papa et la maman les regardèrent d'un drôle d'air, mais acceptèrent leur frugale envie de partir. Il faut dire qu'ils étaient eux aussi tentés de goûter à une retraite bien méritée et d'explorer le monde. Tous deux attendaient que leurs fils reprennent leur affaire pour vivre de leur charité, pour le dire simplement. Papa s'était d'ores et déjà acheté une dague à la lame quelque peu rouillée. Maman s'était offert une arbalète. Elle ne savait pas par quel bout la prendre, et d'ailleurs ne possédait aucune flèche, mais le vendeur lui avait assuré qu'un tel objet pouvait tuer à des dizaines de mètres de distance, et elle était fière de le posséder.

Ce qui posait problème aux deux frères était la Grande Aventure elle-même. Sortis de leur village, ils semblaient y être entrés de pleins pieds, mais il ne se passait pas grand chose. Des paysans travaillant les champs, d'autres villages, et un vide intégral quant à savoir que faire. Tout le monde connaissait des histoires de dragons, d'ogres, de princesses et de chevaliers aimants, quand il ne s'agissait pas de celles de singes gigantesques, mais nul n'en avait jamais vus. Il leur devint donc évident qu'ils devaient provoquer quelque peu leur destinée s'ils voulaient un jour vivre quoi que ce soit de différent. C'est ainsi qu'ils pénétrèrent dans la cité d'Ankh-Morpork, une ville qui semblait donner la part belle aux commerces. Les prix étaient effectivement des plus excessifs.

Inspirés par les prestations des bardes de passage dans leur village, nos aventureux amis se dirigèrent vers la place publique. Pour l'heure, elle grouillait d'une autre sorte d'aventuriers, des badauds parcourant les étals du marché à la recherche de bonnes affaires. Et même des «touristes». Restant à cheval, les deux frères fendirent la foule, avant de se positionner au centre de la marée humaine. Et Al'Tor de scander, une main levée vers le ciel :

— Avis à la population, mon maître, le grand Le Guerek, est de passage dans votre cité, et se propose de rencontrer le seigneur des lieux afin de lui proposer son aide. S'il en a besoin. Mais qui n'aurait pas besoin de l'expérience du terrible Le Guerek ?

— Le Guerek, le guerrier qu'on a retrouvé mort l'année dernière, dans le lit d'une femme qui n'était pas la sienne ? lança une voix. Il n'est pas rentré dans les bonnes annales celui-là.

Il y eut un blanc.

— Il s'agit de son fils, reprit Al'Tor, sans se démonter.

— C'est un cheval de labour, que vous avez là, leur fit-on alors remarquer.

— Nous sommes poursuivis par le terrible K'hraa, le dieu serpent, et voyageons ainsi incognito, avoua Al'Tor, les yeux mis clos tout en chuchotant.

Il conclut son petit discours en acquiesçant, comme s'il venait de faire la plus grande confidence de tous les temps.

— Et sans arme ? Pas d'épée, d'armure, rien ? lança une autre voix. C'est pas très malin, tout ça...

Des rires commencèrent à se faire entendre avant qu'un gamin ne leur lance un caillou. Thuryn se le prit sur le nez et regarda son frère, tout en sentant une larme de sang glisser de sa narine. Ils réalisèrent tous deux qu'ils s'étaient servis d'un récit sans s'imaginer qu'il avait évolué différemment dans cette partie du pays. Des héros étaient morts, remplacés par d'autres au fur et à mesure que les bardes étaient passés par là. Et depuis lors la populace les avait remaniés selon son bon vouloir. Bien sûr, ils auraient pu inventer leur propre histoire, avec leurs propres noms, mais encore aurait-il fallu qu'ils y pensent. Ils cherchaient avant tout de l'action, et non disserter dessus.

Ils quittèrent le marché sans s'inquiéter des fruits et légumes qui pleuvaient autour d'eux. La

Grande Aventure était décidément difficile d'accès. N'y avait-il donc pas de place pour de nouvelles figures héroïques en ce monde ? Leur attention fut alors attirée par une étrange silhouette se repliant dans les recoins sombres d'une rue qui s'enfonçait au cœur de la cité. Après avoir douté que c'était bien d'eux dont on cherchait à attirer l'attention, ils suivirent la petite créature jusqu'à un cul-de-sac. La chose tenait quelque chose dans ses bras, et ne les quittait pas du regard.

— Guerriers, j'ai besoin de vous annonça-t-elle. Une magicienne a besoin de vous.

3

— Toi, tu es une magicienne ? répéta Al'Tor en regardant la gamine. Mais t'as quel âge, six ans ?

— J'ai presque quatre-vingt ans ! rugit l'enfant de sa voix fluette.

Le chiot qu'elle avait dans les bras aboya, avant de trembler violemment.

— Et ton chien, je suis sûr que c'est un Élémentaire de terre à ton service, que tu viens juste de faire apparaître. Un Terre-Neuve ?

Al'Tor se tordit de rire en observant l'animal qui grognait au point de se casser la voix et de s'étouffer. La bête se mit alors à grelotter, avant de le regarder d'un drôle d'air. Un rien méchant, mais tout de même bien effrayé. Il faut dire qu'elle faisait à peine dix centimètres de haut.

— Non, continua l'enfant en tenant le chiot à bout de bras. Ça, c'est Garn le Gris, un puissant sorcier. Nous nous sommes affrontés derrière la forêt de Thys et avons lancé un sortilège de transformation au même moment. Ce qui a eu pour effet de nous métamorphoser tous les deux, nous privant de nos pouvoirs.

— Si barde était un métier que pouvaient pratiquer les femmes, nul doute que tu en deviendrais un, annonça Thuryn, tant ton histoire est abracadabrante !

Les deux hommes observèrent l'enfant de haut, ne sachant que dire de plus.

— Bon, très bien, lança la fillette. Je me suis enfuie de chez mes parents. Et me suis perdue. Il y a une forte récompense pour qui me ramènera. Le plus vite possible, bien évidemment.

— Voilà, tu vois, quand tu dis la vérité, nous sommes à même de t'écouter et de t'aider, fit Thuryn. Allez viens, la gamine, on va te ramener chez toi.

L'homme se baissa et souleva l'enfant, sous le regard craintif de l'animal. Il la posa devant lui, sur le vieux cheval de labour qui se remit lentement en marche. Ils retournèrent sous la lumière du soleil, ignorés de tous. La ville était en pleine effervescence, et pour nos deux frères qui venaient de la campagne, les gens semblaient comme fous, à courir de la sorte.

— Sinon, vous savez ce que je vous aurais dit, si vous aviez continué à me croire ? continua l'enfant, le chiot ballotté entre ses bras. Cette histoire idiote dans laquelle je suis une grande magicienne et que ce chien ridicule est un puissant sorcier ? Que le fait que l'on ait tous deux perdus nos pouvoirs, que notre magie se soit volatilisée comme ça, d'un coup ! eh bien, que ça va poser des problèmes... Du genre, la magie évacuée de la sorte va devenir autonome et avoir l'idée bête et méchante de rendre réel tout ce qui ne l'était pas jusqu'alors. Comme les dragons ou les ogres mangeurs d'enfants. Voire même ces stupides singes géants. C'est vraiment ridicule, hein ?

— Mais si une telle chose survenait, répondit Thuryn, nous le saurions et l'armée du roi prendrait les mesures qui s'imposent.

— Pas si tout le monde pense que ce que l'on raconte n'est rien d'autre que des chansons inventées par les bardes, lança la fillette. Et non des faits officiels. Elle est pas bête, la magie. Elle

sait comment nous prendre par surprise. Elle a toujours été entraînée à faire ce genre de trucs, faut dire... et pas seulement à Olive-Oued.

Les deux hommes se regardèrent en souriant.

— Ouais, ouais, j'ai beaucoup d'imagination, je sais, fit la gamine. Dites, vous m'offrez une menthe à l'eau ?

Nos aventuriers se retrouvèrent ainsi dans une auberge. Ils commençaient à être affamés, et avaient bien besoin d'une bonne douche et d'une nuit de repos. L'enfant - qui s'appelait Tartara - leur avait dit que sa maison se trouvait quelque part dans le Nord, sans être plus précise que cela. A croire qu'elle leur avait donné une information imaginaire juste pour qu'ils restent ensemble le plus longtemps possible. Comment pouvait-on se retrouver aussi loin de chez soi et être toujours en vie, alors qu'eux-mêmes avaient déjà presque dépensé leur dernier sou ? C'était un mystère, et ils n'avaient pas la tête à y penser plus que de raison. Ils la ramenaient chez elle, et c'était déjà beaucoup. Ils espéraient ne pas se perdre en route.

Ils avalèrent une soupe aux croûtons, qui ne valait pas celle de maman mais qui les remit d'aplomb. Puis ils commandèrent une camomille, à la demande de Tartara, «pour bien dormir», leur dit-elle, «sinon je tourne dans mon lit comme une âme en peine».

Il y eut alors tout un remue-ménage quand un petit homme en toge accompagné d'un Bagage court sur pattes désira entrer dans la taverne. Il portait un chapeau de grande taille sur lequel était inscrit le mot MAJE. Ce qui offusqua tout autant les clients que le tavernier.

— On ne tolère pas les fautes d'orthographe, ici, mon petit monsieur ! lança ce dernier en le visant d'un doigt enduit de crasse. Rendez-vous compte que tous ces gens viennent écouter les dires des plus grands bardes. Et je n'ai que faire de ceux qui ne peuvent se délecter de voix aussi crémeuses.

L'aubergiste se tourna vers son auditoire, fier d'avoir tant de vocabulaire.

— C'est la voix lactée qu'on appelle ça, un truc universel, annonça un homme de grande corpulence assis dans un recoin de la pièce. Elle renferme en général des histoires de Grande Ours et de Vierges.

Le motif inscrit sur sa robe, qui semblait ne pas avoir été lavée depuis des semaines, représentait l'une de ces nouvelles sectes dites scientifiques.

Certains acquiescèrent, non sans s'observer les uns les autres. Aucun n'était sûr d'avoir vraiment compris ce qui venait de se dire. Cela rendait la conversation plus intéressante encore.

Al'Tor resta quelques instants à observer ce qui devait être un magicien, bien que ses vêtements étaient enduits de boue et dégoulinants de pluie. Il se demanda si c'était ce curieux Bagage qui le suivait ou le mage qui trottinait derrière ce dernier. Il réalisa que peut-être ni l'un ni l'autre ne le savait et chacun avançait au hasard, heureux que l'autre s'empresse de prendre le même chemin. Puis Al'Tor leva les yeux vers l'aubergiste derrière lequel se tenait une petite fille.

— Le repas s'est bien passé ? voulut savoir le propriétaire.

— Oui da ! lança gaiement Thuryn en sortant sa bourse. Je vais d'ailleurs de suite vous régler.

— Vous avez le temps, mon ami. A ce propos, ma fille se disait que, peut-être, elle pourrait jouer avec la vôtre. Vous savez, dans cet établissement, les enfants de passage sont rares, surtout avec un petit chien aussi adorable.

Les yeux de la fillette louchaient vers le chiot qui se mit immédiatement à battre de la queue.

— C'est qu'il risque d'y prendre goût, l'animal, lança Tartara. Je ne sais pas si c'est une bonne chose. Il ne se fait plus tout jeune, et je l'ai déjà caressé plus qu'il n'en faut.

— Mais vous pourriez jouer ensemble, continua l'aubergiste.

— Moi, jouer avec une enfant ? fit la gamine, ébahie.

Elle se tourna vers ses deux acolytes, et murmura à l'oreille d'Al'Tor :

— Mais voyons, j'ai plus de quatre-vingts ans, je ne sais pas à quoi on joue, moi, à cet âge !

— Ne te fais pas prier, Tartara, je ne te savais pas si timide, lança Thuryn. Avec ton imagination débordante, je suis certain que vous allez très bien vous amuser. Vous n'aurez qu'à dire que le chiot est Garn le Gris, un puissant sorcier, et que vous êtes des magiciennes devant contrer ses terribles pouvoirs. Je suis sûr que vous ne serez pas trop de deux pour en venir à bout.

Tartara regarda les deux frères, passant d'un visage à l'autre, d'un air désabusé. Puis son attention fut détournée par ce qui était en train de tirer sur sa robe. C'était la petite fille, complètement hypnotisée par l'animal qui se trémoussait dans les bras de l'ex-magicienne.

— Allez, dit, on joue ? fit l'enfant.

— Ouais ouais, rétorqua-t-elle. Je crois que je ne peux pas y échapper, de toute façon.

Les deux fillettes prirent la direction de la cuisine et, avant qu'elles ne disparaissent, l'enfant de l'aubergiste annonça à Tartara :

— On va aller dans ma chambre, tu vas voir, j'ai des poupées !

— On pourra peut-être faire du vaudou, alors, fut la réponse de Tartara.

— Quelle jolie petite fille vous avez là, lança l'aubergiste en suivant les gamines du regard. Mais vous n'avez pas peur de ce qu'on raconte depuis quelque temps ?

— De ce qu'on raconte ? répéta Thuryn. Et que raconte-t-on ?

— On ne sait pas trop si c'est une histoire qui provient des bardes, ou si c'est officiel. Mais on dit qu'un détachement de soldats aux armes étranges, et ne se déplaçant que la nuit, cherche une fillette. On ne sait pas de quelle contrée ils proviennent. Leurs armures et les symboles qui y sont dessinés sont inconnus.

— Ils recherchent également un animal de grande taille, sensé protéger l'enfant, continua un vieux buveur qui se trouvait à une table voisine. J'ai aussi entendu cette histoire. De moindre qualité que celles que l'on nous narre d'habitude, si vous voulez mon avis. On les appelle les Ombres. Parce qu'ils apparaissent et s'évanouissent dans les villages et les cités comme par magie.

— C'est vrai que les bardes en perdent avec le temps, annonça l'aubergiste. Mais ce que je trouve très fort, c'est comment ils se font passer l'information entre eux. Par exemple, j'ai ouï dire que l'on avait vu ces Ombres à Kaleh, la ville voisine de la nôtre. C'est un marchand qui me l'a dit. C'est donc qu'un barde d'une autre cité raconte la même histoire. C'est tout de même extraordinaire, non ?

— Ou alors, tout ceci est vrai, et les Ombres étaient vraiment à Kaleh, souffla Thuryn.

— Oui, naturellement, si c'est vrai, les bardes n'ont plus de mérite... fit le vieux buveur.

— Mais dans ce cas, nous sommes en grand danger, non ? demanda Al'Tor.

— Vous n'avez rien à craindre, mes braves, continua le propriétaire de la bâtisse. Si je ne me mélange pas les pinceaux avec toutes les autres histoires que j'ai entendues ces derniers jours, il faudrait que l'enfant et son animal soient - attendez, je prends ma respiration - alliés dans l'adversité et obligés de s'associer pour combattre des forces qu'ils détenaient autrefois mais qu'ils ont perdu lors d'un effroyable combat. A ce moment-là, il y a une tonne d'effets spéciaux, et les bardes hurlent que des éclairs sont tombés du ciel, et qu'un grognement, tel le tonnerre, a résonné au-dessus des terres. Et que la magie qui habitait nos deux lascars avait dès lors disparu... donnant naissance aux Ombres.

— Mais pourquoi ? voulut savoir Thuryn.

— Parce que les Ombres sont le résultat de la magie perdue, et s'ils veulent continuer à vivre, ils doivent occire ceux qui les manipulaient autrefois, et donc la magicienne et le sorcier qui en faisaient usage, expliqua le vieux buveur.

— Ah, c'est ça que vous avez compris, vous ? lança l'aubergiste. Je croyais que les Ombres étaient les soldats des monstres qui étaient nés de la magie perdue. Je croyais qu'il y avait un dragon, dans cette histoire. J'adore les dragons.

— Non non, je ne crois pas qu'il y ait de dragon sur ce coup-là, murmura le vieux buveur, perplexe.

Les deux frères s'observèrent. La lèvre supérieure d'Al'Tor était couverte de sueur, et un filet de sang coulait doucement de l'une des narines de Thuryn.

— Ce n'est pas plutôt que la magie, devenue autonome, s'avança Thuryn, transforme tout et n'importe quoi. Qu'elle rend réelles toutes les créatures qui ont été un jour inventées. Donc il y aurait de grandes chances que les Ombres ne soient pas les seules entités nées de la magie. Qu'il y ait des dragons, des ogres et autres trolls. Sans parler des singes.

— Mais dites donc, vous vous y connaissez bien, en histoires ! Moi je n'avais pas compris tout ça, mais ça sonne juste, dit l'aubergiste. Il faut dire qu'elles deviennent de plus en plus compliquées, ces aventures. Et qui vous a donc aussi bien expliqué ce récit ? Vous ne seriez pas des bardes, des fois ?

Thuryn lui sourit, d'un air un peu niais.

— Je crois que nous allons aller chercher Tartara ; il se fait tard, annonça Al'Tor en se levant. Nous avons de la route à faire, demain.

Ils suivirent l'aubergiste jusqu'à la chambre de l'enfant. Quand ils y entrèrent, la petite fille regardait par la fenêtre tandis que Tartara jouait avec deux poupées, les faisant parler en prenant une voix de vieille sorcière pour l'une et de jouvencelle pour l'autre.

— Et tu croyais que ton prince charmant allait venir te sauver, pauvre gourde, mais on n'est pas dans un conte de fées, ici !

Les mains en bois de la poupée ayant le rôle de la sorcière giflèrent le visage de la princesse égarée, jusqu'à ce que sa tête se détache de son col de tissus et tombe à terre.

— Je m'en doutais, elles sont toutes bien fichues mais n'ont rien dans le crâne !

Al'Tor lui fit lâcher les poupées et la releva avec empressement.

— Nous n'avons que trop tardé, et je crois que le moment est venu de prendre la route, dit-il.

— Ben, qu'est-ce qu'il y a, on ne dort pas là ? demanda Tartara.

— Venez voir, lança alors la fille de l'aubergiste. Il y a quelque chose dehors.

Tout sourire, elle se retourna vers son auditoire, le chiot entre les bras. Les deux frères la regardèrent avant que leur attention ne soit attirée par une forme de grande taille qui se dessinait à l'horizon. Ainsi que tout un tas de lumières.

— Il y aurait un feu d'artifices à Kaleh ? fit l'aubergiste, surpris.

— Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un feu d'artifices, monsieur, répondit Thuryn.

— Il y a une sacrée fête, en tout cas ! Ils vont même finir par mettre le feu à la ville à ce rythme-là.

— Je crois que c'est déjà fait. C'est Kaleh qui est en train de brûler, rétorqua Al'Tor. Parce qu'il y a un dragon en plein cœur de la cité. Vous ne le voyez donc pas ?

L'aubergiste partit d'un grand rire.

— Vous êtes décidément des bardes ! Avec ma mauvaise vue, je n'y vois goutte, mais avec

toutes ces lumières visibles à des lieux à la ronde, je suis sûr que vous parviendrez à convaincre tous les naïfs que vous rencontrerez qu'il y avait bel et bien une telle créature à cette heure.

Quand le propriétaire de la bâtisse cessa de rire, il regarda autour de lui. Les deux frères, ainsi que Tartara et le chiot, avaient disparu. Il plongea les yeux dans ceux de sa fille, qui semblait perplexe.

— Qu'est-ce qu'il y a, ma petiotte ? dit-il.

— Je cherche comment finissent en général les histoires dans lesquelles il y a un dragon.

— Le héros le pourfend, bien sûr, pour que la paix revienne sur les terres, fit l'homme. Comment cela pourrait-il finir autrement ?

— Mais avant ça, pour les gens comme nous. Je veux dire, avant que le dragon ne soit tué par le héros ? Il fait quoi, le dragon ?

— Les pauvres gens se font dévorer, bien sûr ! Sinon pourquoi le héros irait combattre le dragon ? Mais que d'histoires en une soirée, lança-t-il, et moi qui adore celles avec des dragons ! Et voilà même que l'on me place dans l'histoire, et que l'on me dit que je vais y passer, ainsi que mon auberge ! Mais que d'aventures !

Et l'aubergiste de se mettre à rire, à rire, au point d'en pleurer.

Puis il réalisa qu'il faisait chaud. Ce qu'il croyait être encore les larmes de son fou rire n'était au final que de grosses gouttes de sueur qui perlaient de son front. Cela l'intrigua. Il s'approcha de la fenêtre, grimaça en tentant d'ajuster sa vision pour découvrir ce qui se tramait à l'extérieur.

— Dis-moi ce que tu vois, veux-tu ? demanda-t-il à sa fille.

— Un dragon.

— Non, l'histoire est finie maintenant. On redevient sérieux. Alors, que vois-tu ?

— Un dragon. Un gros dragon qui s'amène vers nous, brûlant tout sur son passage.

Après un court instant de silence pendant lequel la gamine fixa son père, elle lui demanda :

— Dis papa, tu crois que c'étaient eux les héros qui vont nous sauver ?

4

— Faut foutre le camp d'ici, oui ! hurla presque Al'Tor.

Ils avaient fui la cité, et s'étaient rapidement mis à courir étant donné que le cheval de labour n'allait décidément pas assez vite. Thurnyn avait installé Tartara sur ses épaules, tandis qu'Al'Tor traversait les champs à toute vitesse le chiot entre les bras.

— Un dragon, mais quelle idée aussi d'inventer des choses pareilles ! cracha Thurnyn. Moi j'ai toujours pensé qu'il fallait s'arrêter aux contes pour enfants.

Après une dizaine de minutes de course, ils s'arrêtèrent, à bout de souffle.

— Vous savez, fit alors Tartara, cela ne sert à rien de fuir. C'est après Garn et moi qu'elle en a, la magie. Elle veut nous faire disparaître de la surface de la terre afin de s'assurer que l'on ne pourra jamais l'absorber de nouveau. Faut dire, si j'étais à sa place, je ferais la même chose, hein ?

— Alors, on est foutus ! fit Al'Tor. Personne n'a jamais tué un vrai dragon. En plus, nous, on a même pas d'armes, alors !

— Les dragons ne se tuent certainement pas avec des armes, ricana la magicienne. Quel idiot irait croire une chose pareille ?

— Mon Dieu, il est là ! cria alors Thurnyn.

Gigantesque, le dragon emplissait le ciel. Ses ailes battaient avec une telle force qu'elles faisaient plier les arbres tant elles déchaînaient des vents violents. Montrant ses crocs, il crachait des jets de

flammes qui venaient incendier les différentes sections de la cité. Sa gueule semblait être composée par la nuit elle-même, tant il était impossible d'en discerner véritablement la forme. Ses yeux étaient les étoiles et son poitrail les nuages dorés éclairant l'horizon, s'étirant à l'infini. Il était partout et pourtant il était impossible de le contempler entièrement.

Soudain, ce qui avait l'apparence de lointaines constellations glissa à travers le ciel, et l'univers donna la sensation de se retourner. Le dragon était là et les contemplait.

— On est grillés, il nous a vus ! lança Al'Tor, en pleurs.

Il se souvenait de ces fourmis qu'il avait noyées sous des trombes d'eau dans sa prime jeunesse, et le regrettait aujourd'hui, tant il se sentait comme elles en cet instant précis. Cela ne le fit que pleurer davantage.

Tartara alla chercher le chiot dans les mains de l'homme, le cala sous son bras, puis s'avança vers la bête. Cette dernière descendit du ciel et vint se poser à quelques dizaines de mètres de l'enfant. Une armée de soldats aux armures luminescentes les entourèrent aussitôt. Les Ombres servaient la toute puissance de la magie matérialisée dans ce qui ressemblait à un dragon. Bien que nul n'en avait jamais vu.

— On dirait que c'est ici que cette histoire s'arrête, dit le dragon d'une voix grasse. Les plus courtes sont les meilleures, pas vrai ?

— Quoi ? la fin, déjà ? Mais quelle idée ! lança la fillette. C'est ici que tout commence, au contraire. La Grande Aventure, contée par deux frères qui ont compris, même s'ils auront été aidés par une gamine, que si la magie puisait dans les contes pour en tirer toute sa force, c'était également là toute sa faiblesse. Parce qu'il suffit, après tout, de conclure l'histoire comme on le sent, pour que tout se termine bien. Et pour ça, la magie n'a jamais eu son mot à dire...

L'enfant se tourna vers les deux hommes, qui se tenaient agenouillés loin derrière elle, cherchant à se faire tout petits.

— Vous savez que pour devenir barde, on demande à ceux qui le souhaitent de parcourir le monde à la recherche d'une histoire à raconter. Ce stage d'entrée est appelé la Grande Aventure. Les prétendants au statut de barde reviennent ainsi avec une histoire vraie, la plus extraordinaire qui soi ; et c'est seulement lorsqu'ils deviennent bardes qu'ils obtiennent le droit de raconter de fausses histoires que beaucoup croiront comme étant véritables. Je pense que vous avez parfaitement réussi ce stage. Maintenant, il serait temps d'inventer la fin de ce récit.

Les deux frères, tous deux en pleurs, s'observèrent. De la morve leur coulait du nez. De se voir ainsi grimacer de la sorte les fit hurler davantage, comme si cela rendait la peur de l'autre plus terrifiante encore. Alors, c'était vrai ce qui était en train de se passer ? Ils n'allaient pas soudain se réveiller ?

Puis ils levèrent la tête vers le dragon. La créature attendait. Elle était née par l'Histoire, et finirait par Elle. Malgré sa taille et sa puissance, elle faisait partie d'un tout que les érudits décomposaient parfois en chapitres, et aucun pouvoir n'avait le droit d'inscrire le mot fin tant que le conteur ne l'avait pas décidé. C'était très bien comme ça.

Ainsi l'Histoire raconte que le dragon écouta le récit des deux conteurs jusqu'au lever du jour. Qu'il pleura quand on lui narra que, pour la première fois, il ne serait pas détruit par le héros à la fin du récit, mais qu'il s'envolerait vers de nouvelles terres dans lesquelles l'attendaient d'autres créatures de légendes. Et même des singes géants.

L'Histoire raconte également que les deux frères voyagèrent dès lors à travers le monde, inventant les récits les plus merveilleux qui soient. Et qu'ils disparurent un jour de printemps, ayant fait leur temps sur Terre.

Des récits, plus rares, connus simplement par quelques initiés, narrent qu'un dragon vint les chercher alors qu'ils tenaient à peine sur leurs jambes, toujours désireux malgré leur grand âge de raconter une Grande Aventure à qui voulait les écouter, et qu'il les emmena à travers le ciel. Vers la grande A'Tuin, qui porte sur sa carapace quatre éléphants supportant eux-mêmes le poids du monde.

Là où vivent les légendes...

\*  
\* \*



El Piezario

## Mers oniriques

Texte : Nicolas B. Wulf  
Illustration : Elie Darco

*« L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques  
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré. »  
- José Maria de Heredia -*

Je m'endors sans prendre conscience de la langueur qui me gagne peu à peu. Mon champ de vision s'obscurcit à mesure que ma fatigue grandit, il se restreint pour ne laisser que les ténèbres comme panorama. J'ai l'impression de me déplacer, de quitter mon corps pour rejoindre quelque lieu oublié de la mémoire humaine.

Mes sens se réveillent. Je suis au sommet d'un gigantesque escalier de pierre, aux marches d'une hauteur surdimensionnée pour le pas de l'homme, descendant dans les précipices insondables de la Terre, plongeant dans ses entrailles jusqu'à des profondeurs échappant à l'entendement d'un simple mortel tel que moi. Je glisse timidement le pied vers la première marche, l'escalier semble s'ajuster à ma taille, à moins que ce ne soit moi qui m'adapte à la sienne. Je poursuis ma descente. Elle paraît durer une éternité. Les parois rocheuses sont ciselées de symboles incompréhensibles et plus anciens que l'homme lui-même. Des gravures représentant des créatures hideuses et pourtant majestueuses habillent la roche sur ses portions les plus hautes. Pourraient-elles avoir été idolâtrées comme des divinités par le peuple antique qui les a à jamais immortalisées dans la pierre ? Ici, une créature tentaculaire dévore des sacrifiés, ou des adorateurs fanatiques qui souhaitent ne faire plus qu'un avec leur déité informe ; là, une abomination obscène et indescriptible, conglomérat chaotique de matière et d'excroissances phalliques, semble se mouvoir continuellement, comme pour prendre une autre forme encore plus indicible.

Descendre les marches me prend une éternité, bien que je n'aie compté que soixante-dix degrés à cet escalier. J'aboutis dans une titanesque caverne. Une gigantesque flamme aux teintes irisées, projetant d'improbables arcs-en-ciel sur les parois rocheuses de la grotte, s'élève au centre de l'ancre. Il y a aussi deux vieillards à la barbe blanchie par les siècles et habillés en prêtres. Dès mon arrivée, ils m'observent minutieusement. J'ai l'étrange impression que quelqu'un scrute mon âme, que quelqu'un viole mon intimité pour s'insinuer au plus profond de moi-même.

Une voix résonne dans ma tête. Elle me dit de quitter ces lieux immédiatement, de ne pas m'introduire dans l'univers des songes car je ne survivrais pas à ce que j'y verrais. Cette voix est forte et impérieuse, pourtant je ressens le besoin de continuer ma route, de poursuivre plus en avant dans ces contrées inconnues.

J'avance en direction d'une ouverture à l'autre bout de la caverne. Les deux prêtres me suivent du regard mais ne cherchent pas à s'interposer. Alors que je m'engage dans le couloir qui s'ouvre face à moi, la flamme de la grotte darde ses feux une dernière fois sur moi avant de m'abandonner aux ténèbres.

Un nouvel escalier se dessine bientôt dans mon champ visuel. Cette fois, sa taille démesurée ne semble pas illusoire, les marches sont presque aussi hautes que moi. Je m'engage sur cette autre construction bâtie dans le roc millénaire et qui s'enfonce encore plus profondément au cœur d'un

monde inconnu. Les degrés de l'édifice semblent ne jamais s'arrêter. Je les descends avec une lenteur telle que je ne puis estimer combien de vies humaines auraient pu s'écouler, le temps de franchir ces marches qui me mènent en des lieux que je ne saurais imaginer.

Toujours ces gravures étranges, intrigantes, effrayantes même. Ces divinités grotesques et indescriptibles m'accompagnent vers une *Terra Incognita* d'où nul visiteur n'est revenu pour en dresser le portrait et avertir les hommes de son existence.

Une des obscénités adorées par des fanatiques d'un temps oublié apparaît plus fréquemment que les autres. C'est une effroyable monstruosité, titanesque à côté de ses adorateurs fous. Elle n'a pas de visage, un long tentacule suintant de fluide putride en tient la place. Elle semble avancer, écrasant et détruisant toute vie sur son passage. Les hommes ne se poussent pas, ils paraissent vouloir mourir sous les pas de l'objet de leur fanatisme aveugle. Alors que je me déplace, son regard semble me suivre comme s'il eut traqué une proie, affamé, oppressant, omniprésent.

Ma descente est interminable. Je n'en vois pas le bout. Les ténèbres se font plus denses, l'atmosphère plus pesante. Des murmures lugubres me parviennent de plus bas. Une goutte de sueur perle à mon front, glisse sur mon visage. La chaleur devient insoutenable. Serais-je en train de rejoindre le centre de cette terre inconnue ?

Une douce lumière bleutée commence à baigner l'escalier en pulsant, comme si elle provenait d'une quelconque source vivante, d'un indicible myocarde extrait du thorax de quelque abomination oubliée.

Je franchis les derniers degrés de l'ouvrage alors que la lueur se fait de plus en plus violente, de plus en plus vive. Je me tiens devant une gigantesque porte en matières organiques indéfinissables. Elle est à l'origine de la lumière et semble déborder d'une vie inexprimable. Des gravures, à moins que ce ne soient des tatouages, plus primitives que toutes les civilisations humaines connues, la recouvrent sur sa quasi-totalité. Les divinités infâmes sont à nouveau présentes, mais elles semblent cette fois accueillir le voyageur, comme on accueillerait un condamné à mort sur l'échafaud.

Les rayons éblouissants se muent peu à peu, prenant les différentes nuances du spectre lumineux au rythme des palpitations des chairs informes de la porte. Le vert devient dominant, me laissant seul au cœur de cette pièce à l'atmosphère glauque et horrifique.

Alors que je sens l'angoisse tenailler les parties les plus profondes de mon être, les pulsations du portail carné cessent brusquement, de même que toute lumière. La panique me prend tout aussi soudainement. Que va-t-il m'arriver ? Quelles abominations les rituels incroyants de cette baie de chair vont-ils engendrer ? L'attente est insoutenable.

Un mince rai de lumière dorée découpe en deux le portail de chair, le séparant comme les deux parties gémeaux d'une cage thoracique. Bientôt, le simple rayon lumineux se fait plus large, m'aveuglant, transperçant mes globes oculaires pour illuminer mon esprit de rêveur novice et ignorant. Les visions qui se livrent à moi sont superbes, majestueuses, vibrantes d'une poésie inexistante dans le Monde des Eveillés, et pourtant, elles sont tout aussi terrifiantes, macabres et repoussantes que peuvent l'être les pires atrocités.

Un homme flotte, allongé sur les flots d'une mer d'un azur à la pureté inouïe. Les coraux se détachent sous sa surface, arc-en-ciel sous-marin qui emplit de sa beauté mon champ de vision. La voûte céleste, que nul n'aurait pu distinguer de l'hydrosphère terrestre, accueille en son sein une myriade d'étoiles stellaires éclairant de leurs feux multicolores les eaux stagnantes de cette mer fantasmagorique. Des oiseaux au plumage irisé flottent dans les cieux, dérivant lentement en suivant le vol immergé de poissons aux écailles étincelantes, aux mouvements sinueux envoûtants.

L'homme repose sur un radeau de fleurs aux teintes et senteurs les plus diverses, disposées de manière à former un improbable phénix végétal. La féerie qui se dégage de cette scène aurait pu être totale, car l'homme lui-même est tatoué de motifs ornementaux superbes. Dragons, sirènes, fleurs de lotus se partagent l'épiderme de cet être.

Seulement, son abdomen s'orne d'une cavité béante par laquelle je peux entrevoir des fruits mêlés aux viscères, offrande charnelle en l'honneur d'une chimérique divinité de ce monde de beauté et de laideur entrelacées.

Autre mer, autre vision. Des flots déchaînés. Les éléments s'accouplent frénétiquement, feu, air, eau, terre se mêlant en un déluge comme l'homme n'en vit jamais. Des vagues colossales s'affrontent comme des titans en une lutte à mort. Les lames s'entrechoquent en un fracas quasi métallique, accompagnées par le roulement apocalyptique du tonnerre, tel un tambour jouant sa marche funèbre.

Aucun des deux flux ne veut céder face à l'autre. Les flots antagonistes ne ploient pas, propageant une onde diluvienne autour d'eux, toujours amplifiée par les remous de la lutte farouche qui oppose les deux titans marins. Bientôt, ce ne sont plus deux lames qui s'affrontent, mais deux armées.

La lutte est brève entre les eaux sans cesse accrues par les pluies torrentielles qui s'abattent comme un jugement divin sur la multitude de lames adverses. Il n'y a pas de survivant, juste une fusion totale, mais momentanée entre les flots incompatibles. L'instant d'après, le temps qu'un éclair embrase les nues crépusculaires, la lutte reprend entre les deux déferlantes salines et argileuses.

Nouvelle vision. Un galion du XVIII<sup>ème</sup> siècle, richement décoré de dorures, voguant les voiles déployées. Ses pavillons sont superbes, triangulaires, décorés de motifs à la coloration fantastique, chimères et autres créatures imaginaires. Ses mâts semblent faits de boiseries tressées. Derrière les voiles vermeilles se détachent les cieux parés de blanc, cyan, écarlate, émeraude et améthyste. Au cœur des nuées cotonneuses se dressent, majestueux, d'hypothétiques châteaux suspendus, arborant aux sommets de leurs tours des bannières étoilées.

Le vaisseau navigue sur une mer à la surface troublée uniquement par quelques légères ondulations dues à la brise ténue qui souffle sur ce coin de l'univers des songes, au-delà des murs intangibles du sommeil.

Aussi soudainement que la vision s'était imposée à ma psyché, la brise cesse, se fait tempête. Les vagues deviennent lames. Le navire ne parvient plus à fendre les flots, et bientôt, tiraillé entre des flux contraires, il stoppe toute progression. Ses pavillons ondulent sous l'effet des rafales, ses voiles détrempées sont tendues au bord de la rupture. Sa coque commence à pousser de terribles râles d'agonie, prémices d'une fin prévisible.

Une forme émerge des flots tandis que des stries incandescentes commencent à zébrer les cieux polychromes. Elle est colossale, cyclopéenne. Un titan à la chevelure d'algues jaillit hors des eaux. Le temps d'un éclair, je peux distinguer son faciès hideux, indescriptible amas de coraux ternis, de coquillages dégradés et de créatures abyssales s'agitant comme des tentacules. Il n'a ni yeux ni bouche.

Nouvelle illumination céleste. Il a sorti une caricature composite de bras. Au niveau de son poignet débute une sorte de nageoire limoneuse qui s'étend jusqu'à son coude. Des algues en tombent, pareilles à une lente pluie glauque, tandis que des vers marins s'en extraient constamment, comme une macabre pilosité douée de vie. Un second bras émerge, puis un troisième, tous dotés de griffes monumentales, aussi longues que le galion lui-même.

Les remous provoqués par la sortie de ce cauchemar aquatique font tanguer le navire. Les éclairs

sont plus nombreux, plus répartis aussi, se reflétant dans les vagues de cette mer déchaînée.

La créature lève un bras aux cieux, repliant chacun de ses doigts, hormis l'index. La foudre vient frapper la griffe qui s'abat lentement sur le navire, accompagnée d'une nuée d'étincelles. Le galion est éventré, déversant de ses flancs mutilés hommes et bêtes. Ses voiles lacérées prennent feu. Les eaux se tâchent d'écarlate autour du vaisseau agonisant.

Le titan laisse alors émerger un appendice couvert d'algues et de limon, telle la queue de quelque ondin cauchemardesque et abyssal, qui frappe les flots en élevant des lames si fortes qu'elles ont tôt fait d'engloutir le navire et sa cargaison hurlante.

Le temps d'un dernier éclair et l'indicible abomination replonge en sa demeure au fin fond des abysses. Tout redevient calme, les nuages ternis reprennent leurs teintes irisées, les eaux stagnent de nouveau, troublées par une légère brise. Du navire, il ne restait nulle trace. Comme s'il n'était jamais passé, n'avait jamais existé.

Que signifient ces visions ? Avertissement ? Prémonition ? Peut-être les deux en même temps.

En face de moi, le portail s'est entièrement ouvert. Son aspect est totalement différent. Ses portes sont en bois, ses montants sont deux chênes dont les branches se rejoignent et s'enlacent pour former une arche. Dans mon dos, il y a l'escalier. Face à moi, une route bordée de part et d'autre par des arbres aux fleurs multicolores, comme un arc-en-ciel végétal. Les senteurs qui s'en dégagent et qui me parviennent sont exquis, tout comme ce goût de miel qui vient de s'installer dans ma bouche. Des oiseaux au plumage d'or et d'argent volent entre les arbres en laissant planer derrière eux une longue cape de plumes aux reflets chatoyants, délivrant un somptueux chant, comme je n'en ai jamais entendu auparavant. La tentation de franchir ce seuil et de pénétrer dans ce paradis inconnu pour aller les voir est grande. Pourtant, ces visions...

J'avance un pied, puis l'autre. Je me retourne. Il n'y a plus de porte, plus d'escalier, juste une route bordée d'arbres et des oiseaux qui délivrent leur mélodie enchanteresse, sous un ciel indigo et éclatant dans les feux solaires. Les parfums sont enivrants, les saveurs qui s'approprient mes papilles sont délicieuses. Les mélodies paradisiaques affranchissent mon âme de toute douleur. Je me laisse dériver lentement sur cette symphonie céleste, suivant le chemin de terre adamantine vers une destination inconnue.

Au fil de mes pas, les arbres se raréfient, les oiseaux se taisent un à un, le chemin commence à se couvrir d'un sable rouge sang, les cieux se font crépusculaires.

Je me retrouve bientôt en rase campagne. Je continue d'avancer. Les champs ternes se troublent, tandis qu'une odeur marine emplit les lieux. Le remous d'une mer se fait entendre. Sans que j'en comprenne la raison, des flots se déversent tout autour de moi, me laissant au cœur de cette onde inattendue.

Je parviens à peine à surnager. Une lame s'abat sur moi, me transperce. Le fluide aqueux emplit mes poumons. Mon agonie est lente, terrible, atroce. Mon thorax est meurtri, déchiré. La douleur insoutenable que provoque l'intrusion de ce corps étranger en moi me submerge. Alors qu'il me reste juste assez d'air pour expirer une dernière fois, les trois visions me reviennent fugitivement, en vitesse accélérée. Puis ce sont les ténèbres.

Lorsque je me réveille, je flotte sur le dos, les bras en croix, au milieu de fleurs multicolores. Le firmament céleste est illuminé d'une myriade de soleils irisés, sous lesquels volent des oiseaux aux plumes de différentes teintes, aussi variées que celles des fleurs et des astres. Je ne peux pas bouger. Je suis comme paralysé.

Les flots s'ouvrent à mes pieds. Une femme en sort, ou plutôt une sirène, le buste nu et terminé par une queue de poisson aux écailles nacrées. Sa partie humaine est voluptueuse, sa partie pisciforme lumineuse. Ses cheveux sont d'or et d'argent, tressés en une couronne précieuse. Son regard azuré pénètre le mien. Elle ouvre sa bouche délicate et sensuelle, parle. Sa voix est douce, envoûtante, presque chantante.

Elle me demande si je souhaite rester ici, ou retourner dans le monde de l'Eveil. Il y a tant de féerie qui emplit mon regard, les sons sont si beaux, si doux. Tout ici est un rêve perpétuel. Il serait si bon de mourir en ces lieux paradisiaques, sur cette mer onirique. De toute façon, mon existence ne sera plus jamais la même. La sirène me regarde, me sourit tendrement. Une larme perle au coin de son œil. Des griffes poussent à ses mains, des ailes aux plumes sombres comme la mort se déploient dans son dos. Elle sort des flots, prend son envol. La harpie fond sur moi, toute tendresse disparue de son visage, et lacère mon abdomen de ses serres de rapace. La mort est douce, salvatrice, malgré son arrière goût de déjà-vu. Je plonge alors dans le monde des Ombres, celui des abysses et des morts, où m'accueille un titan d'algues, de coquillages et de monstruosité sous-marines, qui prétend être mon père...

\*  
\* \*

Fred Guichen

**L'HORREUR  
DE  
PENNDERGAST**



Une aventure d' Harry Dickson le Sherlock Holmes américain

## L'horreur de Penndergast

Texte : Fred Guichen  
Illustration : Bernie

### I *Historia Regum Britanniae*

Tom Wills était de mauvaise humeur. Son maître l'avait envoyé à l'autre bout du monde dans des conditions qu'il supportait difficilement. Pour ce qu'il en savait, cette petite île située à la pointe du Cornwall se trouvait peut-être vraiment sur le bord extrême de la Terre. Au-delà ne semblait exister qu'un infranchissable abîme d'eau salée, à la surface duquel luttaient sans relâche des vents qui ne pouvaient souffler, selon le jeune homme, que de l'enfer humide des anciens Celtes.

Les derniers échos de la cloche qui avait appelé les moines pour laudes ne tardèrent pas à être dévorés par le sifflement d'une rafale. Tom rabattit son capuchon et resserra les pans de sa robe de bure avant de s'éloigner vers la côte au pas de course pour tenter de se réchauffer un peu. Cela valait toujours mieux que d'assister, immobile, à un interminable office dans une chapelle glaciale. Ses pensées s'envolèrent vers les quartiers mal famés de Whitechapell et de Soho. Là-bas, il se sentait à l'aise et le *smog* londonien faisait plus de bien à sa santé que les embruns chargés d'iode de ce rocher isolé sur l'océan.

Faire le tour de l'île Penndergast ne prenait, en marchant lentement, que deux ou trois heures, mais l'exploration approfondie de ses innombrables criques et grottes pouvait demander des semaines entières. Heureusement, la perspective de prendre un peu d'exercice était loin de mécontenter Tom et la mission de retrouver les traces d'un récent naufrage que lui avait confiée son maître n'était pas pour lui déplaire.

Deux mois auparavant, une femme d'un certain âge avait sollicité le détective de Baker street afin qu'il retrouvât son époux, Lord Christophorus Boardenham, un philologue spécialiste des langues celtiques, qui avait disparu dans des circonstances assez étranges pour que la curiosité de Harry Dickson soit piquée au vif.

— Mon époux, avait dit Lady Hermelina, a été contacté par un libraire spécialisé dans la recherche de livres rares, lui-même en relations avec un prêtre qui lui avait montré des fragments recopiés dans un des ouvrages de la bibliothèque d'une abbaye cornouaillaise. Il s'agit d'un manuscrit du dixième siècle, lui-même transcrit d'après un texte antérieur et pouvant être la version originale, en vieux breton, de l'*Historia Regum Britanniae* de Geoffrey de Monmouth, ce fameux *liber vetustissimus* dont l'existence même est mise en doute par certains érudits. Ce serait évidemment une découverte d'une extrême importance car ce livre est à l'origine d'un vaste pan de notre imaginaire. Il s'agit du plus ancien témoignage dont nous disposons au sujet du roi Arthur, de Merlin, du roi Lear...

Le célèbre détective avait acquiescé avec empressement. Sa grande culture lui permettait d'entrevoir toute la portée de cet événement. Tom Wills, pour sa part, s'était contenté d'étendre les jambes afin de procurer un siège confortable au chat de Madame Crown, leur vieille gouvernante.

— Lord Boardenham s'est donc rendu chez ce libraire qui avait recopié des passages du manuscrit, afin de les faire expertiser par un spécialiste. C'est sur le chemin du retour que nous avons perdu sa trace, cela fait maintenant deux mois.

— Avez-vous alerté Scotland Yard ? avait demandé Harry Dickson.

— Bien sûr, mais leurs investigations n'ont pas abouti. Ils ont finalement classé l'affaire en prétextant que puisqu'il n'y avait pas de signe évident d'enlèvement, ou pire encore, il ne leur appartenait pas d'intervenir dans ce qui pouvait très bien n'être qu'une affaire d'ordre privé.

La vieille Lady avait crispé les doigts sur les bras de son fauteuil.

— Mon époux n'avait aucune raison de vouloir disparaître, Monsieur Dickson, cette opinion frise la calomnie ! C'est un scientifique réputé dont les mœurs sont irréprochables.

— Bien entendu, Milady. Soupçonnez-vous quelque chose en particulier ?

— Oui, avait-elle alors déclaré avec force. Certains indices avaient depuis longtemps amené Lord Boardenham à soupçonner que Geoffrey de Monmouth n'avait pas traduit l'intégralité du manuscrit original. La version en vieux breton de l'*Historia Regum Britaniae* contiendrait des passages inédits susceptibles de donner un éclairage nouveau sur les origines de la Grande-Bretagne. En comparant l'original au texte latin, mon époux se faisait fort de déchiffrer cette langue mal connue. On a voulu l'en empêcher, j'en suis convaincue. La recherche scientifique, Monsieur Dickson, fut-elle axée sur la littérature, ne poursuit pas toujours des objectifs altruistes. Ce manuscrit contiendrait peut-être, selon mon époux, des renseignements extrêmement précis sur la localisation de la ville d'Ys qui fut jadis engloutie avec tous ses biens...

— Mais le roi Marc'h est une légende. Rien ne prouve que de tels trésors aient jamais existé ni, à plus forte raison, que l'on puisse les retrouver de nos jours.

— Mon époux y croyait pourtant, Monsieur Dickson.

Les mains de la vieille femme s'étaient alors élevées en tremblant jusqu'à la petite croix dorée qu'elle portait en sautoir.

— Retrouvez-le, je vous en prie.

Le détective s'était aussitôt mis au travail. Le libraire semblait hors de cause. Lors de la visite que lui rendit le détective, celui-ci ne fit que confirmer ce qu'il avait déjà dit à Scotland Yard. Il avait bien reçu la visite de Lord Boardenham et l'avait vu repartir en voiture sans que rien ne lui parut suspect.

— Qui d'autre est au fait de l'existence de ce manuscrit ? avait demandé Harry Dickson.

— Très peu de gens. Il y a bien entendu quelques-uns des moines de l'île de Penndergast et leur abbé, ainsi que le prêtre qui l'a découvert. J'ai aussitôt averti Lord Boardenham, de même que deux de ses confrères réputés dans la même spécialité. L'un d'entre eux ne m'a pas répondu et l'autre a reconnu que Lord Boardenham était plus qualifié que lui pour étudier le manuscrit.

Le détective et son assistant avaient malgré tout enquêté sur ces professeurs, mais sans résultat. L'affaire s'acheminait vers une impasse lorsque Lady Hermelina leur annonça que son appartement des quartiers chics de West End avait été cambriolé. Les voleurs n'avaient emporté aucun objet de valeur, mais des dossiers contenant des notes prises par son époux avaient disparu.

Grâce à leurs contacts au sein de la pègre londonienne, Harry Dickson et son élève s'étaient alors lancés sur une piste qui les conduisit des bas-fonds de Limehouse où ils retrouvèrent le cambrioleur qui avait pénétré chez Lady Hermelina, jusqu'à Penzance, en Cornwall, et l'île Penndergast sur laquelle Tom Wills avait été dépêché afin de préparer la venue de son maître.

Alors qu'il traversait un chaos de roches particulièrement glissantes, le regard du jeune détective

fut attiré par la silhouette d'un homme qui contemplait le large depuis le sommet d'un rocher aux formes éléphantiques.

C'était un marin âgé qui serrait entre ses mâchoires une pipe au tuyau d'une longueur improbable. Il était engoncé dans une épaisse veste de velours noir, informe, de laquelle dépassaient les manches et le col élimés d'un épais chandail dont la laine avait pu être verte quelques décennies plus tôt. D'énormes favoris blancs lui couvraient les joues et les oreilles avant de s'enfoncer dans une casquette à visière qui avait dû, elle aussi, traverser bien des épreuves. De lourdes bottes et des pantalons raidis par le sel complétaient sa tenue. Le vieux marin attendit que Tom soit en mesure de l'entendre pour le saluer joyeusement d'une voix éraillée.

— Alors mon garçon, on se promène ?

Tom Wills bondit près du vieillard.

— J'avoue qu'un vent moins coupant rendrait les choses plus agréables.

— On se lève tôt, au monastère, à ce que je vois. L'office est déjà terminé ?

Tom, pris en faute, tenta de se justifier en improvisant un mensonge maladroit.

— Le frère cellérier m'a envoyé ramasser des coquilles afin d'améliorer l'ordinaire du réfectoire.

— Des coquilles ! Il est souvent préférable de se taire plutôt que raconter des sottises, Tom, dit le vieillard d'une voix soudain vigoureuse et enjouée, tout en se redressant. C'est une des raisons du silence monastique, une règle à laquelle il est regrettable que l'ordre dans lequel vous effectuez votre noviciat ne soit pas soumis...

Le visage de Tom Wills s'éclaira d'un large sourire.

— Maître ! Si vous ne m'aviez révélé la vérité, je ne vous aurais jamais reconnu.

— Et pourtant, mon garçon, c'est bien moi, malgré ce déguisement digne de Coleridge. Si vous vous y êtes laissé prendre, que dire des autochtones ! J'ai débarqué hier soir avec l'équipage d'un bateau de pêche irlandais. Avez-vous remarqué quelque chose d'intéressant depuis votre arrivée ?

— Absolument rien. Je n'ai même pas encore eu l'occasion de jeter un coup d'œil sur ce fameux manuscrit. Pour autant que je sache, il pourrait aussi bien ne pas exister.

— C'est une théorie qui a ses partisans, *my boy*, mais elle est inexacte. J'ai fait examiner par un professeur d'Oxford les fragments recopiés par le prêtre : ils proviennent bien de l'ouvrage dont parle Geoffrey de Montmouth. La langue est très archaïque, mais il s'agit indubitablement de l'ancêtre du cornouaillais que l'on parlait autrefois sur la péninsule.

Harry Dickson mena son élève face à l'océan et tendit le bras vers un îlot lointain aux flancs giflés par les vagues.

— C'est dans cette passe dangereuse que le bateau sur lequel se trouvait Lord Boardenham a fait naufrage. J'ai obtenu le témoignage d'un marin des Iles Scilly dont le frère a péri de la même façon, il y a des années. L'endroit a mauvaise réputation. Vos moines sont peut-être moins inoffensifs qu'il y paraît, mon garçon.

— Des naufrageurs ? Tom repensa à ses compagnons dont la douceur n'avait d'égale que leur foi. Je ne peux même pas l'imaginer.

— J'espère de tout cœur me tromper, mais il faudra tout de même redoubler de vigilance. S'ils ne sont pas eux-mêmes des criminels, ils n'en sont pas moins très certainement leurs complices.

Tom Wills se redressa. Son sang, jeune et impétueux, bouillonnait d'impatience à l'idée d'en découdre avec les malfaiteurs. Dans le holster qu'il portait sous sa robe de novice, il sentit le poids réconfortant d'un Browning.

— Vous pouvez me faire confiance. Que dois-je faire ?

— Rien du tout pour le moment, sinon ouvrir l'œil. Nos ennemis sont dangereux et déterminés.

— Bah, nous en avons vu d'autres, fit Tom en haussant les épaules.

— Ne commettez pas l'erreur de les sous-estimer, ceux auxquels nous avons affaire sont bien plus qu'une simple bande de voyous. Des secrets terribles sont sur le point de faire surface. Avez-vous remarqué ces roches plates qui pénètrent dans l'océan comme une route pavée ?

Tom regarda attentivement l'endroit que lui désignait son maître et n'y vit que des pierres usées par le ressac.

— Il faut de l'imagination pour y croire, dit le jeune homme.

— Peut-être bien, Tom, mais songez que c'est l'imagination qui préside aux plus grandes découvertes. A présent, il est temps de retourner à l'abbaye. Essayez encore d'aller fureter dans cette fameuse bibliothèque. Il se pourrait qu'elle recèle autre chose que des livres, mais restez très prudent.

— Quand vous reverrai-je ?

— Bientôt. Avant de partir de Penzance, j'ai fait équiper le bateau de mes compagnons pêcheurs d'une radio avec laquelle j'ai prévenu Scotland Yard. Le superintendant Goodfield arrivera incognito avec ses hommes demain, sur les coups de six heures si le temps et la mer le permettent, sous couvert d'effectuer une étude préalable à la construction d'un nouveau phare. Rendez-vous sur la jetée. J'aurai quitté la défroque de ce vénérable matelot qui m'a bien assez rendu service.

## // *Ora et labora*

— Bénis-nous, Seigneur, bénis ces fruits de ta largesse et de notre travail, et rends-nous digne de les partager en frères, pour la louange de ton saint Nom.

Pendant que le frère Judikaël hissait sa forte corpulence en chaire pour la lecture d'un extrait de la vie de Saint Josaphat, Tom s'attaquait avec résignation aux légumes bouillis qui allaient constituer son déjeuner. Après avoir quitté Harry Dickson, il avait dû assister aux offices de tierce et sexte, puis à la messe de onze heures trente et après avoir pris leur repas, les moines se dirigeraient ensemble vers la chapelle pour none. Il y aurait ensuite vêpres et complies, le tout entrecoupé de moments de travail ou d'étude. *Cela n'en finissait jamais*, se disait le jeune homme, et ce ne serait pas avant une heure avancée de la soirée qu'il pourrait enfin se consacrer à l'enquête dont l'avait chargé le grand détective, avant de se relever au milieu de la nuit pour Vigiles. Seuls les moines qui faisaient retraite dans les cellules situées derrière le cellier semblaient dispensés d'assister aux offices. Il en avait pourtant aperçu un, lors de la communion dominicale, le visage noyé dans l'ombre d'un ample capuchon, figé dans un silence minéral.

Les traits tirés par la fatigue, l'estomac grondant de frustration, Tom se promit de faire son possible pour trouver le moyen d'éviter les deux prochains offices. Après tout, l'abbé, qui n'avait accepté sa présence à contrecœur qu'en raison des pressions de son évêque, ne devait pas s'attendre à un zèle trop marqué de la part d'un faux novice...

Tout en mâchonnant un quignon de pain rassis, il observa les membres de la communauté. Se pouvait-il que ces bons frères se fussent rendus complices des forfaits dont les accusait Harry Dickson ? Il ne les connaissait pas depuis bien longtemps, mais cela avait été suffisant pour acquérir la certitude que ces hommes simples menant une vie frugale ne pouvaient être des criminels.

Comment imaginer que le frère Bénévent, qui mastiquait consciencieusement les yeux fermés

pour mieux se pénétrer de l'exemple donné par Saint Josaphat, fut prêt à risquer le salut de son âme en échange d'une part de butin ? Était-il possible que le frère Timotheus ou le frère Théophile eussent participé à des actes de piraterie ?

Le repas terminé, les moines se levèrent de table et se dirigèrent vers leurs cellules pour un bref repos avant de retourner à leurs activités quotidiennes qui allaient de la *lectio divina* au jardinage et à l'entretien des bâtiments. Le frère Bénévent fit signe à Tom de le suivre à l'atelier de reliure, au grand dam du jeune homme qui vit son temps libre partir en fumée.

L'atelier était contigu à la salle de lecture et à la bibliothèque. Les tables, à l'exception d'un vaste plan de travail, étaient couvertes de piles de livres plus ou moins anciens en cours de reliure ou de restauration, ainsi que de papier, de pots de colle, de pièces de cuir, de morceaux de tissus et du cousoir sur lequel Tom s'escrimait depuis son arrivée. S'il aimait les ouvrages reliés, il avait récemment développé une aversion particulière pour la façon dont on les fabrique.

Le frère Bénévent vérifia machinalement l'alignement d'une pile de cahiers qu'il avait placé la veille dans la presse à percussion et désigna un tabouret à son assistant.

— Je ne suis pas vieux au point d'être gâteux, vous savez. J'ai bien remarqué que vous manquiez parfois les offices.

Le moine marqua une pause en jouant avec une pointe de cartonnier. Tom Wills, mal à l'aise, se tortillait sur son siège. La face jaunâtre du vieillard se plissa dans un sourire qui découvrit brièvement des dents aussi rectangulaires que des pierres tombales.

— J'ai également remarqué l'attitude quelque peu laxiste de notre bon abbé à votre égard...

Le frère Bénévent s'interrompt pour scruter son interlocuteur. Après un long moment, il cligna des yeux et reposa son outil en équilibre sur le couvercle d'un pot de colle.

— Dites-moi franchement qui vous êtes et ce que vous cherchez et je vous aiderai peut-être. Aucun d'entre nous n'a fait vœu de silence. La confiance est un élément essentiel, dans notre communauté.

*Puisque le vieux renard a des doutes, autant en profiter*, se dit Tom. Sans mentionner Harry Dickson et ses soupçons quant à la présence de naufrageurs sur l'île, il lui raconta une partie de la vérité. Lorsque le frère Bénévent eut entendu son récit, il ferma de nouveau les yeux pendant si longtemps que le jeune homme crut qu'il s'était endormi, puis le moine émergea lentement des abysses de sa léthargie.

— Je ne vois aucun inconvénient à ce que vous consultiez cet ouvrage dont il est question, mais je crains que vous n'y entendiez pas grand chose. Le vieux breton est une langue difficile et la connaissance que nous en avons encore de nos jours est très fragmentaire. Je puis également vous fournir un exemplaire de la version de Geoffroy de Monmouth, si vous le désirez. *Latine loqueris ?*

Devant l'incompréhension manifeste du jeune homme, le religieux se mit à glousser.

— Vous ne pratiquez donc ni les langues celtiques anciennes, ni le latin. Je me demande bien ce que vous comptez trouver dans notre bibliothèque...

Tom se le demandait aussi, mais s'abstint d'en faire état trop ostensiblement. D'après ce qu'il en avait retenu, les instructions de Harry Dickson ne concernaient pas seulement les vieux grimoires... Le frère Bénévent hocha la tête en direction du plan de travail et du cousoir.

— Bien entendu, je vous laisse libre de retourner à votre ouvrage dès que vous en aurez terminé avec vos recherches.

Tom passa une partie de la journée à somnoler devant les rangées de vieux grimoires poussiéreux

qui garnissaient les murs de pierre. Dans la salle de lecture toute proche, il pouvait entendre le frère Séraphin qui marmonnait en latin un passage d'une vie de saint.

Le jeune homme avait rapidement abandonné l'idée de découvrir une piste dans les pages épaisses du manuscrit que le frère Bénévent lui avait remis. S'il avait été écrit en grec ou en araméen, cela n'aurait fait aucune différence pour l'apprenti détective. Il avait alors exploré la modeste bibliothèque de fond en comble avant de finalement se laisser aller, la tête posée sur ses bras croisés, à une douce somnolence. Cela valait toujours mieux que de collationner et coudre des cahiers, ou d'assister aux vêpres qui n'allaient plus tarder.

La cloche sonna en effet et les pieds plats chaussés de sandales du frère Séraphin résonnèrent dans le couloir alors qu'il se hâtait en direction de la chapelle. Lorsque Tom fut certain que plus personne ne viendrait le déranger, il se leva à son tour dans l'intention de retourner fureter le long de la côte. En voulant ranger les livres qu'il avait consulté, il en laissa tomber un sur la carapette rugueuse recouvrant le sol, ce qui produisit un son inattendu. Un sourire victorieux aux lèvres, il souleva un pan du tapis

— Un plancher ? Je pensais pourtant que notre bonne abbaye n'était pavée que de granit, aussi froid et dur que la discipline à laquelle elle est vouée.

Tom ne tarda pas à découvrir une trappe fermée par une serrure à laquelle il s'attaqua à l'aide de l'un des rossignols qui ne le quittaient jamais. Sous la houlette de son maître, Tom Wills était devenu un véritable expert dans l'art de crocheter les serrures et celle-ci ne lui résista pas plus d'une demi minute.

Une échelle de métal rouillé s'enfonçait dans les entrailles ténébreuses de l'île. Tom Wills alluma un des chandeliers de la bibliothèque et descendit, après avoir soigneusement refermé la trappe et replacé tant bien que mal le tapis par dessus.

Après une série d'une cinquantaine de barreaux corrodés, il parvint à un étroit boyau dont les murs couverts de salpêtre et de champignons absorbaient goulûment le peu de lumière dispensée par sa bougie. L'air moite, presque visqueux, ne parvenait qu'avec les plus grandes difficultés à oxygéner le jeune homme dont la bouche était emplie d'un goût écœurant. Le couloir s'ouvrit bientôt sur une petite grotte tout aussi étouffante et depuis laquelle partaient deux autres tunnels. Tom ne mit pas longtemps à faire son choix en entendant l'écho de gémissements pitoyables dans celui de droite.

Son Browning à la main, l'assistant de Harry Dickson s'élança dans le passage qui aboutit rapidement à une vaste cavité au fond de laquelle une fissure horizontale ouvrait sur l'océan. Un escalier de pierre menait jusqu'à une jetée grossièrement taillée dans la roche. A travers cette ouverture, les nuages occultaient sporadiquement une pleine lune d'un jaune pâle qui précisait les ombres peuplant la caverne plutôt qu'elle ne l'éclairait.

Les gémissements reprirent. Ils provenaient d'un large trou dans le sol. Le jeune détective se pencha sur le rebord et essaya d'en distinguer le fond. Au niveau inférieur, un visage blafard apparut, dont la peau collait tellement à l'os qu'il aurait pu s'agir d'un crâne sur lequel un farceur aurait eu le mauvais goût de coller une barbe et des cheveux.

— Aidez-moi, je vous en conjure, croassa l'homme, visiblement à bout de forces. Je vous dédommagerai largement. Je suis Lord Christophorus Boardenham.

— Je vais essayer de vous sortir de là, Mylord.

— Soyez prudent, la pierre est très friable...

L'avertissement vint trop tard car Tom sentit le sol s'effacer sous ses pieds.

III

*Scotland Yard entre en scène*

La redingote noire de Monsieur Jameson, austère et bien coupée, claquait au vent avec l'arrogance d'un drapeau pirate et il aurait pu faire une fort belle impression à sa descente de bateau, si seulement les îliens avaient daigné venir l'accueillir. Kean Hunter, le capitaine, cracha un jet de jus de chique dans le vent.

— L'auberge à l'enseigne du Serpent de Mer se trouve juste en haut du chemin, après le puits. C'est la première maison du village, vous ne pouvez pas vous tromper.

Les quatre nouveaux venus le remercièrent et se mirent en route en direction de l'établissement de la mère Abgralon où ils furent rapidement installés à la meilleure table par une servante maussade. Sous les traits de Monsieur Jameson, architecte, et de ses assistants, on pouvait reconnaître le superintendant Goodfield et ses lieutenants, les inspecteurs Briggs et Moriss. Le quatrième homme était bien entendu Harry Dickson, qui avait rejoint le bateau en pleine mer afin d'arriver sur l'île en même temps que les hommes de Scotland Yard.

Quelques habitués de l'établissement se tenaient à l'écart, accoudés au comptoir de chêne ciré, sirotant dans un silence respectueux des bocks d'une épaisse bière rousse à la mousse compacte. Sur un banc près de l'âtre, Madame Abgralon fumait la pipe, l'air d'additionner mentalement le prix des consommations et celui des chambres qu'elle louerait pour la nuit à ces Messieurs du continent.

Au comptoir, le bruissement des voix se mêlait à la fumée des pipes. Harry Dickson nota avec intérêt que plusieurs des conversations se déroulaient dans une langue qu'il supposa être du cornouaillais, bien que cet idiome fut réputé disparu depuis deux siècles. Se pouvait-il que, sur cette île très éloignée de la côte, un isolat linguistique se fût constitué ? Cela n'avait rien d'impossible.

Prétextant la fatigue causée par leur traversée, les quatre hommes dînèrent de soupe claire et d'une miche de pain de seigle avant de se retirer pour la nuit.

Avant de se coucher, le superintendant s'approcha de la lucarne de sa chambre, devinant plus qu'il ne voyait les dunes et les rochers râpés par les vents, à moins de vingt mètres des murs à l'abri desquels il se trouvait. Un mouvement vif éveilla son attention et il colla le front contre la vitre.

La mère Abgralon traversait la lande en direction de la côte. Comme si elle avait senti peser sur elle le regard du policier, la vieille femme tourna le visage en direction de la fenêtre et un coup de vent écarta brusquement les pans de sa cape.

Les trois hommes de Scotland yard s'étaient réunis dans la chambre de Goodfield. La pièce était sombre et son unique fenêtre, de la taille d'une assiette, dépourvue de volets. La flamme d'une bougie famélique contribua à faire fondre une partie de leurs visages cireux dans la pénombre. Dehors, un vent glacial s'époumonait à siffler sur la lande.

— Mais où est donc Harry Dickson ? demanda le superintendant Goodfield en s'avisant soudain de l'absence du détective.

— Je n'en sais rien. Maintenant que j'y pense, je n'ai pas le souvenir qu'il soit monté avec nous. Il a dû rester dans la salle commune.

— C'est peu probable. Ecoutez. Il n'y a plus un bruit. Les habitués sont certainement rentrés chez eux. Je crains que nous ne dormions pas beaucoup cette nuit, Messieurs, mais avant tout, partons

à la recherche de notre précieux collaborateur.

#### IV

#### *La créature du gouffre*

Des gouttes salées coulaient dans la bouche entrouverte de Tom Wills. Elles avaient le goût et la texture du sang. Était-ce vraiment du sang qui suintait des murs et ruisselait sur son visage ? Était-il blessé ? Tom se releva doucement sur un coude et s'adossa à la paroi contre laquelle il s'était assommé. Il s'essuya le menton du revers de la main. Non, le liquide était clair. C'était de l'eau de mer, bien que les gouttes fussent aussi lourdes et grasses que de l'huile.

— Vous sentez-vous mieux ? lui demanda Lord Bordenham d'une voix brisée par l'épuisement.

— Oui. Je ne pense pas être sérieusement blessé. Que s'est-il passé ?

— La roche s'est effondrée sous votre poids, vous êtes resté inconscient un bon moment. Nous sommes tous deux prisonniers à présent et avant ce soir, nous mourrons.

— Allons, ne désespérez pas. Il existe certainement un moyen de nous en sortir. Je suis Tom Wills, l'assistant du détective Harry Dickson que votre épouse a contacté. Mon maître et Scotland Yard doivent être arrivés sur l'île, à présent. Ils ne tarderont pas à nous retrouver.

— Vous ne comprenez pas. Aucune force conventionnelle ne pourrait venir à bout de ces êtres. Ils ne sont plus tout à fait humains. Leurs ancêtres l'ont été, autrefois... Connaissez-vous la légende d'Ys ?

— Pas le moins du monde.

— Ce n'est pas qu'une légende... Il s'agissait de la capitale de l'un des nombreux petits royaumes de l'île de Bretagne avant la conquête romaine, et qui fut en partie submergée. Les descendants de ce peuple se sont unis avec les derniers représentants d'une espèce à peine humaine, mais leurs accouplements furent pourtant féconds et ensuite... des siècles d'isolement... de mariages consanguins... Malgré tout, ils sont encore puissants. Ils possèdent des facultés que nous n'imaginons même pas. Ils ne nous laisseront jamais repartir.

— Peu importe, fit Tom avec un enthousiasme qu'il était loin de ressentir, nous nous en tirerons malgré eux.

Le jeune homme leva la tête vers l'orifice par lequel il était tombé, pour constater que l'escalade était impossible. L'ouverture se trouvait située au centre du plafond naturel de la grotte inférieure. Il aurait fallu être une véritable mouche et marcher la tête en bas pour pouvoir l'atteindre.

— C'est inutile. Ce soir, nous serons noyés. Nous nous trouvons pour l'instant au-dessus du niveau de la mer, mais la marée ne tardera pas à inonder la grotte.

Le visage de l'élève détective s'éclaircit d'un sourire.

— C'est exactement ce dont nous avons besoin ! Il nous suffira de surnager assez longtemps pour atteindre l'orifice et nous échapper.

Le savant ne semblait pas partager l'exaltation de Tom. Il désigna une partie de la grotte, plongée dans une semi-obscurité, où une deuxième crevasse s'ouvrait sur un gouffre aux parois abruptes, au fond duquel clapotait le ressac.

— C'est également le moment attendu par la créature du gouffre. Bientôt, les moines viendront lui rendre le culte impie qu'ils lui vouent.

— Les moines ? Que viennent-ils faire ici ?

— Ils n'appartiennent qu'en apparence à l'église catholique romaine. Leurs racines sont

différentes et beaucoup plus anciennes. Ils ont accepté le Christ parmi leurs Dieux, mais le Fils de l'Homme n'est pas seul. Ils adorent des créatures marines dont notre science moderne n'ose même pas imaginer l'existence. Écoutez ! L'appel a débuté. La grande prêtresse ne va plus tarder à arriver avec ses disciples maudits.

Un son de cloches, grave et étouffé, leur parvint.

— Les clochers de la cité engloutie ! Nous sommes morts. Le trésor est perdu...

Le savant se mit à sangloter. Il était visiblement en train de perdre la tête et Tom cessa de s'intéresser à ses divagations. Il s'approcha du puits et tenta en vain d'en distinguer le fond.

— Cette créature garde le trésor du roi Marc'h. Vous ne la verrez qu'au moment où le niveau de l'eau sera suffisamment élevé.

Tom laissa le savant avec ses terreurs et poursuivit son exploration de la caverne. Des rayons de lumière blafarde filtraient de l'extérieur par une petite brèche horizontale au ras du sol, par laquelle quelqu'un de svelte pouvait facilement se glisser. Le jeune homme s'allongea et passa la tête au dehors. Il fut aussitôt aspergé par les embruns : le niveau de la mer se trouvait à moins d'un mètre. Le professeur ne s'était pas trompé. Dans moins d'une demi-heure, l'eau commencerait à s'engouffrer par la fissure et avant le matin, la caverne serait pleine.

S'échapper à la nage était impossible à cause de la violence du ressac, des courants et des tourbillons qu'il devinait. Il se tourna vers le sommet de la falaise dans l'espoir qu'il serait possible d'en tenter l'escalade, mais un surplomb rocheux rendait l'ascension risquée, voire impossible. Tom préféra n'envisager cette solution qu'en dernière extrémité et rampa à reculons pour venir retrouver son compagnon d'infortune.

— Entendez-vous, Monsieur Wills ?

Presque entièrement couverte par le ressac, Tom distingua une pulsation sourde et trop régulière pour être naturelle. Elle s'insinuait dans les os du crâne, emplissant les sinus et les conduits auditifs. Une fois qu'on l'avait remarqué, le martèlement ne quittait plus la pensée, comme le battement impitoyable du pouls lors d'une violente migraine.

— Qu'est-ce ? demanda Tom.

Les yeux du professeur se perdirent dans les ténèbres de l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pieds.

— C'est l'appel de la créature, la chose monstrueuse qui les commande et qu'ils ont divinisée.

## V

### *Harry Dickson dans la nuit*

Depuis une petite butte à partir de laquelle la vue était particulièrement dégagée, Harry Dickson vit les derniers clients du *Serpent de Mer* se diriger vers leurs chaumières ou les chaloupes qui leur permettraient de regagner leur bord. A l'opposé du village et du petit port de pêche, la lande bénéficiait du surcroît de mystère que lui donnait la pleine lune parfois occultée par la masse d'un cumulus. Les rafales hurlaient dans les rochers comme autant de créatures infernales luttant dans l'obscurité avec les rouleaux écumants de rage qui rossaient sauvagement la falaise. Devant lui, au sud-ouest, un rocher cyclopéen se défendait vaillamment en déchiquetant les vagues comme si l'île, ornée d'une figure de proue naturelle, avait été un navire faisant voile en direction d'un continent perdu, ou peut-être vers Tir na n'Og, la terre mythique de l'éternelle jeunesse des Celtes.

Une longue file de silhouettes encapuchonnées se dirigeant vers la côte interrompit les méditations du détective et il leur emboîta le pas. Que venaient donc faire les moines à cet endroit

et à cette heure tardive ? Il les perdit momentanément de vue en gravissant le promontoire rocheux en forme de proue alors que ceux qu'il pourchassait, probablement familiers des différentes voies d'escalade, continuaient à grimper avec une agilité consommée jusqu'au sommet où les silhouettes se profilèrent enfin.

Un premier moine s'élança dans les airs et disparut dans les ténèbres océanes.

Ses compagnons l'imitèrent, l'un après l'autre...

En quelques bonds, le détective gagna à son tour le sommet du rocher et scruta les tourbillons bouillonnants qui se formaient à ses pieds. A un moment, il crut voir une forme humaine luttant contre les remous. Elle ne reparut cependant pas pour confirmer les faits. Aucun être humain ne pouvait survivre à ce maelström infernal.

Mais ces créatures étaient-elles totalement humaines ? Lorsque les capes s'étaient envolées, Harry Dickson avait distinctement vu des corps couverts d'écailles sur les flancs desquels frémissaient de larges nageoires triangulaires...

#### IV

#### *Ite missa est*

Les pulsations se faisaient de plus en plus fortes à mesure que s'élevait le niveau de la mer. Elles résonnaient désagréablement dans tous les os de Tom Wills qui soutenait d'un bras le corps inerte du professeur Boardenham, s'efforçant de lui maintenir la tête hors de l'eau tandis que de l'autre main, il s'accrochait aux aspérités de la paroi.

La marée n'avait pas tardé à noyer la grotte. Transi jusqu'à la moelle par les eaux glacées de l'Atlantique, l'apprenti détective attendait patiemment que le niveau se fût élevé à hauteur du trou par lequel il était tombé. Lorsque ce moment arriva enfin, il suffoquait et ses membres engourdis par le froid ne répondaient qu'à grand peine aux ordres désespérés de son cerveau. Pourtant, au prix d'un effort surhumain, il parvint à hisser Lord Boardenham sur le sol de la caverne supérieure.

Un groupe d'hommes entra dans la grotte, psalmodiant en rythme avec les pulsations dont l'écho rebondissait sur les parois rocheuses. Au moment où Tom passait prudemment la tête par l'orifice pour voir s'il pouvait à son tour sortir de l'eau, il sentit une algue élastique lui enserrer la cheville...

La lumière n'était pas suffisante pour qu'il vît ce qui l'emprisonnait, mais ses autres sens lui prouvèrent que c'était vivant. Son Browning trempé étant devenu inutile, Tom ouvrit le canif qui ne le quittait jamais et s'attaqua à la corde vivante qui le retenait. Malheureusement, et bien qu'il fût d'excellente facture, le petit couteau n'était pas l'instrument idéal pour faire face à la peau épaisse et glissante de ce que Tom venait d'identifier comme étant un tentacule. Il n'abandonna pourtant pas la lutte. Il ne lui restait pas d'autre espoir.

Le souffle commençait à lui manquer. Le magma grisâtre et glacé dans lequel il avait l'impression d'évoluer lui semblait devenir de plus en plus consistant. Il sentit un second tentacule palper son torse, s'enrouler autour de lui et commencer à se resserrer inexorablement.

Dans une demie inconscience, il distingua un chapelet de formes humaines vaguement luminescentes qui nageaient vers lui. La créature tentaculaire raffermi encore son étreinte et Tom vit se rapprocher le cercle de lumière du trou par lequel on accédait à la grotte supérieure. L'air lui brûla soudain les poumons et il se sentit tiré sur le sol froid et dur. Dans les limbes qui précèdent la perte de connaissance, il entendit plusieurs coups de feu et la mélopée qui se changeait en un concert de cris d'effroi.

L'Inspecteur Moriss leva la main, le front soucieux.

— Entendez-vous ? Ce bruit sourd qui résonne jusque dans les murs ?

Ses compagnons tendirent l'oreille.

— Si nous n'étions pas si loin de la côte, fit le Superintendent Goodfield, je jurerais qu'il s'agit du bruit des vagues s'écrasant contre les murs de l'auberge...

A nouveau, ils écoutèrent attentivement. L'Inspecteur Briggs se leva pour ouvrir la porte de la chambre.

— L'auberge est vide. Ils n'ont pas traîné.

— Messieurs, je vous suggère de nous mettre immédiatement en quête de notre précieux collaborateur, nous aviserons ensuite.

Les trois hommes descendirent l'escalier grinçant et traversèrent la salle plongée dans l'obscurité. Le limier de Scotland Yard vint coller son oreille à la porte de la pièce dans laquelle logeait leur hôtesse et l'entrouvrit, d'abord légèrement, puis sans prendre plus de précautions, éleva sa lanterne.

— Vide ! Décidément, le mystère s'épaissit.

Le lit avait visiblement été déplacé et derrière le baldaquin piqué par les vers, on pouvait voir le coin d'un panneau de bois muni d'un anneau.

— Une trappe !

Ce fut en voulant retourner à l'auberge pour alerter les hommes de Scotland Yard que Harry Dickson découvrit l'entrée de la grotte sur le sol de laquelle un homme aux vêtements imbibés d'eau et aux yeux hagards rampait en marmonnant. Emergeant d'un corridor, la mère Abgralon, accompagnée par une dizaine de moines et d'iliens, psalmodiait une incantation aux accents gutturaux.

— Lord Christophorus Boardenham ! *Eh bien*, se dit le grand détective, *on dirait que le dénouement approche.*

Un filet de bave coulait le long du menton du professeur et sur son visage hanté par une terreur abjecte, ses yeux vitreux ne voyaient manifestement plus que les territoires indicibles de la démence. Le savant tentait visiblement de s'éloigner d'un trou dans lequel clapotaient des vagues d'encre.

Au même moment, le superintendent Goodfield et ses deux inspecteurs sortirent d'une seconde galerie.

Les participants à l'étrange cérémonial semblaient n'avoir remarqué ni les policiers, ni le détective, à moins qu'ils n'eussent été indifférents à leur présence. Lorsque de monstrueux tentacules émergèrent du puit en fouettant le sol avec un bruit mou, Harry Dickson et les hommes de Scotland Yard dégainèrent leurs armes. Le corps hideux d'un être qui tenait autant du poulpe que du batracien se hissa sur le rebord, hâlant au bout de l'un de ses appendices le corps inerte de Tom Wills. Les policiers tirèrent, mais les balles s'enfonçaient dans le corps flasque de la créature sans lui causer le moindre désagrément apparent.

— Ne vous mêlez pas de cela Monsieur Dickson, lui intima la mère Abgralon. Votre élève ne risque rien.

Et de fait, le monstre relâcha Tom après l'avoir éloigné du puit duquel ne tardèrent pas à émerger une demi-douzaine d'hybrides mi-hommes mi-poissons dans lesquels le faux novice aurait pu reconnaître certains des frères reclus de l'abbaye, s'il avait été conscient. La vieille femme, à qui tous

semblaient obéir, caqueta quelques syllabes à l'intention des nouveaux venus avant de poursuivre.

— Cette affaire ne vous concerne pas, Monsieur Dickson, pas plus qu'elle ne concerne vos semblables. Nous évoluons dans des mondes différents, selon des modes irréconciliables. Allez-vous-en...

Dans les bras de Harry Dickson, Tom revenait lentement à lui. Il se tourna vers Lord Bordenham qui balbutiait des phrases incompréhensibles dans lesquelles on ne comprenait que les mots « trésor » et « maudit ». La mère Abgralon éleva la main.

— Qu'il parte aussi, mais je doute qu'il accepte de vous suivre de son plein gré. La cupidité a vaincu sa raison depuis bien longtemps.

La vieille femme se retourna, comme si elle avait déjà oublié la présence des intrus, et reprit le cours de la cérémonie. Seul le frère Bénévent adressa un regard réprobateur à Tom Wills avant d'entonner les répons de l'étrange rituel.

Lorsque les policiers s'approchèrent de Lord Boardenham, celui-ci se mit à hurler en battant frénétiquement l'air de ses mains décharnées.

— Allez-vous-en, suppôts du démon ! Vous n'aurez pas le trésor du roi Marc'h ! Personne ne me prendra mon trésor, entendez-vous ? Personne !

Le dément traversa brusquement le cercle des adorateurs et plongea dans le puits. Comme s'il avait attendu cet instant depuis le début, le poulpe-crapaud géant y disparut à son tour, suivi des hommes-poissons...

\*  
\* \*

### *Epilogue*

Sirotant chacun un grog concocté par la bonne madame Hudson, les deux détectives contemplaient silencieusement les flammes de leur foyer de Baker street. Ce fut Tom qui se décida le premier à rompre le silence.

— Je ne comprends pas pourquoi l'inspecteur Goodfield a classé l'affaire. Nous avons là, matière à poursuivre l'enquête. Ces gens ont tout de même tué Lord Boardenham !

Harry Dickson étendit la main vers sa pipe qu'il avait laissée s'éteindre dans un cendrier. Avant de répondre à son élève, il prit le temps de la rallumer et d'en tirer quelques bouffées dont le l'odeur évoquait le pain d'épices et le Lapsang Souchong.

— C'est moi qui ai insisté auprès de Scotland Yard pour clore le dossier. Comme nous l'avons appris de la bouche même de l'abbé, personne n'obligeait Lord Boardenham à rester dans cette grotte hormis sa croyance que le monstre des abysses, lorsque l'amplitude des marées serait suffisante pour le conduire à la lisière de notre monde, finirait par le guider jusqu'aux trésors de la cité engloutie. Quand aux habitants de l'île, tant les moines que les laïcs, nous n'avons pour le moment aucune preuve de leur culpabilité et à mon avis, nous n'en obtiendrons jamais. Madame Abgralon avait raison. Nos univers respectifs ont divergé voici déjà plusieurs siècles, lorsque la ville d'Ys a été submergée...

— Mais, la science pourrait tirer parti de leurs particularités anatomiques...

— L'humanité n'aurait rien de bon à retirer de l'examen de ces créatures. Imagine un peu, mon garçon, que grâce à l'étude de ces êtres hybrides, nous parvenions à créer des hommes capables

d'évoluer avec autant d'aisance sur terre que dans l'élément liquide. Imagine l'usage que pourrait faire une nation de tels soldats... Sans compter les créatures comme ce poulpe monstrueux, avec lequel la mère Abgralon et les siens peuvent communiquer. Si d'autres monstres semblables à celui-ci étaient alliés à une armée d'invasion...

— Justement, maître, si l'empire britannique possédait une telle force, nous pourrions...

— Nous ne ferions qu'inspirer la crainte et semer le désordre... De plus, il est bien connu que les armes ne restent secrètes qu'un court laps de temps. D'autres états moins bien intentionnés finiraient par s'emparer du procédé et nous en serions peut-être les victimes finales...

— Et le goût de l'aventure, maître ?

Harry Dickson envoya un nouveau nuage de fumée se mêler à ceux qui avaient envahi le plafond et adressa un clin d'œil malicieux à son bouillant apprenti.

— Tu sais aussi bien que moi que cette notion n'a en définitive rien de romantique : l'aventure consiste seulement à tenter par tous les moyens de se sortir des ennuis auxquels on se trouve mêlés...

\*  
\* \*



## L'histoire de la ville infectée et de Jacques le meneur de feux follets

Texte : Nico Bally  
Illustration : Magali Villeneuve

C'est le maire qui fit appeler Jacques.

— Ma ville est malade ! lui dit-il.

Cette ville, dont j'ai préféré oublier le nom, était effectivement infectée par la peste lazarienne ; les habitants du cimetière arpentaient les rues.

Et franchement, qui a envie de re-croiser ses aïeux alors qu'ils devraient être sagement enterrés ? Qui – même s'il l'a macabrement souhaité avant que le deuil ne se soit fait – à vraiment envie de rencontrer sa bien-aimée, le visage et l'entrejambe rongés par les vers ? Les légendes nous mettent en garde contre ce genre de désirs. Ce qui est en bas doit rester en bas, la poussière doit rester poussière. A quoi bon, de toute façon, reprendre usage d'un corps qui a dépassé le stade de la maladie ou de la vieillesse ? C'est comme de vouloir rouler dans un carrosse dont il manquerait des roues. Tout cela sans évoquer les dommages de l'esprit, qui ne revient jamais entier de la mer grise où s'en vont errer les âmes trépassées.

Alors un cimetière qui fonctionne mal, c'est une ville qui sombre. Et le sang qui bâte dans les veines d'un cimetière, ce sont ses feux follets, domaine qui ne connaît qu'un seul expert : Jacques.

Si nul ne sait vraiment qui il est ni d'où il vient, tout le monde s'accorde pour dire qu'il est l'unique spécialiste en la matière. Lui qui arpente les terres, poursuivant une quête inconnue de tous, lui qui n'habite nulle part et qu'on trouve tout de même quand on le cherche. Lui dont le regard cache des flammes plus mystérieuses encore que ces feux follets sur lesquels il semble avoir tout pouvoir.

Jacques La Légende ne fut donc pas difficile à trouver.

Jacques La Légende ne se gratta pas la tête d'un air embarrassé. Il ne proposa pas de prix. Il se mit aussitôt au travail. Embouchant une petite flûte argentée, il alla réunir les feux follets dispersés aux alentours, puis rattrapa les cadavres fuyeurs, et ramena le tout au cimetière.

Le maire était aux anges. Une affaire si vite réglée !

— Tant que nous y sommes, lui dit-il, sauriez-vous nous débarrasser des rats ? Il en grouille de plus en plus.

— Pour les rats, répondit Jacques, il suffirait d'aménager vos égouts.

— Oh, oui, peut-être, peu importe. Je vous demande si vous, vous pourriez faire quelque chose ! Vous et votre flûte ?

Jacques fronça alors les sourcils. Et tout le monde vous le dira, quand Jacques commence à froncer ses sourcils, il faut s'attendre au pire.

La nuit même, il gambada dans la ville jouant de sa flûte argentée. Et les rats sortaient un à un de leurs tanières pour l'écouter, pour le suivre. Il les mena jusqu'à la rivière où il aurait été simple de les noyer.

Mais Jacques savait que de sages travaux auraient évité ce massacre. Il demanda donc aux rats si l'un d'eux savait parler.

Maupace s'avança.

— Pourquoi ne nous noies-tu pas, qu'on en finisse ? demanda-t-il à Jacques.

— Parce que je préfère vous convaincre de partir.

— Partir où ? Les rats ne fuient que pour mieux mourir. Reprends ta flûte, que nous puissions disparaître en musique.

— Pourquoi ne pas simplement infester une autre ville ?

— Nous sommes paresseux.

— Attendez au moins quelques jours.

Et Jacques les laissa là, auprès de la rivière.

Quand il revint vers le maire, celui-ci le félicita à nouveau.

— Autre chose, mon ami, lui dit-il, ma ville est une bonne ville, mais comme partout, nous avons des voleurs et des mendiants. Saurais-tu nous en débarrasser aussi sûrement que de nos cadavres et de nos rats ?

— Ne demandez pas à un homme de remplacer la justice, répondit Jacques sur un ton proverbial.

— Oh, ne faites pas le philosophe, je veux simplement profiter de vos bons services. Votre talent est une bénédiction.

Jacques fronça à nouveau les sourcils, et partit sans rien dire.

Le soir même on entendit le son de sa flûte menant des ombres. Longeant les murs, voleurs et mendiants le suivirent jusqu'à la rivière.

— Ecoutez-moi, leur dit-il, je pourrais vous faire noyer, mais je n'aime pas votre maire...

— Ce n'est pas *notre* maire ! protesta l'un des mendiants.

— Que vous le vouliez ou non, répondit Jacques, vous vivez dans cette ville, et c'est donc votre maire. Mais plus pour très longtemps.

Jacques retourna directement voir le maire.

Celui-ci n'était pas couché, il insultait, de sa fenêtre, une bande d'enfants qui jouaient avec les chats.

— Ah, Jacques ! Regardez donc ces maudits gamins ! Ils ne sont pas couchés, et ils font un tel boucan ! Ah, j'aurais bien envie de vous demander un dernier service...

Jacques emboucha alors sa petite flûte argentée, et les enfants cessèrent de jouer.

Ils descendirent les rues de la ville, suivant le joueur de flûte. Et toutes les portes s'ouvraient sur son passage, tous les habitants sortaient, hypnotisés par le chant de l'instrument, le suivant lentement, comme une armée somnambule.

Ils s'arrêtèrent devant la rivière.

Jacques commanda aux rats, aux voleurs, et aux mendiants de retourner dans leur ville. Puis il joua un petit air joyeux.

Le maire, qui avait suivi tout le monde, le regard vide, s'avança, et sombra dans l'eau. Les habitants se réveillèrent alors, et virent leur maire se noyer.

Jacques, désignant un habitant au hasard, le déclara nouveau maire, et lui demanda de commencer par faire réparer les égouts.

— Ensuite, lui dit-il, nommez un responsable du cimetière pour s'occuper de vos feux follets.

**Hors Série**  
Remake, Revisitage, Fanfic

Engagez juges et policiers, mais surtout, éduquez vos enfants pour que jamais juges et policiers ne vous soient utiles. Et si jamais j'entends que votre ville a le moindre problème, je vous promets que je reviendrais les régler avec ma petite flûte argentée.

Il leur fit alors coucou de la main, comme si, soudainement, ils n'étaient que de vieux amis se quittant au bord de la route. Et il partit comme il était venu.

\*  
\* \*

APPROVED  
BY THE  
COMICS  
CODE  
AUTHORITY

# Syven

# RETIREE



40¢ 15  
CC DEC  
02615



## Retirée

Texte : Syven  
Illustration : Bernie

*“Deep peace of the running waves to you  
Deep peace of the flowing air to you  
Deep peace of the smiling stars to you  
Deep peace of the quiet earth to you”*

Coincé entre les berges de Clew Bay et le mont Croagh Patrick<sup>1</sup>, Murrisk, petit village irlandais du comté de Mayo, voyait le temps s'éloigner avec les nuages poussés par le vent marin. Les saisons y déroulaient leur cycle immuable, dans une paix que la brume enveloppait de mystère... Peut-être était-ce ce qui l'y avait retenue.

Quelques quinze ans plus tôt, l'Américaine avait acheté un cottage à sept kilomètres, au sud-ouest du village. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour se faire adopter par ce pays rude. Devenue Irlandaise de cœur, elle portait les bottes, les chemises à carreaux et le ciré traditionnels. Les coups de main qu'elle donnait volontiers aux autres bergers avaient fini par vaincre leur réserve.

Cependant, son cas alimentait nombre de conversations. Car ni le visage, ni le corps de Grace Ferrier n'avaient subi les outrages du temps. Les langues allaient bon train à son sujet, qui revenait régulièrement sur le tapis, en particulier lorsque les sœurs O'Connell se retrouvaient dès seize heures à l'un des deux pubs du village, le *Campbell's Bar* sur Louisburgh Road.

Aujourd'hui encore, les deux grands-mères, qui n'avaient trouvé aucun commérage à se mettre sous la dent, s'interrogeaient sur le compte de l'Américaine. *Ce devait être une adepte de la chirurgie esthétique*, pensaient-elles. Son cottage était de loin le plus luxueux de la région. Cette femme avait de l'argent, assez pour s'offrir des opérations, sans oublier qu'il lui arrivait chaque année de partir en vacances pendant une à deux semaines. Tout concordait.

Malgré cette certitude, la curiosité des sœurs O'Connell demeurait aussi insatisfaite qu'une gorge sèche, sans bière pour en épancher la soif. De mémoire, jamais Grace n'avait fêté son anniversaire et personne au village ne connaissait son âge. Elle paraissait avoir une trentaine avancée, comme au jour de son arrivée à Murrisk. Sa taille n'avait pas forci, ses seins ne s'étaient pas affaissés, tout au plus une patte d'oie était-elle apparue au coin de l'œil. Si ses cheveux auburn n'étaient pas devenus si blancs, nul n'aurait pu croire qu'elle avait vieilli.

La clochette de la porte interrompit la conversation des sœurs O'Connell. Les commères tendirent aussitôt leurs cous décharnés pour voir qui entra. Leurs regards curieux détaillèrent l'inconnu, trempé comme une soupe, qui s'avançait vers le comptoir. La moustache poivre et sel, vieux mais encore alerte, le type portait un pardessus chic au col relevé. Trop élégant, il ne ressemblait pas à un touriste venu effectuer le pèlerinage jusqu'au sommet du Reek<sup>2</sup>. L'oreille aux aguets, les vieilles dames sirotèrent leur stout<sup>3</sup> en silence.

Le nouveau venu trahit un accent américain en commandant un chocolat chaud. Bill le servit aussitôt.

- Avez-vous un annuaire ? lui demanda l'étranger.  
— Je peux peut-être vous renseigner si c'est pour un hébergement...

<sup>1</sup> La « montagne Sainte » d'Irlande, un des plus grands sites historiques, culminant à 762 mètres.  
<sup>2</sup> « Puanteur » surnom local du Croagh Patrick.  
<sup>3</sup> Bière irlandaise servie à température ambiante.

— Je cherche une amie.

Bill le gratifia d'un regard soupçonneux, les deux sœurs haussèrent un sourcil. Le vieil homme fit un chaleureux sourire :

— Je cherche Grace. Je sais qu'elle a une ferme dans le coin.

Le barman la connaissait bien. Chaque midi, elle venait boire un café et détailler avec lui les nouvelles locales. Si elle avait attendu quelqu'un, elle n'aurait pas manqué de le lui signaler. Cet inconnu ne lui disait rien qui vaille.

— Grace comment ?

— Ferrier. Voyons, vous savez bien de qui je veux parler. C'est une Américaine.

— Qui êtes-vous ?

— Je me présente, Stan Lee.

Bill dédaigna sa main tendue. Il en fallait plus pour amadouer cet Irlandais pure souche.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ? Je connais tous les amis de Grace. Je ne me souviens pas qu'elle m'ait parlé d'un Stan.

— Vous m'en voyez désolé... Si vous la rencontrez, soyez assez aimable pour lui signaler ma présence. Je ne reste que quelques jours.

Il sourit dans sa moustache, laissa un billet à côté de sa tasse et sortit. Le barman jeta un coup d'œil aux vieilles O'Connell qui le dévisageaient, l'air interrogateur.

— Je vais appeler Grace pour la prévenir. Je n'allais pas donner son adresse au premier venu, non ?

\*  
\* \*

La pluie avait cessé, le vent s'était calmé, et un arc-en-ciel coupait en deux le ciel gris. Par endroits, la lumière déchirait la chape nuageuse pour frapper les pâtures. L'herbe humide avait pris la couleur verte, chatoyante, qui avait fait la célébrité du pays.

Ses cheveux blancs relevés en chignon, Grace profitait de l'éclaircie pour réparer une clôture. De son côté, un agneau à tête noire avait entrepris de mâchonner sa veste, et elle avait beau l'écarter, il revenait sans cesse à la charge.

Au loin, des vibrations de pas sur le chemin l'avertirent que quelqu'un approchait. La mémoire est ainsi faite qu'elle ne vous permet pas d'effacer certaines perceptions. Elle ôta ses gants de travail et se retourna pour faire face à son visiteur, lequel s'exclama, ravi :

— Tu n'as pas changé ! Dire que nous avons presque le même âge !

Elle garda le silence. À quatre-vingt trois ans, bien qu'en pleine forme, Stan avait tout de même vieilli. Son visage s'était ridé, ses cheveux clairsemés... La sécheresse de sa propre voix la surprit :

— Que veux-tu ? Il ne me semble pas t'avoir invité.

? Après tout ce temps, j'avais espéré un meilleur accueil !

Tournant les talons en direction de la maison, Grace gravit la colline à grandes enjambées élastiques.

\*  
\* \*

L'intérieur chaleureux de la maison avait surpris Stan. Il ne s'attendait pas à ces meubles rugueux au charme désuet, à ces fauteuils garnis de coussins, à ces sols occultés par des tapis brodés, à ces murs

recouverts de tentures bigarrées. Seules les lignes contemporaines de la cuisine qui tranchaient avec le mobilier cosy du cottage ressemblaient vraiment à Grace, du moins telle qu'il la connaissait.

Une moue pincée aux lèvres, elle déposa une tasse de café devant lui.

— Merci.

— J'imagine que si tu as traversé l'Atlantique, c'est que tu as un énorme problème. Mais je me suis retirée du jeu. Je ne te laisserai pas m'entraîner une nouvelle fois dans une de tes histoires. Cette vie est loin derrière moi, et je t'ai suffisamment rendu service par le passé.

— J'ai bien cruellement besoin de ton aide, mais pas de celle que tu crois. Je souhaite que tu parles à Shelley. Je sais que tu lui portes une affection particulière depuis qu'elle est toute petite. Je suis persuadé qu'elle t'écouterait... (Stan se réchauffa les mains sur son mug.) Sa mère est morte, il y a quelques mois de cela. Elle avait conservé des dossiers appartenant à Mike.

Le visage de son interlocutrice s'assombrit à cette annonce. Le temps avait fini par la rattraper... Sa voix se fit triste :

— Je croyais pourtant avoir tout détruit.

— Mike était un homme ordonné et prévoyant. Il devait garder des copies de certains documents en sécurité. Toujours est-il que Shelley est entrée en leur possession. Elle compte les utiliser pour ses propres recherches.

\*  
\* \*

L'avion s'ébranla. Il cahota le temps de traverser le tarmac, laissant aux hôtesses le soin de faire les démonstrations de sécurité... Enfin, les moteurs, lancés à plein régime, emmenèrent l'appareil au bout de la piste et l'arrachèrent au sol.

Les mains crispées sur son fauteuil, Grace jeta un coup d'œil à Dublin qui rapetissait sous eux. Elle mesura toute la peine que lui causait ce départ. Sa terre d'adoption se déroberait bientôt à son regard pour céder à l'océan. Avec elle, sa paix s'évanouirait. Sa gorge se noua.

— Détends-toi, lui souffla Stan.

— J'ai horreur des avions, prétendit-elle. Ni toi ni moi ne pouvons les empêcher de s'écraser.

Les yeux rivés à son calepin, son compagnon de voyage esquissa un sourire en coin.

— N'en sois pas si sûre.

Dans la marge de la feuille qu'il noircissait de notes, elle devina un super-héros griffonné à la hâte :

— N'en as-tu pas assez de raconter ces aventures ? De travestir ta propre histoire ?

— Je te le répète, ce travail de scénariste est un exutoire. Seras-tu jamais capable de comprendre cela ? Tu devrais être flattée, les gens aiment ton personnage...

Elle haussa les épaules.

— Je ne suis pas différent de toi, reprit-il agacé, mais je ne veux pas d'une existence dans l'ombre. Et en plus de beaucoup m'amuser, je fais rêver les gens.

— Ah oui ? Crois-tu que la mort de Mike soit propre à faire rêver ?

\*  
\* \*

New-York brillait de mille feux dans la nuit froide. Malgré l'heure tardive, le trafic était encore dense, particulièrement dans Manhattan. Le taxi jaune se faufila jusqu'à la septième avenue, s'extirpa de la circulation et s'arrêta enfin devant le Wellington Hotel. Un groom ouvrit la portière à Grace, laquelle sortit de la voiture la tête levée vers le gratte-ciel qui occupait tout l'angle de la rue.

Stan baissa la vitre et lui tendit un carré de plastique :

— Je te retrouverai demain avec la petite pour déjeuner. N'hésite pas à te servir de ma carte de crédit si tu veux courir les boutiques.

— J'y penserai, merci.

— À demain alors.

Le taxi démarra.

Avec un soupir, Grace s'avança dans le hall.

\*  
\* \*

À deux heures du matin, elle ne dormait toujours pas, absorbée dans la contemplation de l'immeuble colossal qui se dressait de l'autre côté du boulevard. Les fenêtres à baïonnette impeccablement alignées suivaient le flanc rectiligne du bâtiment jusqu'à son sommet. Il la tentait, s'exhibant comme une invitation trop longtemps reportée.

À la mort de Mike, sa fuite l'avait menée à San Francisco pour quelques années, trop longues à son goût. Quand elle en avait eu assez de sa double vie, elle s'était exilée en Irlande. Loin des villes et de leurs crimes.

Ses mains se crispèrent sur la balustrade, jusqu'à faire blanchir ses articulations. L'appel était trop fort.

De sa valise, Grace sortit des vêtements, tous noirs, avec parmi eux, son vieux justaucorps élimé, que complétait un blouson en cuir souple. Une fois habillée, elle coiffa un bonnet sous lequel elle cacha avec soin les quelques petites mèches qui tombaient sur son front. Ses cheveux blancs se balançaient dans son dos. *Trop visibles*, pensa-t-elle en se mirant dans un psyché. Se promettant de passer chez le coiffeur dès le lendemain matin, elle ouvrit la fenêtre et se percha pieds nus sur le rebord.

Grace respira à pleins poumons l'air froid, à l'écoute de la ville. Les klaxons stridents, les ronronnements des moteurs, les rugissements des sirènes. Des frissons lui brûlèrent le corps. Sous ses mains et ses pieds, la peau devenue collante adhérait au béton. Grace bondit sur la façade et rampa à toute vitesse jusqu'au toit du gratte-ciel. Là, aplatie sur le parapet, elle écouta encore.

Son bras se tendit, et de son poignet, un filin de soie jaillit.

\*  
\* \*

Le lendemain, à midi trente pile, Stan Lee trouva au restaurant de l'hôtel une véritable New-Yorkaise. Le coiffeur avait coupé au carré les cheveux de Grace, teints en roux sombre. La boutique de l'hôtel lui avait fourni une paire de jeans Prada, et des escarpins assortis à sa veste Dior d'un bleu outremer, comme ses yeux.

— Tu es magnifique, déclara-t-il en s'installant à sa table.

— Merci. Où est Shelley ?

— Elle ne va pas tarder. Je l'ai appelée tout à l'heure pour confirmer notre déjeuner.

— Je te propose donc un verre en l'attendant. C'est moi qui offre.

L'air réjouie, elle agita la carte bancaire que Stan lui avait donnée la veille. Puis d'un seul regard, elle accrocha celui d'un serveur qui vint tout de suite prendre leur commande.

\*  
\* \*

Shelley arriva avec près d'une demi-heure de retard. Petite, brune, les cheveux très courts, la fille de Mike portait un tailleur-pantalon sévère que démentait un sourire mutin. À chaque pas, sa silhouette athlétique se balançait d'un souple déhanchement, délibéré et provocant. Les hommes accoudés au bar la suivirent du regard, mais elle les ignora avec superbe, marchant droit sur ses vieux amis.

Grace l'embrassa avec chaleur.

— Tu as tellement grandi ! Laisse-moi te regarder ! Quelle femme superbe tu es devenue !

— Et toi donc ! Tu n'as pas changé ! C'est incroyable !

Shelley plaqua un baiser sur la joue de Stan et s'installa.

— Alors ? reprit-elle à l'adresse de Grace. Raconte-nous, où étais-tu tout ce temps ? Quand Stan m'a annoncé que tu étais en ville, j'ai cru qu'il me faisait une blague ! Je croyais ne jamais te revoir par ici !

— J'ai voyagé. J'avais envie de découvrir le monde.

— J'aurais dit que tu fuyais New York, lâcha Shelley avec une certaine ironie.

— Il y avait de cela, en effet...

Grace s'interrompit, indécise quant au sens de cette remarque. Stan s'empressa de couper court au silence qui menaçait.

— Tu as pourtant fini par t'installer ?

— Oui, je me suis trouvée un petit coin tranquille à la campagne. J'éleve des moutons.

Le rire de Shelley fut si spontané qu'il suscita celui des deux aînés.

— Je ne t'aurai jamais imaginée t'occuper de moutons !

— Moi non plus, avoua Grace, mais soyons honnêtes, ils sont bien moins exigeants que les hommes. Ils rient de plus belle.

\*  
\* \*

Dans l'ensemble, le déjeuner avait été agréable. Cependant, Stan avait raison. À moins d'un évènement exceptionnel, Shelley poursuivrait les travaux de son père. Elle se plongeait à corps perdu dans la génétique.

Ruminant ces sombres pensées, Grace marchait d'un pas tranquille dans Central Park. Deux hommes la suivaient avec discrétion. Sans doute appartenaient-ils à la firme pour laquelle la jeune scientifique travaillait. Depuis la destruction de son laboratoire, sa société l'avait placée sous surveillance rapprochée, et enquêtait sur ses relations. Grace n'y ferait pas exception.

Il n'y avait pas grand-chose à apprendre sur son compte. La spectaculaire faillite de son père l'avait contrainte à vivre sans adresse pendant des années, dans les hôtels qui restaient à la famille, du côté de son oncle. Les reliefs de ses plus gros larcins, maquillés en gains aux courses, lui avaient permis d'acheter sa ferme et de poursuivre une vie confortable en Irlande, sans pour autant attirer l'attention sur elle. Son goût

pour le grand luxe s'était envolé avec le dernier souffle de Mike.

Grace s'installa sur un banc pour réfléchir. De là, elle contempla la chevelure arborée du parc que surplombaient les silhouettes étincelantes des *buildings*. En ce jour ensoleillé de printemps, des joggeurs, des couples, des nourrices et des enfants passaient. Des chiens aussi. Décidément, New York ne changeait pas.

Ses pensées revinrent à Shelley qui n'avait plus confiance en Stan. Cela se sentait à sa façon de le défier en permanence au sujet de ses travaux. Peut-être même savait-elle qu'il avait saboté son précédent laboratoire. Les employeurs de la jeune femme l'avaient déménagée ailleurs avec une promptitude remarquable. Les nouvelles installations qui l'accueillaient disposaient d'une sécurité maximum, c'est-à-dire d'alarmes du dernier cri, assorties d'une armée de gardes.

Shelley encensait les dernières trouvailles faites dans le domaine de la complétion des séquences d'ADN, tout en insistant sur la portée des évolutions possibles de ce dernier. Quant à la nature exacte de ses recherches, elle n'en avait soufflé mot. À peine avait-elle laissé Grace aborder le sujet.

— Shelley, ton père se consacrait corps et âme à l'étude des mutations localisées des gènes...

— Je sais que mon père avait perdu la raison. Mais je me dois d'explorer le regard novateur qu'il posait sur le génome.

Le ton était sec, sans réplique possible. Grace n'avait pas insisté.

Les yeux dans le vague, elle se perdit dans des souvenirs détestables qui la ramenèrent vingt ans en arrière.

\*  
\* \*

*Tapie dans un recoin d'ombre, elle ne perdait pas une miette de leur discussion. Stan Lee lui tournait le dos, mais elle distinguait le visage hâve, sans couleur, crispé du docteur Mike Douglas.*

*— Je te dis qu'elle veut me tuer ! répéta ce dernier.*

*— Qu'est-ce que tu me racontes là ? Elle ne ferait jamais une chose pareille !*

*Dans les yeux de Mike, injectés de sang, ses pupilles brillaient de fièvre.*

*— Pourquoi est-ce que tu ne veux pas me croire ? C'est une criminelle !*

*— Allons, allons ! Il lui arrive de jouer à la cambrioleuse, mais je peux t'assurer que tu n'as rien à craindre d'elle !*

*— Si je te dis qu'elle veut me tuer, c'est qu'elle veut me tuer !*

*— Assieds-toi. Tu me fais peur. Depuis combien de temps n'as-tu pas dormi ?*

*— Je ne veux pas m'asseoir ! Je veux que tu me croies et que tu l'arrêtes ! Cette saloperie d'araignée me surveille ! Elle veut ma peau, j'en suis sûr !*

*Son expression se fit menaçante. Il attrapa le poignet du scénariste.*

*— Mike, lâche-moi. Tu me fais mal.*

*— Si tu ne veux pas me croire, c'est que tu es de son côté.*

*— Bon sang ! Qu'est-ce qu'il te prend ?*

*Autour d'eux, sur les tables de travail du laboratoire, les objets les plus légers se soulevèrent un à un : crayons, feuilles volantes, pipettes, petits instruments... Stan insista :*

*— Lâche-moi.*

*Habité par le feu de la folie, Mike le fixait. Ses doigts resserrèrent leur prise. Grace s'avança alors dans l'embrasure de la porte, vêtue de noir, comme à son habitude, ombre parmi les ombres dont la splendeur*

n'avait d'égale que son agilité exceptionnelle.

— Allons, explique à Stan pourquoi je te surveille.

Mike lâcha son ami, et la désigna du doigt :

— Tu vois ! Tu vois !

— Qu'est-ce que tout ceci signifie, Grace ? À quel jeu jouez-vous tous les deux ?

Stan s'interposa entre eux, un regard lourd de reproches à l'adresse de la femme-araignée qui lui répondit :

— Il s'injecte des produits mutagènes.

— C'est impossible. Cela ne lui ressemble pas.

— Et pourquoi donc ? ricana Mike. Tu ne m'en crois pas capable ? Je savais bien qu'un jour elle essaierait de me tuer. Tu t'imaginais que j'allais rester à sa merci, sans défense ? Vois-tu, j'ai bien essayé de l'aider, mais quand je me suis rendu compte à quel point elle était dangereuse, j'ai compris ce que je devais faire... Et j'ai trouvé !

— Tu t'es servi d'elle ?

— Comment obtenir la force de lui résister, sinon ?!

Le plafonnier balançait de droite et de gauche. De nouveaux objets bravaient les lois de la gravité, flottant autour de Stan. Des livres, des fioles, une tasse.

— Il est dément, déclara Grace. Je n'ai jamais eu l'intention de lui faire le moindre mal.

Partagé entre la déception et la colère, le scénariste acquiesça :

— Je ne te reconnais plus, Mike. Tu devrais te voir. Tu ressembles à un zombie.

— Garde donc tes beaux discours ! Même sans avoir muté, tu as un pouvoir, tu peux te défendre. Mais moi ?! Et qui sait combien d'autres mutants courent les rues de New York ?

— Jusqu'où iras-tu pour nous surpasser ? lui demanda-t-elle d'une voix dure. Cette soif de pouvoir te transforme déjà. Tu deviens comme ceux que tu crains...

— Ah ! Voilà ce que tu redoutes ! Voir d'autres monstres que toi hanter les tours de New York !

— Je ne suis pas un monstre. Et tu ne sais plus ce que tu dis !

— Cela suffit !

La volonté de Stan souleva le bureau qui alla se briser contre un mur, mettant un terme au discours du scientifique. Ce dernier retroussa ses manches, prêt à en découdre.

— Mes amis, nous allons voir à quel point j'ai fait des progrès.

— Tu risques d'être déçu, rétorqua Grace.

\*

\* \*

Shelley n'abandonnerait pas. Au contraire de son père qui travaillait en indépendant, seul chez lui, elle devait des résultats à ses employeurs qui suivaient avec attention ses faits et gestes. Ses avancées, sauvegardées jour après jour, ne pouvaient disparaître sans son aide.

Grace se leva de son banc. D'autres inquiétudes la tarabustaient. Elle n'avait pas rapporté à Stan l'entière vérité concernant les expériences de Mike.

\*

\* \*

Le grand appartement au mobilier moderne s'abîmait dans le silence. Les bruits de circulation entraient avec l'air frais que laissait passer la baie vitrée ouverte, en face de laquelle, assise dans un fauteuil, Shelley attendait. Les douze coups de l'horloge annoncèrent minuit.

Accrochée aux murs extérieurs, Grace observait la jeune femme depuis la fenêtre de la cuisine. En apprenant sa propre histoire, Shelley réviserait-elle ses opinions ? Peut-être. N'était-ce pas pour cela qu'elle l'attendait ?

Grace la revoyait, jeune enfant aux boucles brunes, accrochée aux jambes de Mike quand ce dernier était encore lui-même. Pour l'homme honnête qu'il avait incarné avant de sombrer dans la démence, Grace devait une explication à sa fille.

La femme-araignée rampa jusqu'à la baie vitrée et se laissa tomber avec souplesse sur le parquet. Shelley se leva d'un bond, les yeux brillant d'excitation. Plusieurs jets de soie la renvoyèrent à son siège. Grace en lança jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait ligotée.

Les joues de la jeune femme rougirent de colère :

— Pourquoi fais-tu cela ?

— Je prends mes précautions, chère enfant. Y a-t-il des caméras ? Des micros ?

— Rien de tout cela.

Grace fit une rapide vérification de l'appartement : lampes, détecteurs de fumée, grilles d'aération. Quand elle parut satisfaite de son inspection, elle revint vers Shelley.

— Je m'excuse pour ces manières, mais à mon âge, on n'est jamais trop prudente.

— Tu ne le fais pas, ton âge.

La déception de la jeune femme teintait sa voix d'amertume. Indécise, Grace balaya d'un regard la pièce qui lui paraissait bien luxueuse pour une personne aussi fraîchement diplômée. Cette dernière lui lança un regard outragé :

— Ne me dis pas que tu es venue me cambrioler !

— Non, il n'y a ici rien à mon goût.

Le moment tant redouté était venu. Elles parlèrent en même temps.

— Pourquoi m'attendais-tu ?

— Pourquoi es-tu venue ?

Grace trouva la force de sourire.

— Je pensais que ma visite impromptue t'aurait surprise.

— Je me doutais que tu viendrais. À cause de ce que je sais à ton sujet. C'est ce qui t'inquiète, avoue-le.

— Pas vraiment. Ce n'est pas pour moi que je me fais du souci.

— Ah ! On croirait entendre ce cher Stan. Je l'ai cru sur le point de faire une attaque cardiaque quand je lui ai parlé des documents de mon père. (Ainsi qu'elle s'y attendait, le visage de sa visiteuse n'exprima aucun étonnement.) Après l'accident qui a détruit mon labo, il est venu me dire que ce n'était pas raisonnable. Que je prenais des risques. Je l'ai envoyé promener... Trois semaines plus tard, il m'appelait pour m'apprendre que tu étais à New York. Étrange coïncidence, non ? (Shelley la scruta avec insistance, mais Grace ne cilla pas.) Pourquoi voulez-vous, lui et toi, mettre un terme à mon projet ? N'aurais-tu pas intérêt à ce qu'il aboutisse ? Je pourrais bien parvenir à compenser les mutations qui ont altéré ton ADN !

— Il est trop tard pour moi. Tu crois apporter des solutions à un mal. Mais ce n'est pas ce que cherchait ton père.

— Ses notes parlent de ton évolution, et des possibles dégradations de ton organisme !

— Ce sont là ses calculs les plus pessimistes. Il me les avait montrés. Regarde-moi, ai-je l'air dégradée ?

— Non. Tu es même trop bien conservée.

Shelley la regardait droit dans les yeux.

— Mais moi, je ne sais pas ce qui m'attend.

— Souffres-tu de vertiges, ou de malaises ? s'inquiéta Grace.

— De tremblements et de fièvre chaque fois que j'ai recours à mes... capacités.

— Les crises durent-elles ?

— Tout dépend. Cela ressemble à de l'épilepsie. Sauf que je suis consciente.

— Qui est au courant ?

— Ma mère l'était.

— C'est tout ?

La jeune femme acquiesça.

— Je sais que Papa cherchait une formule capable de remédier à ces convulsions.

— Non. La folie le tenait, je te le rappelle.

Navrée, Grace rassembla son courage pour lui faire ses aveux :

— Il voulait obtenir des pouvoirs, il avait peur des mutants. Le code génétique de Stan était trop semblable à celui de n'importe quel homme pour isoler le caractère héréditaire responsable de ses dons. Alors il m'a étudiée moi.

Un éclair d'incompréhension passa dans le regard sombre de Shelley, avant qu'elle ne cède à une totale révolte :

— Tu mens ! s'exclama-t-elle. J'aurais dû me douter que tu n'étais pas venue pour moi ! Tu m'as déjà abandonnée deux fois ! Comment ai-je pu être si sotté ? ! Qu'est-ce que j'espérais ? Tu es si égoïste !

Des veines violacées saillaient sous sa peau qui blanchissait à mesure qu'elle se tendait sur ses muscles. Ses bras gonflaient d'une façon inquiétante, tandis que sa gorge se couvrait de marbrures sombres, sur le point d'envahir son visage crispé par la colère. D'une voix posée, Grace chercha à l'apaiser :

— Je ne comprends pas de quoi tu parles, mais tu peux me l'expliquer, calmement. Il ne sert à rien de t'énerver de la sorte.

Shelley tira sur ses avant-bras, incapable de déchirer les entraves de soie qui la retenaient. Ce fut le fauteuil qui céda, ses accoudoirs se brisant avec fracas.

— Tu me dégoûtes ! Je croyais que tu aurais enfin le courage de m'avouer la vérité ! Mais tu fuis une fois encore !

— Calme-toi, s'il te plaît. Je ne voudrais pas te faire du mal.

Son avertissement n'eut pas d'effet sur la jeune femme qui acheva de libérer ses jambes d'une torsion sauvage. Les liens glissèrent, achevant de dévoiler la masse musculaire qui tendait l'élasthanne des vêtements sur son corps. Elle tremblait de fureur. Les coutures craquèrent sur sa poitrine quand elle avança en direction de Grace, laquelle bondit de côté pour se mettre hors de portée. Le faciès déformé de Shelley, ses yeux injectés de sang, n'exprimaient plus que haine à présent. Son index accusateur pointa la femme-araignée, la condamnant sans appel.

— Tu m'as menti et tu me mens encore ! Mais tu ne peux plus te cacher ! Parce que je sais, Papa m'avait tout dit ! Tu venais souvent me voir à la maison, je m'en souviens bien ! Je ne disais rien pour ne pas faire de peine à Maman, mais je savais que tu étais ma vraie mère !

— C'est faux ! Je ne suis pas ta mère ! s'indigna Grace, sous le choc. Je n'ai jamais eu d'enfants !

— Tu nies ? ! Et ma mutation alors ?

D'un geste, Shelley écarta de son chemin le canapé qui alla se renverser contre le bar de la cuisine. À son expression, la femme-araignée comprit qu'elle n'atteindrait pas facilement la fenêtre encore ouverte. Elle gagna le mur, prête à faire retraite vers le plafond. Mais elle était déterminée à lui apprendre la vérité. Il était grand temps que Shelley sache.

— Mike s'est fait des injections qui ont décuplé ses forces et altéré le semblant de raison qu'il avait encore. Il n'en est pas resté là, il s'est aussi servi de toi pour tester l'efficacité de certaines formules. Malheureusement, quand je l'ai découvert, il était trop tard ! Et ton père t'a raconté toutes ces histoires pour que tu te laisses faire ! Ou peut-être même a-t-il cru te protéger ! Comment savoir ? ! Il était devenu complètement paranoïaque !

— Tu mens !

La table basse se brisa sur le mur, à l'endroit même où Grace s'était tenue l'instant d'avant. Furieuse de l'avoir manquée, Shelley s'empara d'un fauteuil :

— Tu ne m'as pas encore fait assez de mal ! Il faut que tu m'en fasses toujours plus !

— Réfléchis un peu ! Pourquoi te mentrais-je ? (La femme-araignée se laissa tomber sur le bar de la cuisine.) Si j'étais ta mère et que je refusais de te l'avouer, crois-tu que j'aurais parcouru tout ce chemin pour venir te voir ? Non, je serais restée chez moi, en paix avec mes moutons ! T'abandonnant définitivement !

Le souffle rauque, déstabilisée, Shelley s'immobilisa. L'angoisse s'était figée sur ses traits déformés par la mutation. Elle doutait. Jetant le fauteuil vers le fond de la pièce, elle se détourna de Grace.

Celle-ci garda le silence quelques minutes, observant avec chagrin l'ampleur monstrueuse des muscles qui apparaissaient sous les vêtements déchirés. Des frissons incessants parcouraient ce corps torturé et lui inspiraient une réelle inquiétude. Il fallait que la jeune femme se calme.

— Je te donnerai un échantillon de mon sang et tu vérifieras par toi-même, dit Grace avec douceur. Je ne suis pas ta mère ! Ce sont des sottises ! Ton métabolisme n'est pas stable, pas plus que ne l'était celui de ton père. Voilà sur quoi il travaillait en réalité, il cherchait à améliorer son contrôle des mutations. Pas à les inverser, à les atténuer ou à stopper leur évolution comme il me l'avait promis !

Elle s'approcha de Shelley, dont les doigts se tordaient avec une singulière frénésie. Sans doute cherchait-elle à reprendre le contrôle d'elle-même... Grace posa une main apaisante sur son épaule.

— Il ne se rendait pas compte du mal qu'il faisait.

— Tais-toi.

À ces mots, Shelley se retourna, l'empoigna et la projeta avec une force phénoménale à travers la baie vitrée. Sous le choc, Grace flotta un instant dans un nuage de débris. Puis, avec un soupir, elle lança un filin de soie.

\*

\* \*

Recroquevillée sur son canapé, Shelley tremblait. La crise n'était pas violente. Les larmes qui coulaient de ses yeux, cette peine dévorante qui lui brûlait le cœur étaient bien plus douloureuses.

Grace ne se montrait pas. Impassible, malgré le froid du béton qui meurtrissait ses orteils et ses doigts, elle ne perdait pas de vue la jeune femme. Quand les sanglots et les convulsions eurent cessé de secouer son corps svelte, quand sa respiration fut devenue aussi douce que celle des anges quand ils dorment, elle se glissa par la fenêtre livrée au vent. Ses pas silencieux la conduisirent à la salle de bain. Dans l'armoire à pharmacie, elle trouva des seringues vides, ainsi que des ampoules d'anxiolytique qu'elle devina réservées aux crises les plus dures.

Sans hésitation, Grace s'enfonça l'aiguille dans le bras. Le sang monta dans le corps plastique de la seringue qu'elle abandonna sur le bar.

\*  
\* \*

Le soleil brûlant chauffait agréablement la terrasse à la vue imprenable sur Central Park. Les arbres exotiques et les fleurs en pot se disputaient l'espace, envahissant les différents niveaux de caillebotis, sans souci d'empiéter sur le mobilier de bois précieux, lui-même encombré de végétaux. Seules une petite table basse, deux chaises et une banquette avaient échappé à cette invasion désorganisée. Installés là, Grace et Stan prenaient un café ensemble.

— Tu avais raison. Shelley est au courant pour nos...

— Pouvoirs ? lui souffla-t-il.

— Elle sait que nous cherchons à lui mettre des bâtons dans les roues.

— Te l'a-t-elle dit ? dit Stan, ennuyé.

— Elle m'a même demandé pourquoi. Bien sûr, elle ne m'a pas cru quand je lui ai révélé les véritables motivations de son père.

— Je m'en serais douté.

— Elle poursuivra ses travaux, quoique nous ferons. Autant que tu le saches, Mike avait fait des injections à Shelley. Elle a... (sa voix s'étrangla) muté. Son cas n'a rien à voir avec celui de son père, ses facultés intellectuelles sont intactes, mais elle contrôle mal ses pulsions qui ont des effets secondaires sur son corps. Elle veut guérir.

Le visage de Stan s'assombrit. Il parut soudain très vieux à Grace.

— Je vois.

Elle posa sa main sur la sienne.

— Je vais retourner voir Shelley, pour lui expliquer ce qui est arrivé à son père. Puis je prendrai le premier vol pour l'Irlande. Je sais que tu préférerais ne rien lui dire, mais il faut qu'elle sache. Elle est adulte maintenant, il n'est plus temps de la préserver.

— Elle a toujours parlé de toi. J'avais espéré qu'elle t'écouterait...

— Tu as veillé sur elle, tu as tenu la promesse faite à Mike. Ne te fais pas plus de reproches. Elle est assez grande pour prendre elle-même ses décisions.

Il lui prit la main.

— Pourquoi veux-tu repartir ? Je sais que tu passes tes nuits à bondir de gratte-ciel en...

— La seule existence normale que je puisse avoir est à Murrisk. Je ne l'échangerai contre rien au monde. (Elle hésita un instant.) Rends-moi visite à l'occasion.

\*  
\* \*

La porte d'entrée restée entrebâillée ne portait aucune trace d'effraction. Sur ses gardes, Grace avança jusque dans la pièce de vie, où elle s'arrêta. Le moindre débris avait disparu. Tous les meubles intacts avaient repris leur place, les autres manquaient à l'appel. Mal fixée, la bâche qui couvrait la baie brisée se tordait et claquait avec le vent. En provenance de la cuisine, les vibrations discrètes du réfrigérateur s'efforçaient de masquer la climatisation qui ronflait quelque part dans les plafonds. Rien de suspect en apparence.

Soudain, Grace remarqua une seringue vide sur le sol, au beau milieu du salon. Neuve, corrigea-t-elle en elle-même. Ce constat lui arracha un frisson bien connu.

Un piège.

Elle sauta en arrière, évitant de justesse une volée de fléchettes qui se fichèrent à ses pieds. Une seconde plus tard, elle atteignait la porte coupe-feu qui donnait accès aux escaliers. Ses pieds volaient au-dessus des marches gravies quatre à quatre, avec légèreté au début, mais au bout d'une douzaine d'étages, la fatigue alourdissait ses membres.

Essoufflée, Grace quitta la cage d'escalier pour pénétrer dans un couloir au sol de marbre brillant. Il n'y avait là que des portes, sans lucarne pour lui offrir une fuite sur l'extérieur. Elle s'accroupit pour défaire ses chaussures, et s'accorder un instant de réflexion. Les bruits de course dans l'escalier paraissaient lointains.

Elle avisa une grille de ventilation. Il lui suffisait de s'y faufiler pour pénétrer dans un appartement, d'attendre la nuit et de s'échapper par une fenêtre. Quels que soient les gens qui cherchaient à la capturer, ils n'avaient pas pu poster des hommes sur tous les toits des immeubles voisins.

Elle songea que c'était sans doute le meilleur choix à faire. Mais elle ne pouvait partir sans transmettre à Shelley son bon souvenir. Son attention se porta sur le glissement mécanique de l'ascenseur qui se rapprochait de l'étage.

\*  
\* \*

Encadrée par deux gardes que son employeur avait *mis à sa disposition*, Shelley entra chez elle. Les fléchettes de narcotique fichées dans la moquette lui arrachèrent un frisson. Elle savait que Grace s'était enfuie. Aussi lui avait-on fait comprendre qu'elle devait se tenir tranquille, et arriver à l'heure le lendemain à son travail. Ses lèvres, scellées par la rancœur, n'avaient pas laissé échapper le moindre murmure depuis son départ du toit, où on l'avait consignée le temps de l'opération.

Pratiquer les analyses sur le sang de Grace dans l'enceinte de son laboratoire avait été d'une bêtise incommensurable. Le sourire narquois de son prétendu assistant la poursuivait, tout comme le discours du directeur de recherches qui avait loué la conscience professionnelle de cet imbécile. Une chance qu'elle n'ait pas eu le temps de pratiquer la comparaison avec son propre ADN, sinon, à cette heure-ci, elle se serait peut-être retrouvée cloîtrée entre quatre murs, à l'instar des pauvres déficients mentaux du niveau moins un.

Depuis le décès de sa mère, rien n'allait plus. Shelley regrettait amèrement d'avoir porté à l'attention de ses employeurs les archives paternelles, retrouvées dans un coffre de la défunte. À l'époque, la jeune femme croyait tenir la clef qui la conduirait à une solution pour se débarrasser de ses troubles, en plus d'un sauf-conduit pour obtenir des budgets adéquats à l'ambition de ses recherches.

Shelley esquissa un mouvement vers la salle de bain. L'un des gardes lui emboîta le pas. Une fois à la porte, le regard noir de la petite brune le dissuada d'entrer.

Elle s'aspergea le visage d'eau froide. La fatigue et la peur la disputaient à une tension croissante. Si ces types la menaçaient à nouveau, elle risquait de perdre son sang-froid. Dehors sur le toit voisin, en bas dans le hall, d'autres gardes attendaient que Grace se montre. Même si Shelley se débarrassait des deux énergumènes qui campaient dans son salon, d'autres viendraient. Et lors de sa prochaine crise, elle serait à leur merci.

Une boule d'angoisse lui noua la gorge. Sa main ouvrit l'armoire à pharmacie à la recherche d'une boîte d'anxiolytiques. Ses doigts rencontrèrent une feuille de papier.

*Ma chérie,*

*Tu ne seras pas surprise d'apprendre que nous ne devons plus nous revoir. Je pense que l'échantillon de sang que je t'ai fourni devrait te suffire à poursuivre tes travaux. Mais si tu montrais de nouvelles vellétés à mon égard, je ne serais pas aussi indulgente qu'aujourd'hui.*

*J'aurais souhaité t'informer de vive voix dans quelles circonstances terribles ton père a perdu la vie. Tu te doutes que l'incendie qui l'a emporté ne fut pas accidentel. Dans le but de m'affronter, Mike s'était injecté une trop forte dose de ses produits. Son corps n'a pas résisté. Aussi, pour permettre à ta mère de toucher les assurances, avec son accord, Stan et moi avons procédé à cette mise en scène.*

*Quand j'ai rencontré ton père, si j'avais pu prévoir ce désastre à l'instant où je lui ai révélé ma mutation, je n'aurais rien dit. Ceci est une bien maigre excuse, j'en ai conscience. À l'époque, j'étais inquiète. Je souffrais régulièrement de maux de tête, je cherchais de l'aide. Mike avait la confiance de Stan qui a veillé toutes ces années sur toi pour pallier son absence... Tu devrais écouter plus souvent ses conseils, il tient beaucoup à toi.*

*Ne commets pas, comme ton père, l'erreur de poursuivre une chimère. Peut-être un jour parviendras-tu à changer ce que tu es aujourd'hui. Mais combien de temps te resterait-il pour vivre ?*

*Affection,*

*Grace.*

Shelley froissa le papier et le jeta à la corbeille. Des larmes noyèrent ses yeux, tandis qu'une émotion brute la submergeait. Elle avait bâti toute sa vie sur le modèle de ce père qui l'avait trahie ! Aujourd'hui, où en était-elle ? Ses employeurs, des gens sans scrupules prêts à tout pour parvenir à leurs fins, la tenaient entre leurs mains !

*Mais combien de temps te resterait-il pour vivre ?*

*Combien de temps pour quelle vie ? Elle était piégée !*

Malgré elle, sa peau se tendit, ses veines se violacèrent, saillirent. Ses muscles se gonflèrent de sang, et sous l'augmentation brutale de leur volume, tous ses vêtements cédèrent. Dévorée par la colère noire qui l'emportait, son reflet se transforma dans le miroir. En loques, plus monstrueuse que jamais, Shelley ne supporta pas cette image.

Son hurlement fit trembler tout l'étage. Sa fureur ne fit que croître avec la nécessité de se décharger de toute cette violence... Incapable de juguler son énergie, elle arracha le lavabo du sol, puis le rejeta de toutes ses forces contre le mur. Celui-ci s'éventra dans un soupir effroyable.

Des cris lui parvinrent de la pièce voisine, mais surtout, dans un bref instant de lucidité, elle discerna un déclic : la sécurité d'une arme venait de sauter.

Saisissant de nouveau le lavabo, elle le jeta sur le premier homme qui entra.

*Steve Ditko et Stan Lee créèrent Spider-Man dans Amazing Fantasy en 1962.*

\*  
\* \*

Ils ne comprennent point que dans la sépulture  
La terre garde encore une pâle ouverture,  
Que le trépassé voit, et que l'enseveli  
Parfois à son linceul fait faire un vague pli  
Afin d'apercevoir les hommes, et s'adosse  
Pour écouter au mur ténébreux de la fosse :  
Du fond d'on ne sait quelle existence on entend :  
A ce que fait la vie on reste palpitant ;  
Ils ne comprennent pas que la sainte série  
Des aïeux, à travers le sépulcre attendrie,  
Suit tout des yeux, s'émeut à voir hors du tombeau  
Courir de main en main le frissonnant flambeau,  
Et que dans les enfants le père continue.  
Chose sombre ! fermer la paupière inconnue,  
Eteindre ce regard d'en haut, et, sans remords,  
Etouffer ce grand souffle obscur ; tuer les morts !

Victor Hugo : *l'âne*



## Dawn of the dead philanthropists

Texte : Stefan Michel  
Illustration : Cyril Carau

*Joshua reprit conscience et ne vit rien, non pas le rien du tout, mais un rien légèrement inquiétant, teinté de l'angoisse du néant, naturel à tout être humain qui se réfugie dans la sécurité et la présence à la moindre contrariété. Et là, toute cette absence de tout, ça lui fichait franchement la trouille.*

*Une obscurité poisseuse engluait l'atmosphère confinée du lieu, et l'écrasait sous son poids plein de sous-entendus menaçants. Il esquissa un geste vers la gauche, mais rencontra une résistance inattendue à peine le mouvement ébauché. Il tenta la même expérience vers la droite, et obtint un résultat identique. Il réitéra ses efforts dans toutes les directions possibles et imaginables mais, fatalement, obtenait toujours une réponse semblable : un choc sourd, à l'écho grave, un contact solide, quoiqu'un peu humide à la limite du poisseux, avec un soupçon de granuleux. Rien de bien sûr néanmoins; dans une telle situation, il doutait de la réalité de ses perceptions, n'était même plus certain de sa propre existence. Mais en tout cas, s'il devait accepter ce que lui indiquait ses multiples expériences, il ne pouvait en tirer qu'une seule conclusion, qui serait donc la seule chose qu'il ne pourrait nier dans ce rêve hallucinant : Il était enfermé dans une boîte, totalement hermétique et étanche. Et pas depuis peu, car la caisse était déjà vermoulue, en pleine décomposition. Il se demandait comment il avait pu survivre si longtemps dans un tel réceptacle vraisemblablement enterré sous terre, sans que lui-même n'en subisse le contrecoup.*

*Joshua ne se débattait plus depuis longtemps ; c'était une bien trop mauvaise idée. Les premières fois passaient encore, mais lorsqu'il avait vu ses doigts nécrosés se détacher de ses mains, il avait commencé à s'alarmer. Très sérieusement. Mais avant d'en arriver là, il avait hurlé de peur et avait redoublé de fureur en tapant du pied contre les parois de la caisse... jusqu'à ce que ses pieds se déboîtent et menacent de se détacher eux aussi. C'était seulement à ce moment-là qu'il s'était calmé, ne voulant pas risquer de perdre ses pieds, ni sa tête, en s'en servant comme d'un bélier.*

*Mais il hurla, hurla, hurla, et s'époumona jusqu'à ne plus avoir une seule bouffée d'air frais, une seule goutte de salive, une seule petite corde vocale fonctionnelle. Et, lorsqu'il se rendit compte qu'il aurait dû épuiser depuis longtemps ses réserves d'air à ce rythme-là, il se tut et écouta.*

*Après avoir palpé en vain sa poitrine, avoir posé ses oreilles un peu partout, en quête de la moindre pulsation, du plus petit battement salvateur, de la chaleur du sang qui se diffuse dans le corps, il eut un doute. Très gros même. Puis, sachant ce qu'il devait chercher, il dénicha rapidement la vermine cosmopolite, agrégat de vers, de cancrelats et d'autres insectes souterrains, qui grouillait en lui et sur lui. Enfin il comprit.*

*«Enfin» était le bon mot. Un peu tardivement même. Mieux vaut tard que jamais, comme disait ses professeurs. Tout vient à point à qui sait attendre, lui répétait son patron en lui refusant sa promotion. Rome ne s'est pas faite en un jour, lui répondait son banquier à propos du pécule qui devait lui constituer une retraite agréable. Toujours remettre, toujours céder à la procrastination, toujours tout retarder, même inconsciemment, même quand on est mort.*

*Il se promit, en son for intérieur, que c'était fini de remettre les choses au lendemain. Parce que, dans un sens, il n'y avait plus de lendemain, quand on avait l'éternité devant soi. Mort, mais en vie quand même. Les sables du temps n'avaient donc pas encore fini leur soi-disant suintement circonscrit dans le temps. Il semblerait qu'on lui eût accordé un sursis, mais quel sursis alors ! Joshua commençait déjà à s'ennuyer. Début prometteur.*

*Il s'était vite rendu compte qu'un des problèmes majeurs de sa situation était la communication. Après de multiples tentatives vaines, il avait dû admettre à contrecœur que le petit bout de chair racornie qui pendait dans sa bouche ne servirait plus jamais à rien. Il n'avait plus à sa disposition que des cris gutturaux et sourds, qu'il pourrait utiliser en cas d'extrême recours, même si ce médium irritait fortement sa gorge. Mais de toute façon, moduler ce son peu harmonieux en petites unités sémantiques s'était rapidement révélé une gageure, alors il ne valait mieux pas trop compter dessus pour l'avenir.*

*Il se félicitait par contre d'avoir eu la patience d'apprendre le morse dans sa jeunesse, ce qui lui permettait au moins, en frappant sa tête en rythme contre une des parois de son cercueil, de communiquer avec ses voisins, compagnons de misère qui, comme lui, s'étaient réveillés de leur long sommeil et éprouvaient aussi l'envie de bavarder de tout et de rien, de l'humidité de l'humus et de la reproduction des cancrelats. Il s'agissait en fait de provoquer la répercussion des vibrations du bois dans la terre meuble, de telle sorte qu'elle parvienne à ses voisins, via leur propre cercueil qui en vibrant leur retranscrirait le message. Evidemment, fallait-il encore qu'ils connaissent le morse, ce qui réduisait drastiquement le nombre d'interlocuteurs potentiels. Et parfois, malheureusement, comme pour l'électricité sur les longues distances, une partie du message disparaissait en route. Mais le jeu en valait la chandelle.*

*L'éternité s'avérait longue, et pas seulement vers la fin, mais aussi dès le début. Joshua avait oublié l'auteur de cette sentence bien vraie, mais ne lui souhaitait pas d'avoir jamais vécu un tel supplice. Les sujets de conversation s'étaient taris depuis longtemps, retournés des milliers de fois en long, en large et en travers et les souvenirs de sa vie précédente ne lui procuraient plus aucun réconfort, l'éloignement apportant l'ennui puis l'oubli. Même les jeux de carte en morse l'avaient lassé, il ne savait plus où traîner ses guêtres, au sens figuré bien sûr.*

*Rester éveillé à jamais dans son cercueil, sans pouvoir rien faire au risque sinon de s'handicaper encore plus, n'avait rien de bien plaisant. Frère de misère de Prométhée, Tantale et autres Titans et personnages antiques condamnés à un supplice permanent, il était dégoûté de sa condition et n'aspirait plus qu'au repos. Il n'aurait jamais cru que la mort serait aussi pénible, et regrettait même de n'avoir pas lutté un peu, rien qu'un peu.*

*Et puis, un beau matin d'été, à moins que ce ne soit par une froide soirée d'hiver, un de ses contacts lui avait proposé une solution choisie par quelques autres morts dans la même situation que lui : la réflexion. Les avantages étaient nombreux selon lui, le temps, la concentration nécessaire, l'absence de contrariété ou de contretemps, l'aide de ses voisins disposés à éclairer sa lanterne, et surtout une infinité de choix. Beaucoup de mystères n'avaient jamais été résolus, et lui même n'avait accordé que peu de place dans sa vie à la méditation, la considérant à l'instar de la plupart des gens comme une forme dissimulée de paresse. Mais il devait bien avouer que, paradoxalement, ce serait désormais la seule activité physique dont il disposait.*

*Alors il se mit au travail...*

*Ses recherches avaient bien avancé depuis qu'il les avait commencées, avec tout ce temps libre, il*

avait eu l'occasion d'examiner de nombreux points obscurs qui l'avaient frappé durant son existence, et qui désormais n'étaient plus que de simples événements parfaitement clairs, qu'il avait rangés dans un coin de son esprit. Il avait même si bien progressé, qu'il avait reçu plusieurs promotions au sein de l'ordre des penseurs morts, accédant au rang de néoplaton, ce qui lui assurait un prestige considérable parmi ses pairs. C'est pourquoi on lui avait demandé de s'atteler à la question de la quadrature du cercle, impossibilité mathématique épineuse qui avait mis en échec les plus grands mathématiciens et penseurs de la Terre depuis que Pythagore avait posé l'énoncé du problème. Et il approchait de la solution, il la sentait sur le bout de la langue, mais ne réussissait pas, pour le moment, à la cracher. Encore quelques semaines d'efforts, et il pourrait exposer sa démonstration à ses frères, et alors là, à lui le titre de maître pythagoricien !

Mais le signal du début de la phase 2 parvint plus tôt que prévu, et il pensa qu'il ne résoudrait jamais la quadrature du cercle, qu'il était destiné à un dessein plus grand, plus glorieux. Il lui fallait, avec ses frères et camarades, se libérer de sa prison chtonienne et remonter à la surface où ils pourraient transmettre aux hommes leur message de paix, la sagesse universelle et totale, la satisfaction du doute disparu et inconnu. Plus de secrets, plus de mystères, rien que du tangible et du certain, les hommes pourront alors reposer leurs armes et leurs outils, remercier leurs bienfaiteurs et vivre heureux. Enfin. Plus de haine, plus de crainte, rien que la foi absolue en la bonne volonté générale, plus personne ne mourrait de mort violente, les cimetières auraient enfin pour vocation d'accueillir des personnes arrivées en temps et en heure au terme de leur existence, après avoir effectué une vie pleine de satisfactions. La malédiction serait levée, les morts rejoindraient enfin leur vraie destination. Il le fallait, pas seulement pour aider les hommes, mais pour soulager les morts eux-mêmes, trop angoissés à l'idée de voir leurs efforts réduits à néant en quelques secondes s'ils échouaient dans leur mission divine, si leur destin n'était pas de s'imposer en tant que bienfaiteurs de l'Humanité.

Le plus pénible avait été de casser les planches de bois des cercueils, même gorgées d'eau, de vermine et d'humus, elles offraient encore une certaine dureté face aux membres engourdis et fragiles des morts. Mais ils étaient passés, et avaient alors commencé à creuser leurs galeries vers la surface, grattant la terre molle avec tout ce qui leur tombait sous la main, et l'entreposant derrière eux, dans les tunnels précédemment creusés, s'enlevant ainsi toute possibilité de reculade de dernière minute. Ils n'avaient plus le choix, leur détermination devait être maximale, sans faille.

Finalement, leurs bras émergèrent à l'air libre, et le reste suivit rapidement, morceau après morceau. Ils réussirent à se hisser hors de leurs tombes. Et ils se redressèrent pour la première fois depuis des années, voire des siècles, et se contemplèrent dans toute l'étendue de leur beauté physique et spirituelle. Orbites creuses et rongées par les vers, mâchoires pendantes et décrochées, peaux distendue, voire en lambeaux à certains endroits, muscles et tendons à vifs, plaies purulentes et sanguinolentes, grappes de pustules et d'ecchymoses marbrées, membres tordus et formant des angles bizarres avec le reste du corps, côtes enfoncées, articulations raides, os nus, cheveux filasses et graissés par le temps, ils formaient un tableau disparate, un kaléidoscope de formes, de couleurs, d'apparences toutes plus difformes et différentes les unes que les autres. Et ils se réjouirent de ce qu'ils étaient devenus, de ce que le temps leur avait infligé pour les forcer à suivre la voie de la sagesse, et ils rirent jusqu'à perdre une haleine qu'ils ne possédaient plus depuis déjà fort longtemps.

Ils se consultèrent tous du regard, tenant pour la première fois une réunion de visu de la section locale de l'ordre des penseurs. Il fut décidé en un instant qu'ils devaient se mettre à l'ouvrage tout

de suite, leur retour à l'air libre précipitant le processus de décomposition qui les frappait. Ils se massèrent autour des portes du cimetière, sur lesquelles venaient se perdre les rayons de cette nuit de pleine lune, et attendirent. Et cette attente leur parut plus insupportable que toutes les années qu'ils avaient passées sous terre, chaque seconde s'égrenait plus lentement qu'un siècle, et chaque grain de temps précipitait la lente dissolution de leurs corps, tabernacles fragiles aux contenus précieux.

L'accueil fut différent de ce qu'ils avaient espéré, ce ne fut ni un concierge bedonnant, ni des visiteurs guindés, ni même un cortège de proches en pleurs, mais une cohorte de soldats surarmés. Le déclenchement de l'opération avait été simultané sur tous les continents, et les hordes de penseurs philanthropes avaient déferlé sur l'ignorance humaine dans un même élan. Mais les morts qui avaient émergé pendant la journée avaient pu sortir et prêcher leur bonne parole tout de suite, alors que ceux de la nuit avaient été pris au piège des murs du cimetière, devenant par la même des cibles faciles pour la résistance qui s'organisait déjà suite au signal d'alarme qu'avait lancé les pays les plus touchés par cette invasion d'outre-tombe.

Après le déferlement des premières vagues, les hommes avaient compris l'ampleur de la menace, s'étaient ressaisis et avaient entrepris de lutter pied à pied pour protéger leur virginité mentale, quel qu'en soit le prix. Les armées et les milices du monde entier avaient été mobilisées pour éradiquer ce fléau généralisé. L'ennemi était partout, surtout là où on ne l'attendait guère, et prenait par surprise. Chacun devait rester sur ses gardes, prêt à donner l'alerte et à repousser l'assaut. Les armes ne se tassaient plus, et ne savaient plus vers où tourner les gueules de leurs canons.

Lorsque les portes s'ouvrirent devant les amis de Joshua, les fusils crachèrent leurs charge de mort, tandis que d'autres escouades sautaient par dessus le mur pour les prendre à revers, les allées de gravier fin, bien ratissé, étaient piétinées par la cavalcade des lourdes bottes et le raclement des pieds pourrissants.

Joshua ne comprenait plus rien ; ils étaient censés être des bienfaiteurs, des philanthropes, et étaient traités comme des ennemis mortels. Il avait vu ses amis et frères tomber devant lui, criblés de balles ou d'il ne savait quoi de métallique. Avec quelques camarades, il s'était glissé dans une allée secondaire, espérant y trouver un refuge contre les hommes qui les attaquaient. Et puis, au détour de l'une d'entre elles, un homme surgit devant eux. Carapaçonné dans une tenue entièrement noire, la tête comprimée dans un casque, le dos ployant sous le poids de plusieurs bouteilles, il portait au niveau de la hanche droite un long tuyau sombre d'où jaillirent les flammes de l'enfer. Celles-ci emportèrent ses amis Martin et Sarah, les grands héros du secret de la naissance de l'Univers et de la controverse à la loi de la relativité, dans une étreinte sulfurée, une spirale pyrotechnique aux multiples nuances et reflets, qui acheva ce que ni le temps ni la vermine n'avait réussi à faire. Ils s'effondrèrent, formant un petit tas de poussière à l'emplacement même où ils avaient été touchés. Profitant du retour de flamme qui éblouissait l'assassin, Joshua et ses amis survivants pressèrent le pas et arrivèrent sur l'homme qui, surpris, tituba en arrière, heurta une pierre tombale, et tomba sur le dos. Il voulut se servir de son arme, mais ce faisant immola le mort-vivant qui se penchait déjà sur lui et qui, en tombant en avant, mit le feu à sa combinaison. La tenue ignifugée tint le coup mais, affaiblie, ne résista que brièvement aux assauts des rescapés.

Joshua s'engouffra dans la brèche et fondit sur son vis-à-vis. Il ne ressentait aucune haine envers lui, juste une volonté de bien-faire teintée de surprise face à sa réaction effarouchée. Pour lui, seule comptait la transmission de connaissances qu'il allait effectuer d'ici quelques secondes. Le problème

avait été difficile à résoudre, vu l'inertie de leurs organes vocaux, mais un groupe de penseurs avait trouvé la solution. Ils avaient entamé spontanément une mutation génétique qui permettait à leur mémoire d'être encodée sous forme de gènes dans leur ADN. Il suffisait alors aux penseurs d'entrer en contact avec un humain, via la salive, le sang ou toute autre substance endogène, pour lui transmettre le fruit de leurs méditations. Joshua se courba vers lui, et écarta maladroitement le casque qui recouvrait la tête de l'homme. Effrayé, ce dernier ouvrait la bouche spasmodiquement, aspirant l'air à grandes goulées comme un poisson hors de l'eau. Le philanthrope mort colla sa bouche desséchée contre les lèvres bien vivantes du militaire, et lui transmit son savoir à travers sa salive. L'humain réprima un spasme de dégoût et déglutit, emportant avec lui la bave de Joshua. Il tenta de repousser le cadavre, mais ses bras tremblants avaient perdu la moindre once de force et ne lui servaient plus à rien. Il subit l'odieux processus jusqu'au bout, et resta hébété lorsqu'il prit fin. Joshua se retira enfin, se releva en s'appuyant sur ses moignons de bras et reprit sa route titubante.

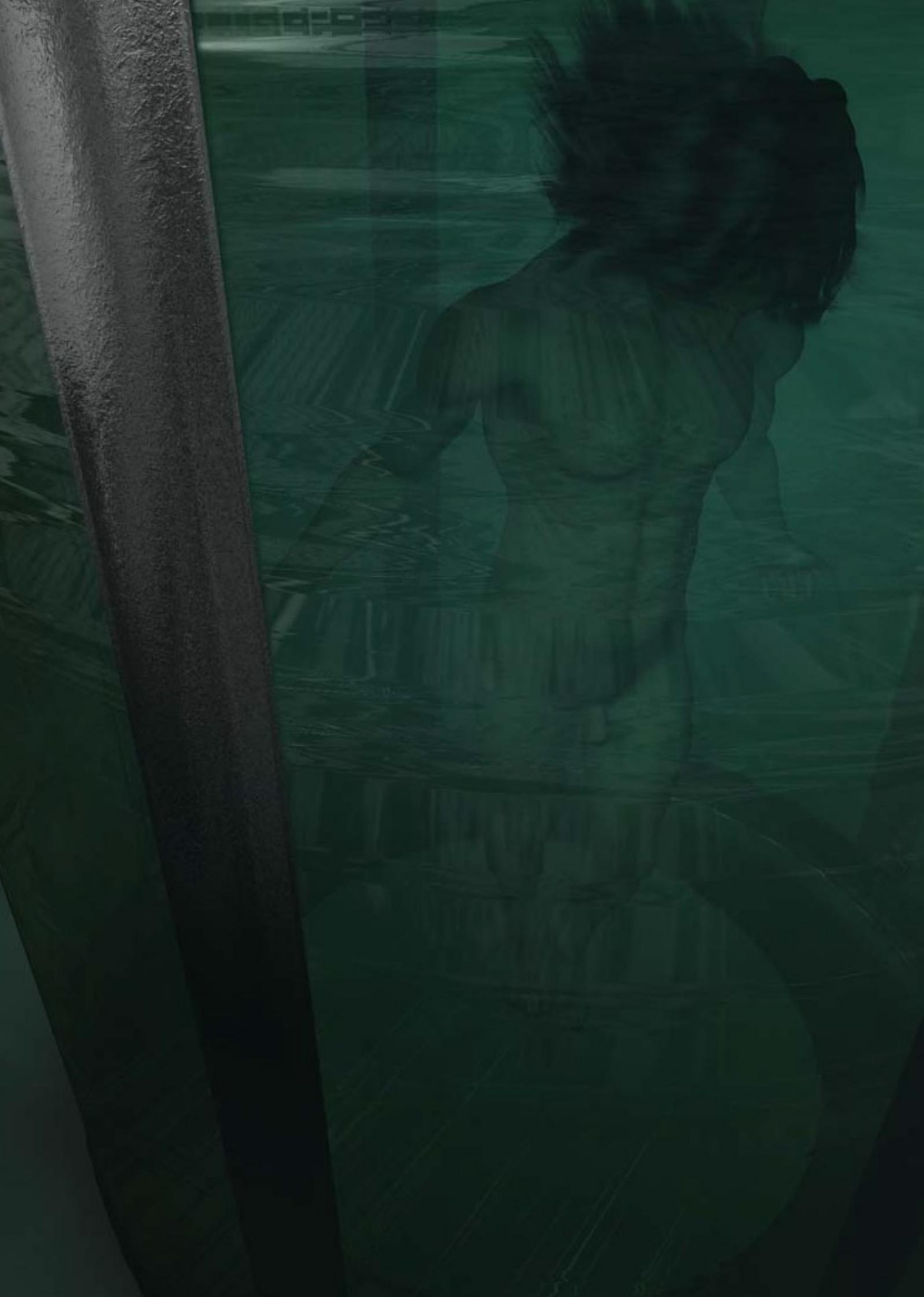
Il n'eut pas l'occasion de voir sa victime commencer à se tordre de douleur, à s'agiter dans tous les sens comme atteinte du syndrome de Huntington, puis à se cambrer en arrière comme s'il souhaitait se briser l'échine. Les yeux du militaire roulèrent dans leurs orbites, il commença à cracher du sang, à l'exsuder par tous les pores de sa peau, qui vira au bleu comme privée d'air. La chair de poule le prit et son système pileux se raidit, ses muscles se tétanisèrent, les mouvements de sa bouche ralentirent, son cœur se calma, décrut, et s'arrêta. L'étreinte de la mort s'empara du soldat, ainsi que de tous ses camarades surpris par les morts vivants.

Un peu plus loin, comme dans le reste du monde, les dernières hordes de revenants furent déchiquetées par les rafales humaines. Joshua eut le temps d'entrevoir la clé de la quadrature du cercle avant de sombrer dans la nuit, alors qu'il sentait son corps être criblé de milliers de petits bouts de plomb. Il regretta d'avoir raté cette révélation à quelques minutes près, et une larme eut le temps de couler sur son visage ravagé par la mort.

Quelques heures plus tard, la victime de Joshua se réveilla dans le frigo d'une morgue militaire, alors que ses nouveaux camarades morts avaient déjà entrepris de s'occuper de l'initiation du personnel qui travaillait à cet étage. Durant le temps de gestation nécessaire à leur résurrection, la nouvelle génération de morts-vivants avait résolu un problème inédit qui s'était posé à eux durant leur premier assaut. Désormais, ils ne transmettraient plus la clé génétique de la résurrection, celle-ci s'étant transformée en virus qui se propagerait par les courants aériens. Les dépositaires de leur savoir ne seraient plus obligés de mourir pour avoir accès à leurs connaissances, ils resteraient tout simplement en vie. Ils pourraient ainsi communiquer plus facilement avec les autres vivants, sans pour autant être traqués comme des bêtes sauvages, comme des monstres. Il ne leur restait plus qu'à se lever à l'aube et à marcher vers leur destin. S'ils réussissaient à s'approcher des hommes, ils réussiraient leur mission. Normalement.

La révolution des philanthropes était en marche.

\*  
\* \*



## Histoire de science

Texte : Valérie Larouche  
Illustration : Tiger-222

Elle s'éveilla brusquement, les draps collés à son corps. Une fois de plus, elle avait rêvé. Entre deux battements de paupières, elle observait le plafond trop blanc dans l'obscurité. Les ombres dansaient et recréaient les images de son rêve avec tant de réalisme qu'elle dut se convaincre de leur nature illusoire. Les flammes, les cris, l'éclat métallique d'une lame, l'horreur, le sang, les visages tordus de douleur, le massacre, la mort ; un songe et rien de plus.

Elle resta un instant étendue sur le dos dans l'attente de l'évanouissement du dernier cri, de la dissolution du dernier souvenir. Lorsque la valse des ombres ralentit jusqu'à s'arrêter complètement, la jeune femme roula sur le côté, s'extirpa péniblement des draps trempés de sueur et marcha d'un pas chancelant vers la fenêtre ouverte sur la nuit. Chaque nouveau rêve appesantissait son fardeau déjà lourd. Chaque nouveau songe revêtait l'aspect d'une horrible prémonition, d'une future réalité. Oui, elle portait un monstre.

Un regard las au lit défait qu'elle n'avait pas eu à partager depuis des mois lui suggéra que son partenaire était sans doute encore occupé dans le laboratoire. Elle ne lui en voulait pas de préférer ses expériences puisqu'elle n'éprouvait rien pour lui. Ses rêves d'amour avaient été enterrés avec son ancien mentor. Plus tard et par culpabilité, elle s'était engagée dans cette relation vide et superficielle avec cet étrange savant pour servir la science. Ils n'étaient même pas un couple; ils expérimentaient. Non, elle n'en voulait pas du tout à ce scientifique, qui lui avait servi d'échappatoire, d'être aussi absent pour elle. Ainsi il lui laissait tout le loisir de rêver.

Elle ferma les yeux et s'envola. Son fardeau s'allégea jusqu'à disparaître. Elle quitta son corps, flotta un instant dans les airs puis plongea à une vitesse folle, sachant fort bien où elle allait. Une étrange sensation de calme mêlé de joie s'empara d'elle. Un visage doux, empreint à la fois d'innocence et de maturité sous une chevelure d'ébène, s'éclaira à son arrivée. Des bras robustes et élancés s'ouvrirent tel un refuge. Elle se blottit en pensée contre celui qu'elle aimait en secret en sanglotant mille excuses. Il la serra en silence, comme l'être ténébreux qu'il était. L'âme de la jeune femme vibra forte d'un espoir :

*« Ceci est ta réalité désormais. Tes cauchemars sont terminés. »* Et elle se permit enfin un sourire.

L'enfant donna un coup de pied, la ramenant brutalement dans son corps. Il la faisait toujours sursauter pour la détourner de ses rêves, des bras de son amant et de son infidélité imaginaire. Elle soupira et baissa le regard sur son ventre rond.

— Tu sais fort bien que ce rêve ne sera jamais réel, chuchota-t-elle. J'ai bien essayé déjà de donner vie à une relation entre nous, mais chaque fois que je le regarde, mon cœur se serre. Et je vois dans ses traits le visage de son père se sacrifiant pour sauver ma vie. Quelle ironie ! Le fils de mon mentor et qui est mort pour moi, engagé ici à titre de garde du corps personnel. Je sais ce qu'il éprouve pour moi ; il m'aime et depuis le premier jour. Mais il est trop tard. C'est au-dessus de mes forces.

Comme pour approuver, l'enfant remua. La jeune mère laissa son regard errer à l'extérieur, sur le

champ stérile qui entourait le manoir et la montagne à l'horizon. Elle massa ses reins endoloris.

— Je commence à douter, continua-t-elle. Et si le Professeur s'était trompé dans ses recherches ? Si c'était là la vraie raison de son départ ? Peut-être n'a-t-il pas la force, en voyant les efforts et la confiance avec lesquels nous l'avons suivi, ton père et moi, de nous avouer la vérité. Pourtant, je ne saurais le tenir responsable de ce qui m'arrive car j'ai de mon plein gré accepté de faire partie de ces expériences. Mais je m'inquiète ; toutes ces injections... Peut-être sont-elles la cause de mes visions, de mes prémonitions. Serions-nous allés trop loin ?

Elle soupira une nouvelle fois.

— Même si je parlais de tout cela à ton géniteur, il refuserait toujours d'admettre qu'il peut se tromper. Je le vois déjà me déclarer qu'en science il n'y a pas d'erreur ; uniquement des expériences qui enrichissent la connaissance humaine. Peut-être est-il déjà au courant de tout et que les horreurs qui peuplent mes rêves la nuit sont exactement ce qu'il recherche. Peu importe la réponse à toutes ces interrogations, je suis profondément convaincue dans mon âme de scientifique que ces cellules m'ont donné un certain pouvoir prémonitoire. Et dans ce cas, je ne peux laisser les choses continuer sur leur lancée. C'est à moi d'agir.

L'enfant bougea de nouveau.

— Tu sais ce que je m'apprête à faire et je t'en demande pardon, continua-t-elle. Je sais que tu me comprends. Je connais ton âme ; elle fait partie de la mienne. Mais elles ont été détournées, falsifiées, mutées. Nous sommes peut-être effectivement allés trop loin. Nos âmes sont mortes, mon fils. Et il est temps pour nos corps de mourir aussi.

\*  
\* \*

Le jeune garde venait de se lever sous le ciel rosissant et, pareil à son habitude, ses pas le promenaient sous la fenêtre de la doctoresse qui faisait tant battre son cœur, quand il l'aperçut, belle, en chemise de nuit, le ventre gonflé par un autre gisant sur le sol terreux, son sang coagulant au contact de la poussière.

La vie du jeune garde s'arrêta un instant et ses cris restèrent coincés dans sa gorge jusqu'à l'étouffer. Il eut néanmoins le réflexe de courir vers elle pour lui porter secours. Mais avant qu'il eut pu la toucher, la porte arrière du manoir claqua sur un petit homme en sarrau blanc immaculé, contrastant violemment avec ses longs cheveux noirs ramenés en queue de cheval. Son regard, brillant de rage, étincelait derrière ses petites lunettes rondes. Il hurlait avec un fort accent et gesticulait nerveusement.

— Espèce de créature insouciant, qu'as-tu fait ? Tu es folle ! Tu aurais pu atterrir sur le ventre et l'endommager sérieusement ! Il est encore fragile !

Il vira à l'écarlate et réprimanda la suicidée comme si elle venait simplement de rater une marche, menaçant l'une de ses précieuses inventions. Il ordonna au garde de ramasser la jeune femme et de l'emmenner à l'intérieur. Toujours sous le choc et la mort dans l'âme, le jeune homme souleva avec délicatesse le corps mutilé de sa douce, qui émit un grognement de douleur.

Le garde du corps eut un sursaut et se rua vers le scientifique qui retournait en direction de la bâtisse en maudissant les femmes.

— Attendez, cria-t-il. Elle est toujours en vie !

— Mais évidemment qu'elle est toujours en vie, répliqua l'autre sèchement de sa voix haut perchée. La créature dont nous avons prélevé des cellules pour les injecter à cette inconsciente égocentrique a survécu à un crash interplanétaire ! Vous croyez qu'une petite chute de quelques étages aurait pu la tuer ? On voit que vous n'êtes pas homme de science !

Sur ce, il tourna brusquement les talons, faisant voler son sarrau et entra dans le bâtiment en grommelant. L'autre était resté parfaitement immobile, atterré par ce qu'il venait d'apprendre. Sa voix ne fut qu'un murmure.

— Alors c'est fait ? Elle n'a pas changé d'avis ? s'étrangla le jeune garde.

Une question qui ne nécessitait aucune réponse. Ébranlé et dépassé par les événements, il porta le corps blessé de celle qu'il aimait en secret en nourrissant une haine sourde pour l'homme froid en blanc.

\*  
\* \*

Une semaine plus tard, elle était guérie.

Assis sur le rebord d'une fenêtre devant la porte des appartements de la maîtresse de son cœur, l'agent de sécurité fixait le crépuscule en ruminant sa rage. Il allait lui régler son compte à ce nabot de professeur et ce, aussitôt que la jeune femme aurait répondu aux questions qui le taraudaient. Et tant pis pour le contrat qui l'obligeait à protéger ce monstre de science. Comment avait-il pu oser modifier ainsi l'enfant et sa douce mère ? Comment était-il arrivé à le berner, lui, un employé des forces spéciales, que l'on avait formé au combat et à l'espionnage ?

Au-dehors, le soleil touchait la terre de son disque orange. Contemplant le ciel vêtu des couleurs de l'arc-en-ciel, le jeune homme se remémora sa première rencontre avec la doctoresse. C'était le jour de sa prise de fonction dans le laboratoire. Elle était si belle, si charmante qu'il en avait oublié la raison de sa venue. Elle dû le pousser à se présenter. Et lorsqu'il prononça enfin son nom, elle parut hésiter un instant avant de reprendre contenance et se présenter à son tour. Pourquoi au juste avait-elle hésité ?

Le déroband à ses pensées, la porte derrière lui grinça doucement. La future mère fit quelques pas hors de la pièce en fixant le sol. Elle n'était pas coiffée et ses longs cheveux châtons tombaient en épaisses cascades sur ses reins. Elle portait un large chemisier par-dessus une jupe ample et longue. De petits pieds nus dépassaient timidement du tissu léger pour réchauffer leurs orteils dans un dernier rayon de soleil qui faisait scintiller la chaînette attachée à sa cheville. La rescapée sursauta à la vue du séduisant jeune homme qui l'observait en contre-jour.

— Que faites-vous là ? chuchota-t-elle.

— J'attendais votre éveil.

Elle prit un air triste.

— J'aurais voulu ne jamais m'éveiller à nouveau.

— Alors j'aurais attendu jusqu'à ma mort, acheva-t-il d'une voix tendre.

Un frisson, aussi désarmant qu'une caresse, parcourut le corps de la femme. Elle tenta de cacher sa gêne... ses sentiments pour l'homme devant elle.

— Que voulez-vous ?

—Vous poser quelques questions.

— Je n'ai rien à vous dire, répondit-elle en s'engageant dans le couloir.

Il l'attrapa doucement par le bras.

— Je crois que, au contraire, vous avez quelque chose à me dire.

— S'il vous plaît, ne me rendez pas la tâche encore plus difficile, implora-t-elle.

Il approcha son visage du sien et l'embrassa doucement. Elle ne recula pas et lui rendit son baiser avec toute la tendresse qu'elle éprouvait pour le jeune homme. Ils restèrent ainsi un moment, enivrés l'un par l'autre. Des images sensuelles et douces ressurgirent dans l'esprit des amants, vestiges d'une seule nuit passée ensemble. Si on ne peut empêcher un cœur d'aimer, on ne peut certes pas empêcher un esprit de culpabiliser. Ainsi, la jeune femme avait tout mis en œuvre pour faire avorter leur relation. Mais en cet instant, ce dernier instant de répit qu'elle s'accorderait avant la naissance de l'enfant, elle avait besoin d'être aimé et d'aimer en retour. Oui, elle le savait depuis longtemps, elle avait besoin de lui, de sentir son corps tout près, d'entendre son cœur battre le rythme de leur amour véritable. Mais, la culpabilité l'emporta bientôt sur la magie de l'étreinte et elle s'écarta doucement de lui. Le jeune homme laissa cependant son visage assez près pour sentir le souffle chaud de sa dulcinée sur sa joue. Un instant, il ne dit rien et détailla ce visage si délicat qu'il adorait par-dessus tout. Puis, il entreprit d'obtenir quelques réponses à ses questionnements.

— Vous savez ce que j'éprouve pour vous.

— Je vous en prie, n'en dites pas davantage, supplia-t-elle.

— Il me faut connaître la vérité et je ne croirai rien qui ne viendrait pas de votre bouche.

— Arrêtez, s'il vous plaît.

— J'arrêterai mais il me faut savoir ; cet enfant est-il de moi ?

— Je ne crois pas.

— Vous ne croyez pas ? insista-t-il.

— Il y a une possibilité.

— Pourquoi ne pas faire de tests ?

— Parce que le résultat pourrait me déplaire, chuchota-t-elle pour elle-même.

Mais il avait entendu.

— Ainsi donc, vous m'aimez aussi, conclut-il.

— Je croyais cela de première évidence. Oui, je vous aime bien. Mais je n'en ai pas le droit. Et j'ai déjà choisi le professeur...

— Mais pourquoi ? la coupa-t-il. Pourquoi me refuser votre amour ? Pourquoi me fuir ainsi ? Pourquoi préférer ce fou qui ne vous aime pas ?

Un silence plana. La jeune mère avait baissé la tête et quelques larmes tombaient, silencieuses, sur son ventre en baptême prénatal, héritier de la douleur issue d'un amour interdit. Il la força gentiment à relever le menton et renouvela sa question. Ce fut plus fort qu'elle, elle hurla :

— Parce que l'image de votre défunt père ne vit plus par ma faute que dans votre regard !

Elle profita de l'effet de surprise que provoqua cette révélation sur le jeune homme pour se libérer de son emprise et s'enfuir, les joues inondées de larmes. Il aurait facilement pu la rattraper vu le poids qu'elle portait, mais il décida de la laisser aller.

Le front creusé d'étonnement, il s'abîma de nouveau dans la contemplation du désert terreur à travers la fenêtre. La montagne au loin prenait des allures de démon noir, allongeant sa forme et son ombre dans le soleil couchant. La terre semblait avoir pris feu et brillait du plus vif des oranges, se reflétant dans les yeux roux du garde. Son esprit tentait toujours d'assimiler l'information.

Ainsi, c'était la culpabilité qui lui avait ravi sa bien-aimée.

Il ne lui était jamais venu à l'idée qu'elle aurait pu être l'assistante de son père. Il ne lui en voulait pas pour la mort de celui-ci. C'était la science qu'il fallait blâmer. Cette même science qui lui volait tous les êtres chers à son cœur. Son père d'abord. Et maintenant, il la perdait elle aussi au profit d'un savant stupide ! Non, cette fois en était une de trop !

Une colère comme il n'en avait jamais connu l'envahit, accompagnée d'une tristesse incommensurable. Des larmes lui embrouillaient la vue, teintées du rouge de la terre brûlée au-dehors. Ses mains se mirent à trembler. Tout devint soudainement d'une aveuglante simplicité : la vie sans elle perdait son sens. Il ne pouvait rien contre la science en général et retourna ainsi sa haine contre son rival, celui qui avait abusé de la fragilité et de la loyauté de sa douce pour en faire une expérience de plus.

Les poings crispés et les mâchoires saillantes, il se releva avec un calme d'avant tempête et marcha d'un pas lent mais assuré vers le laboratoire. Ce soir, il se ferait justice.

\*  
\* \*

L'homme gisait au sol, la poitrine percée de part en part d'une unique balle. Une rivière de sang s'écoulait de la plaie béante dans son dos pour recouvrir d'un rouge vif les lattes de bois du plancher.

L'assassin reposa le revolver toujours fumant sur la table de travail toute proche avec un sourire satisfait. Une bonne chose de faite. Il avait enfin gagné cette bataille ; son ennemi était mort. À moins que...

\*  
\* \*

Le garde était entré bruyamment dans le laboratoire, signalant d'entrée de jeu son hostilité. Il avait reproché au scientifique ses nombreuses expériences et l'avait ouvertement accusé d'avoir tué la doctoresse et son enfant en les modifiant de la sorte. Les deux hommes s'étaient emportés et une violente discussion s'était ensuivie. Les choses s'envenimèrent jusqu'à ce que le jeune garde eut dégainé son pistolet. L'individu en blanc avait alors reculé en suppliant son adversaire de lui laisser la vie sauve. Tandis que le jeune homme abaissait son revolver, le scientifique, s'étant imperceptiblement rapproché du bureau au fond, avait saisi l'arme qui dormait dans le tiroir du haut. Avant que l'agent n'eut pu faire quoi que ce fut, le savant l'avait abattu de sang-froid d'une balle droit au cœur.

\*  
\* \*

Il souriait. Pour lui, la mort était tout ce qu'il y avait de plus banale et l'être humain n'était rien d'autre qu'une matière première malléable, un sujet d'études pour la science moderne. Ainsi, avec des gestes calmes et réfléchis, il attrapa sa victime par les pieds et la tira dans une pièce isolée.

Alertée par le coup de feu, la jeune mère entra en trombe dans la petite pièce. La traînée de sang au sol laissait très peu de place à l'espoir. Elle empoigna l'arme tiède sur le bureau et se rua vers la pièce

du fond pour découvrir l'horrible issue de l'altercation. Son bien-aimé était étendu sur la table de travail de métal froid tandis que le professeur s'affairait sur son cadavre, l'opérant, le câblant, le bourrant de substances étranges.

— Monstre ! Qu'as-tu fait ? cria-t-elle.

— Calme-toi, suggéra le petit homme, il vit. Son cœur bat toujours. La balle a ricoché sur la cage thoracique.

— Tu mens!

L'homme sourit.

— Sauve-le, ordonna-t-elle.

— Franchement ma chère, je n'en ai pas envie.

Elle leva le pistolet et le pointa sur le scientifique.

— Sauve-le, répéta-t-elle sur un ton sans réplique.

— Je ne pourrais rien faire pour lui si tu me tues.

Elle retourna l'arme contre sa propre tempe. Le petit homme s'esclaffa à nouveau.

— Quoi, tu veux à nouveau attenter à ta vie ? Grottesque !

— Peut-être ne crains-tu pas ma mort...

Elle appuya l'arme contre son ventre.

— Mais qu'en est-il de la sienne ?

On eut dit que le manoir entier retenait sa respiration.

— Alors, que décides-tu ? insista la jeune femme après un instant de silence.

— Très bien, je le sauverai, répondit le professeur en haussant les épaules. Mais abaisse cette arme et va te reposer. Je ne te veux pas près de lui. Tu feras du gâchis si tu ne sais pas distancier tes sentiments de tes...patients.

— Quelle garantie ai-je que tu ne le tueras pas dès mon départ ?

— Je te laisse le pistolet. Si jamais ton cher garde du corps mourait, tu sauras quoi en faire.

— Bien. Je reviendrai dans quelques heures, avertit-elle.

— C'est cela, soupira le savant.

Elle tourna les talons et il se mit de suite au travail.

\*

\* \*

Il œuvra sans relâche des jours durant. Elle venait régulièrement s'assurer de l'état de l'homme qu'elle aimait, obstinément inconscient, et quittait chaque fois la pièce en ordonnant au scientifique de l'avertir dès le plus petit changement.

Un mois s'écoula. Puis, un matin, alors qu'elle descendait au laboratoire pour l'énième fois, elle fut atterrée de découvrir son cher amour dans une autre pièce, emprisonné dans une cage de verre. On l'avait attaché à une table élevée à la verticale derrière trente centimètres de Plexiglas et on avait rempli la cage d'un liquide bleu destiné à le maintenir artificiellement en vie. Elle se colla à la vitre. Toujours inconscient, le corps du jeune homme s'était légèrement modifié.

— Que signifie ceci ? hurla-t-elle.

— Détends-toi, il va bien, lui apprit le savant en sortant de l'ombre. Il a commencé sa transformation cette nuit, alors j'ai dû prendre des précautions. Il peut s'éveiller à tout moment.

Elle se retourna lentement vers le scientifique, les yeux injectés de sang.

— Que lui as-tu fait au juste ?

— Tu m'as demandé de le sauver, c'est ce que j'ai fait. Et vu son entraînement surhumain et ses grandes capacités corporelles, j'ai également un peu utilisé son corps pour tester tes notes.

Avec une force déconcertante, la jeune femme agrippa le professeur par le col et l'adossa violemment à la vitre.

— Tu veux dire que tu l'as ramené des morts pour lui injecter la Substance et qu'il peut se réveiller à tout moment, habité par l'entité la plus destructrice de ce monde et ce, SANS son consentement ?

L'autre hochait joyeusement de la tête.

— Ces recherches ont été conduites par son propre père. Tu le sais, tu l'as aidé. Ces résultats, tu les connais mieux que quiconque. Je lui ai fait une fleur en faisant de lui le cobaye premier de l'œuvre de son géniteur.

Dans un élan de rage incontrôlable, la jeune femme projeta durement le scientifique au sol avant de se jeter sur lui pour le frapper. Elle fut arrêtée dans son élan par une douleur aiguë au ventre. Un instant plus tard, elle gisait par terre ; la tête dévorée par mille images couvertes de sang.

\*

\* \*

Cette nuit-là, alors que le professeur arpentait nerveusement le laboratoire, un craquement se fit entendre en provenance de la capsule de verre. Le jeune homme s'était réveillé. Il dévisagea le scientifique d'un regard haineux quand celui-ci s'approcha de sa cage. Sans quitter son bourreau des yeux, il tenta violemment de se libérer des chaînes à ses poignets. La table trembla, le métal grinça, mais rien n'y fit. Le scientifique jubilait : son œuvre était parfaite. Hostile, puissante, prête à accomplir sa tâche en ce monde. Rien dans le visage de la créature n'aurait pu rappeler l'homme qu'il avait été. Il affichait une grimace de haine, les lèvres retroussées, les cheveux longs en broussailles, les yeux qui rougeoyaient.

— Hmm ? C'est étrange, nota le petit homme. Il n'avait pas ce regard-là il y a un instant.

Le menton bas et le regard haut, plongé dans celui du scientifique, la créature avait cessé de bouger. Le brun de son iris s'était mis à saigner.

\*

\* \*

Deux étages plus haut, dans son grand lit, la jeune femme émergea des vapeurs de l'inconscience. Allongée sur le côté, elle observait le ciel de nuit, se rappelant lentement les événements qui avaient précédé son évanouissement. Une tristesse immense l'envahit. Elle avait déjà remarqué que la pleine lune affectait toujours son humeur. Elle se redressa vivement sur son coude.

— La pleine lune ?! La Bête, murmura-t-elle, horrifiée.

Aussi rapidement qu'elle le put, elle quitta ses draps, dévala l'escalier et se précipita dans le laboratoire en hurlant.

— La Bête ! La Bête !

Le scientifique l'attrapa avant qu'elle n'entre en collision avec l'équipement scientifique.

— Que racontes-tu ?

— La Bête, murmura-t-elle en tentant de reprendre son souffle. Elle n'est pas dans le rapport !

— Quoi ?

— Il n'est pas le premier à avoir testé la Substance, avoua-t-elle. Nous l'avons testée des années auparavant, mais nous avons dû tirer un voile de secrets sur les résultats obtenus car presque tous nos cobayes ont succombé au premier stade du changement corporel nécessaire au passage vers l'entité finale : la Bête.

Comme pour illustrer ses dires, l'être emmuré de verre perdit soudainement son aspect humain. Il doubla de taille. Ses os grossirent jusqu'à briser ses chaînes. Les muscles de ses bras et de son torse se développèrent à l'excès. Sa peau craquela et vira lentement au bleu profond alors qu'une crinière rouge sang déchirait les chairs de son dos. Son crâne se fendit de deux énormes cornes et sa mâchoire s'avança tel un museau. Son regard brillait du plus vif des soufres.

— Un loup-garou ? s'étonna le scientifique.

— J'aimerais que ce ne soit que ça.

La jeune mère s'effondra sur le sol et regarda, impuissante, la bête détruire sa cage sans difficulté. Le liquide bleu qui la contenait se répandit dans la petite pièce en vagues qui vinrent lécher le visage de la femme. Sans s'attarder, la créature défonça l'un des murs du laboratoire et s'enfuit dans la nature.

— Que va-t-il faire ?

— Tuer, j'imagine, soupira la femme. Son corps doit se solidifier pour pouvoir accueillir l'Être.

— Combien de temps avant la transformation finale ?

— Je l'ignore. Un seul cobaye a survécu à ce stade pour mourir au second.

— Et quel est ce deuxième stade ? questionna le scientifique.

— Nous l'avons baptisé Mégamor, c'est une créature élémentaire. Elle utilise la puissance de la foudre pour se transformer.

— La quoi ? s'étonna le petit homme. Nous devons voir ça ! Quand se transformera-t-il ?

— Dès que la Bête sera partie et que l'homme aura repris des forces. La nuit prochaine ou la suivante peut-être.

— C'est rapide ! Il faut le retrouver.

Sans un mot de plus, il sortit au pas de course du laboratoire, lançant des ordres pour qu'on lui prépare un hélicoptère. La jeune femme secoua la tête en pensant aux victimes d'une telle erreur scientifique. Ayant déjà vécu l'horreur engendrée par la Bête, elle savait que, en plus d'être sanguinaire et dotée d'une force surhumaine, la créature était douée d'une grande intelligence. Tout cela en faisait une monstruosité redoutable à chaque manifestation, mais cette fois, les sentiments de la jeune assistante habillaient les événements d'un aspect de tragédie.

— Mon pauvre ami, qu'ai-je fait ? Il faut stopper les effets, résolut-elle.

Elle révisa ses anciennes notes, étudia de nouveau le rapport écrit par son mentor, fouilla ses souvenirs. Sans relâche et par amour, elle tenta de trouver un antidote, un moyen de renverser le processus. La lune se levait à nouveau, signe funeste de la seconde phase de la métamorphose. Elle allait abandonner lorsqu'elle aperçut une toute petite note écrite à la main au bas d'une page.

*Pour contrôler l'Être, il fallait la Matière P...*

L'instant suivant, la jeune femme envoyait des gardes spéciaux aux quatre coins de la planète à la recherche de cette Matière. Des décennies pouvaient s'écouler avant qu'on ne trouve cette dernière,

mais la doctoresse restait optimiste. Il fallait qu'on lui vînt en aide. Autrement, la première chose que ferait l'Être en s'incarnant serait de détruire définitivement l'homme qui l'avait accueilli. Elle ne pouvait se résoudre à voir mourir celui qu'elle aimait.

Deux journées passèrent au rythme d'années entières. Au crépuscule du second jour, un tapage se fit entendre à la porte d'entrée du manoir. La jeune femme se précipita avec l'espoir qu'un des soldats qu'elle avait envoyé à la recherche de la Matière était revenu avec elle. Une déception immense la paralysa lorsqu'elle aperçut son partenaire de retour avec sa dernière création, évanouie, que deux gardes transportèrent dans le laboratoire de surface.

— Il l'a fait ! Il est devenu l'Être ! s'exclama l'homme de science en voyant son assistante.

— Il l'a fait ? s'étonna la jeune femme. Mais alors, comment se fait-il qu'il ait repris forme humaine ?

— Je l'ignore, avoua le petit homme d'un air triste. Il a passé deux autres stades de transformation après la Bête puis, il a totalement cessé de bouger pendant un jour. Ensuite, d'énormes ailes de cendres sont apparues sur son dos avant de disparaître à nouveau.

— Il était inconscient à ce moment ?

— Je crois que oui, nous n'avons fait que l'observer à distance.

Sans prévenir, la jeune femme se rua dans la petite pièce au fond de la demeure. L'homme qu'elle aimait était couché sur un lit étroit. Quelques instruments traînaient sur le bureau adossé au mur d'en face. La doctoresse prépara une seringue dont elle injecta le contenu au jeune homme. Il eut une petite grimace de douleur avant de se détendre complètement.

— Mais que fais-tu ? Qu'est-ce que tu lui donnes ?

— Un anesthésiant. Je t'empêche de faire plus de dommages à ce pauvre garde et à ce village qu'il a terrorisé sous l'influence de cette Substance !

Elle se tut un instant pour faire face au scientifique. Elle le regarda droit dans les yeux.

— Réponds-moi honnêtement, quel est ton intérêt dans tout ça ? Pourquoi tiens-tu tant à voir l'Être s'incarner ?

— Ma chère, tu sais très bien que mon seul intérêt est la science. L'être humain n'est rien pour moi dans son état actuel. Nous n'utilisons pas le plein potentiel de nos capacités. Je VEUX voir un homme s'accomplir à cent pour cent, même cent vingt pour cent de ses ressources. Je veux voir un dieu – ou un démon – s'incarner et l'étudier pour apprendre de lui tout ce que je peux. Je veux tout connaître des limites de la nature humaine et aller au-delà.

— Alors tu es aussi fou que je le croyais.

— Peut-être bien, répondit-il en haussant les épaules. Mais dans ce cas, tu ne vaux pas mieux que moi, conclut-il en pointant du doigt le ventre engrossé de la jeune femme.

Il savait jouer avec la culpabilité de sa partenaire de science. Elle fronça les sourcils et leva la tête pour ravalier ses larmes. Elle cherchait désespérément une réplique cinglante pour se défendre d'une telle accusation, mais rien n'aboutissait. Elle avait accepté de participer à toute cette folie et s'était, par le même fait, condamnée. Un jeune soldat vint interrompre le fil de ses tristes pensées.

— Madame ? Nous l'avons trouvé !

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent d'espoir pendant que le professeur plissait le regard.

— Trouvé quoi ?

Elle lança une réponse en se hâtant à la suite du garçon.

— Lorsqu'on fait des expériences, pauvre scientifique amateur, on s'assure de tout savoir au sujet de ses créations.

Au dehors, dans un hélicoptère à l'arrêt, deux hommes gardaient un coffret d'acier.

— C'est là-dedans, madame, expliqua le soldat en pointant la petite boîte métallique

— Quel est ce coffre ?

— Eh bien, on nous a assurés de la nature hautement instable de l'objet. Bien qu'il soit prisonnier d'un cristal, on doit le garder congelé et le protéger des chocs.

— Très bien, laissez-moi le regarder, réclama la jeune femme.

Elle s'approcha et souleva le couvercle. Entre deux moelleux coussins gris recouverts de givre reposait un cristal vert scintillant de turquoise. Elle le prit entre le pouce et l'index et sentit aussitôt naître des engelures. Dans son empressement à reposer le cristal presque rond, elle haussa les sourcils devant son léger roulement entre les coussins.

— Le centre est liquide, madame, expliqua un garde assez âgé qui surveillait le coffret. Et on nous a conseillés de ne pas le prendre avec nos mains.

Elle hocha la tête rapidement.

— Qui l'a trouvé ?

— C'est moi m'dame, fit un jeune homme dans le fond de l'hélicoptère.

— Approchez, soldat. Comment êtes vous remonté jusqu'à cet objet ?

— Eh bien, quand j'étais tout gamin, mon père travaillait pour un scientifique pas trop loin d'ici. Il disait souvent que son patron avait réponse à tout. Et quand je me suis renseigné, on m'a dit qu'il vivait maintenant au Nord pour étudier les Anciens. De toute façon, bafouilla-t-il, nous nous y sommes rendus. Il avait l'air au courant de bien des choses en effet. Il nous a quittés le lendemain de notre arrivée à l'aube et est revenu le soir même avec le cristal dans une glacière qu'il nous a confiée. Il n'a jamais voulu dire où ni comment il se l'était procuré.

— C'est très bien, soldat, affirma la femme. Je vous recommanderai en hauts lieux. Maintenant, le temps presse.

Elle prit le coffret et se dirigea d'un pas rapide vers le laboratoire de surface.

— Suivez-moi messieurs, s'il vous plaît.

Ils s'exécutèrent sans poser de question. Elle leur ordonna de maintenir le professeur hors de la petite pièce par tous les moyens possibles. Comme c'était elle qui les avait fait venir de la grande ville et non le petit scientifique qu'ils trouvaient aussi beaucoup moins sympathique que la doctoresse, les soldats décidèrent de lui obéir.

Dans la chambre où dormait son amant immobile, elle déposa le lourd coffret et l'ouvrit à nouveau pour contempler le cristal.

— Que suis-je censée faire au juste ?

Elle s'empara de pinces et sortit la pierre de son écrin de glace qui gela aussitôt l'outil. Lorsque le froid intense atteignit les mains de la femme, elle se vit obligée de lâcher promptement le tout. Les pinces tombèrent sur le sol et éclatèrent comme du verre. Par chance, la pierre atterrit sur le torse égratigné et enflé du garde. Elle ne se brisa pas, mais la peau commença à bleuir. La jeune femme se dépêcha de ramasser le cristal mais lorsqu'elle le toucha, il se liquéfia et disparut entièrement sous l'épiderme du cobaye devant les yeux écarquillés de la doctoresse.

— Mais qu'est-ce que...

Elle n'eut pas le temps d'émettre une seule hypothèse ; on martelait la porte. Elle ouvrit à peine et passa la tête de l'autre côté, furieuse. Le même jeune homme que celui qui était venu la chercher plus tôt se tortillait les mains devant elle.

— Pardonnez-moi madame, mais il y a des hommes au-dehors qui souhaitent vous transférer, le

professeur et vous, dans les laboratoires de la grande ville. Ils disent qu'ils craignent pour vous deux suite à des attaques inexplicables d'une rare violence dans les parages et à la disparition de votre garde du corps. Ils parlent d'une bête étrange.

— Mais je...

Elle se tut un instant et jeta un regard derrière elle vers le corps de son bien-aimé qui bleuisait. Il allait de soi que le professeur ne le laisserait pas tranquille s'ils l'emmenaient avec eux. De plus, si on découvrait qu'il était cette bête tueuse, on signerait son arrêt de mort sans pitié aucune. Elle prit donc la décision instinctive de faire confiance au garde qui se tenait devant elle.

— D'accord, je vous suivrai mais d'abord, j'ai besoin de vous.

Elle ouvrit la porte toute grande.

— Aidez-moi à transporter cet homme.

— Mais...que lui est-il arrivé ? s'exclama-t-il dans un geste de recul.

— C'est sans importance. Nous devons le cacher pour le protéger.

Le ton de la scientifique ne laissait place à aucun atermoiement.

Ils soulevèrent le corps inerte du cobaye devenu si glacé qu'ils durent enrouler des morceaux de tissus autour de leurs mains pour ne pas avoir à souffrir de la morsure du froid. La jeune femme ouvrit une trappe presque invisible dans l'âtre refroidi et entraîna le garde dans un escalier de planches peu rassurant tant il semblait sur le point de s'effondrer. Les murs de pierre exhalaient une odeur de moisissure et tournoyaient de concert avec les marches. Puis, un souterrain rocheux et humide s'ouvrit devant eux. Une autre pièce les attendait au fond d'un couloir sombre. Ils passèrent devant un bureau moderne aménagé sous terre et la femme ouvrit une porte en bois dissimulée dans le roc derrière l'une des immenses bibliothèques qui garnissaient les murs.

— Quel est cet endroit ?

— Le laboratoire. Et si vous révélez son existence à qui que ce soit, je peux vous assurer que vos jours seront comptés. Déposons-le sur cette table et couvrons-le pour qu'il n'ait pas froid.

— Vous êtes certaine qu'il n'est pas mort ?

— Il ne l'est pas ; il respire et son cœur bat. Voyez. Allons, remontons avant qu'ils ne se doutent de quelque chose là-haut.

Le garde revint sur ses pas, l'air perplexe. La jeune femme déposa un baiser sur le bout de ses doigts avant d'en effleurer le front glacial du jeune homme endormi.

— Je reviendrai vous voir, promit-elle.

Mais elle n'aurait jamais l'occasion de tenir sa promesse.

\*  
\* \*

L'homme se réveilla après plusieurs jours de coma. Il n'avait souvenir de rien si ce n'était du combat avec le professeur. Ses membres étaient engourdis et lourds. Allongé sur une table d'opération sous un immense projecteur éteint et rouillé, il jeta un regard autour de lui. L'endroit faisait froid dans le dos. Cela n'avait rien d'une salle froide, blanche, stérile. On aurait dit le bloc opératoire secret de Jack l'Éventreur. C'était la preuve que le professeur avait tout d'un désaxé. Il s'assit lentement sur le rebord de la table froide comme si aucun corps chaud ne l'avait touché depuis des lustres. Sans jeter un seul coup d'œil à son aspect, le jeune homme savait qu'il avait changé. On l'avait modifié sans vergogne et laissé pour

mort ici. Une vague de rage le submergea... un raz-de-marée de haine et de tristesse qui s'éterniserait tout au long de sa vie.

Des mois passèrent durant lesquels un nouvel apprentissage de la vie eut lieu. Il avait les souvenirs d'un homme, le corps d'une bête de foire et l'agressivité d'un démon trop longtemps endormi. Il éprouvait une colère aveugle à l'égard du monstre humain qui l'avait muté et un tourment sans fin dû à l'être inhumain qu'il était devenu. Chaque nouvelle pleine lune renouvelait sa soif de sang et s'il ne contrôlait pas ses humeurs, il reprenait la forme de cette hideuse créature mi-homme, mi-loup.

Lorsqu'il laissait la Bête refaire surface, les deux nuits suivantes le conduisaient alors invariablement à travers le processus de transformation complet et la troisième nuit, il devait se livrer bataille à lui-même. Car même s'il ne connaissait pas la nature des expériences menées sur sa personne, il sentait le mal grandir en lui pour le submerger, se rendant bien compte du démon qui habitait désormais son corps. Le cobaye œuvrait alors pour combattre l'entité. Il se devait de rester conscient, de rester humain, se noyer dans ses pensées pour celle qu'il avait toujours aimée et qui l'avait abandonné.

Parfois, le démon s'en allait et d'autres fois, il surgissait des recoins sombres de l'esprit de son hôte. Sans pouvoir se contrôler, le jeune garde avait tout de même conscience de ce qu'il faisait. La créature utilisait le corps sans arriver à chasser l'esprit. Ainsi, le jeune homme pouvait ramener le démon au néant à grand renfort de réflexions et de pensées humaines. C'était un exercice extrêmement exigeant qui se soldait souvent par la perte de conscience du sujet et lorsqu'il revenait à lui, son corps lui était rendu. Ne pouvant chasser l'homme qui habitait le vaisseau qu'on lui avait offert, l'Être abandonnait alors la partie pour quelques temps en sachant fort bien que tout combat n'était jamais terminé, car ni l'homme ni l'entité ne vieillissaient désormais. Ils avaient pour ainsi dire tout leur temps afin de décider de l'issue de leur bataille.

Le jeune homme espéra longtemps le retour de celle qu'il avait aimé, mais elle ne revint pas. Seul avec ses souvenirs et ses réflexions sur les égarements du monde, il rageait contre celui qu'il n'arrivait pas à retrouver et qui avait fait de lui un monstre. Dans un accès de colère qui ramena la Bête au premier plan, il détruisit presque entièrement le manoir à l'exception du laboratoire au sous-sol qu'il laissa parfaitement intact comme une preuve de la folie du professeur.

Durant ses longs moments d'attente, il feuilleta chaque ouvrage que comptait l'imposante bibliothèque des savants fous, apprenant par cœur tous les rapports des expériences scientifiques consignés entre leurs pages. Puis, las d'être ce qu'il était, de n'avoir aucune attache réelle en ce monde, il décida, à la fois pour se protéger lui-même et pour protéger les gens autour, de s'endormir. Il mit à jour une petite salle près du bureau habitée par des cercueils ; sans doute résultats d'anciennes expériences inédites. Il en choisit un au hasard et le vida de son contenu avant de s'y reposer à son tour dans la pièce fermée à clé. La vengeance viendrait en son temps.

— Je finirai bien par te retrouver, monstre inconscient. Et si je ne te tue pas, pauvre fou, un autre que moi le fera... car tout ce que tu mérites c'est la souffrance et la mort.

Il ferma les yeux, apaisa ses démons et résolut de ne plus se lever avant que ne vînt un signe de l'extérieur pour lui montrer la voie à suivre, la raison sans laquelle son existence serait à jamais vide de sens en ce monde. Ce signe mettrait trente ans à lui parvenir...

\*  
\* \*

Dans la grande ville, peu après avoir quitté le laboratoire et le manoir, un mois avant la date prévue, la jeune femme commença le travail de la mise au monde. Les contractions se répétaient à intervalles courts et réguliers. Le scientifique chassa tout le monde de la salle d'accouchement, ne voulant partager ce moment de gloire avec personne et s'occupa de la jeune femme d'une main sûre malgré son front trempé de sueur et creusé de plis d'angoisse. La mère se tordait de douleur ; l'enfant s'était mal retourné et présentait d'abord l'épaule. L'accouchement serait difficile et la jeune mère était déjà tellement épuisée que la plus petite dose d'anesthésiant l'aurait endormie pour longtemps. Elle allait souffrir, mais le scientifique la maintiendrait en vie jusqu'à l'expulsion complète de sa nouvelle créature.

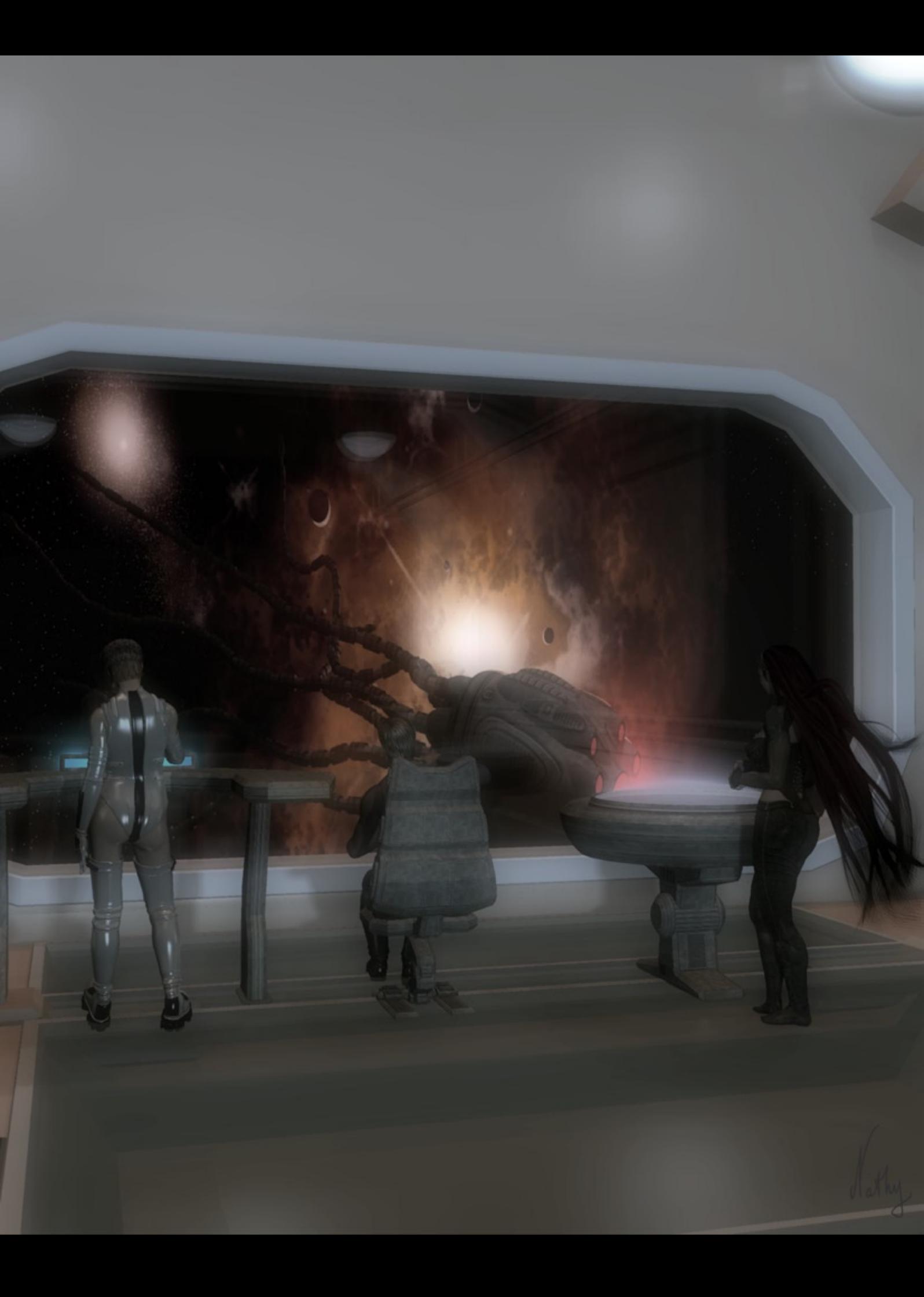
La jeune femme fut prise de convulsions. Les images d'horreur qu'elle avait vues mille fois en rêves se déroulaient maintenant sous ses yeux exorbités. Non, il ne devait pas voir le monde. *Il fallait l'empêcher de naître.* Son esprit entier n'était plus possédé que par cette unique pensée : elle devait tuer l'enfant et le seul moyen pour y arriver était de mourir également. Elle tenta maintes fois de refermer les jambes, de tambouriner son ventre, d'atteindre quelque outil tranchant, de se rouler sur le côté pour se jeter à bas du lit, de mourir avec son fardeau. Mais chaque fois, l'homme de science anticipait ses mouvements et la ramenait dans sa position initiale par la force et la violence. La jeune femme était tellement épuisée qu'elle ne pouvait s'y opposer. Chaque nouvel essai de sa part pour empêcher la naissance d'un monstre était mis en échec par le savant. Elle pleurait, hurlait qu'un cauchemar deviendrait réalité ; il ne l'entendait pas. D'une minute à l'autre arriverait sa création, son triomphe. Un être humain dix fois plus évolué que les autres. Un être parfait vivant à pleine capacité.

L'accouchement durait déjà depuis des heures. La jeune femme saignait abondamment et poussait fréquemment des cris de douleur. L'enfant serait marqué du sceau de l'horreur dès sa naissance. Un dernier hurlement délivra la mère. Était-elle encore en vie ? Peu importait à l'homme ; il n'avait d'attention que pour le nouveau-né qui ne pleurait pas mais dévisageait, de ses grands yeux bleus, le monstre qui lui avait donné la vie. Ce père qui lui mentirait sur sa véritable nature et ne le considérerait que comme une expérience réussie une fois qu'il aurait commencé à tuer. Cet homme cruel et froid qui l'avait modifié avant sa naissance mais qui ne se déclarerait jamais comme son parent véritable. Ce même scientifique qui, en cet instant, jubilait de voir son tout nouveau chef-d'œuvre, sa victoire, son futur assassin, son propre meurtrier.

Il l'éleva fièrement au-dessus de sa tête comme on présente un trophée et murmura ces mots qu'il lui avait depuis longtemps secrètement destiné :

— Tu seras ma réussite. Et tous connaîtront ton nom : Séphiroth.

\*  
\* \*



Nathy

## Déferlante

Texte : Sébastien Clarac

Illustration : Nathy

Au début il y avait... En fait, on ne sait pas trop, il faut bien l'avouer. Par contre, pour la suite, là on sait ! Il faut le dire vite, mais on sait, à peu près...

Au début, donc, le regard de l'homme se posa sur l'horizon et il rêva de l'atteindre. Il courut, courut et courut encore. Essoufflé, il s'arrêta. Voilà comment l'on pense que tout débuta.

À moins qu'au lieu de courir après l'horizon, ce fut pour tenter d'attraper la Lune. Raison, disent certain, pour laquelle, afin d'atteindre la lune on planta des menhirs dans un passé lointain (*exit le symbole phallique défendu par certain*). Mais ceci est contestable, n'est-ce pas ? Les deux thèses se valent. Chacun a sa préférence, moi j'ai un faible pour l'horizon.

Un peu après, l'homme dompta le cheval et le « mur de la course à pied » fut franchi ! La première victoire de l'humanité ! Sa première déception aussi, l'horizon restait insaisissable...

On va abréger un peu, si vous le voulez bien.

Après quelques « murs » franchis, l'homme s'attaqua à des « murailles » ! Le mur du son ! Pour découvrir celle de la lumière et y butter, non pas des années durant ni des décennies, mais des siècles ! Au point que l'on conçut la théorie selon laquelle le « mur de la lumière » était infranchissable. On en a dit des choses pendant ces siècles. Puis un jour, comme avant en courant, en galopant sur un cheval ou en grimpant dans un engin expérimental : le mur fut franchi ! Avec cette victoire, que l'on pensa ultime, l'homme s'égaya dans l'univers. Tout était pour le mieux ! La Lune foulée au pied, et l'horizon mille fois dépassé ! L'homme n'était plus limité par rien, il était enfin libre !

Mais non, on rencontra un nouveau mur. Et celui-là, quand on le découvrit, on n'imagina pas pouvoir le franchir... Et c'est justement là tout le problème ! Car la Nouvelle Frontière derrière la Lumière, était l'Imaginaire ! Dès lors que le premier explorateur pénétra dans cet « univers » et l'imagina avec un seuil infranchissable, il le dota de cette caractéristique ! Le « mur de l'inimaginable » se dressait désormais sur un horizon onirique inaccessible. De « mur », la Lumière devint le Seuil d'un domaine dont la seule certitude à son sujet fut sa limite, ce « mur de l'inimaginable ». Entre les deux, et depuis la nuit des temps, s'étendent les domaines infinis peuplés par les rêves et les fantasmes des hommes ! Depuis celui, qui le premier, osa peupler le monde derrière l'horizon des chimères de son esprit, jusqu'à nous. Un Espace, captif d'un univers et qui en renfermait une infinité... Percevez-vous l'écho du paradoxe rebondir sur ce *mur* dont la seule chose certaine ici, est son existence bien que nul ne l'ait jamais contemplé ?

Croyez-vous que cela empêcha les habituels entêtés de tenter, justement, l'inimaginable ? Ce serait bien mal connaître la nature humaine que de penser cela ! Alors ne soyons pas surpris de découvrir dans les franges de cet Univers Imaginaire des explorateurs audacieux ou inconscients... à vous de juger.

Pour vous aider, je vais vous conter une « mésaventure », le terme *aventure* n'a pas lieu d'être ici, qu'il advint à l'un d'entre eux...

Parfois, il y a des matins (*même virtuels*) où il vaudrait mieux oublier de se lever.

C'était le tour, selon le tableau de service pondu par Sandra pour répartir les corvées vitales à bord de la Station Fiction, de Spectre de s'occuper de la cuisine ; ce qui relevait de l'affaire d'État pour notre créature éthérée transfuge d'un monde de classe «Horreur». Limité dans ses manipulations «matérielles», Spectre se borna à une préparation des plus frugales, sinon symbolique, pour le petit-déjeuner. L'équipage n'avait pas encore eu l'occasion de le constater, mais jouer avec l'estomac d'un Gascon, ça ne se fait pas ! À cela, s'ajouta une série d'incidents désagréables qui n'améliorèrent pas l'humeur du capitaine du bâtiment.

Cette Station Fiction d'exploration de l'Imaginaire tombait en morceaux !

D'abord les coupures incessantes de l'électricité, un problème avec le générateur que Z9 répara avec succès, à la troisième reprise. Ensuite Spectre, qui sous prétexte de s'entraîner à la «dématérialisation» des objets, ne trouva rien de mieux que de tenter de traverser un mur avec un fauteuil en cuir de Polan... Évidemment, l'objet trop volumineux pour lui se rematérialisa dans le mur ! S'il n'était déjà mort, Sean l'aurait tué ! Enfin, après d'innombrables tentatives, il parvint à récupérer le fauteuil favori du capitaine et éviter un sort pire que la mort. Croyez-vous que cela ait suffi ? Que nenni ! Youri, *une IA quand même*, «bugga» et neutralisa à répétition plusieurs systèmes vitaux. Quant à Sandra, elle ne resta pas à la traîne dans ce concours de catastrophes en pulvérisant la coque du Pavillon sur une bonne dizaine de mètres carrés en testant la batterie Scorpion !

Était-ce en raison de cette longue semaine de travaux et d'inspections fastidieuses des systèmes dans lesquels, chacun s'investit plus que nécessaire, y dépensant une énergie trop importante, ou bien était-ce la fatigue, tout simplement ? Alors même que Sean venait d'arrêter le plan de vol vers Fantasy... Il décida que cela était trop risqué ! Il annula la mission et ordonna une journée de repos.

Sean profita de l'occasion pour s'enfermer dans la batterie Sagittaire qu'il s'appropriait au même titre que mon bureau... ou son Moulin sur la planète Gascogne. Là, par la verrière tactique, il contemplait les constellations et les bras laiteux de la galaxie. Ni le Trou de Ver ni le Nébular, ces passages vers *l'inimaginable*, n'étaient visibles pour l'instant...

Insonorisé, isolé, il se laissait aller à la rêverie, aussi dangereux que cela puisse être dans cette parcelle de l'Imaginaire. Il comptait sur l'isolement pour neutraliser ses «créations fantasmagoriques» involontaires. Quoi que, l'activation et la programmation du module JDR codifiait et régulait le processus de création. Normalement... tous les fantasmes résiduels ne pouvaient se libérer hors d'un contexte ritualisé. Ce fut sans inquiétude, sinon celle de se demander si la Station survivrait à la sieste, qu'il se laissa sombrer dans le songe.

Son esprit divagua sur ces franges oniriques les plus doucereuses. L'Univers Imaginaire est bien plus vaste qu'il n'y paraît. Ses frontières fluctuantes se redessinent au gré des rêves des explorateurs, des champs entiers, jusque là inconnus, se dévoilent mystérieusement à la prospection par l'excentricité originale d'un voyageur un peu plus dérangé que les autres. Un univers qui se nourrit des paradoxes reconnus et manipulés comme ceux qui demeurent inconscients et dont l'influence notable ne se perçoit que des siècles après. Vernes aurait-il imaginé le Capitaine Némó tel que nous le connaissons s'il avait vécu au début du XXI<sup>ème</sup> siècle ? Sean entrevit un Némó High-Tech à la barre d'un *Nautilus, mobile in mobilis*, toujours... mais glissant dans les courants quantiques d'un hyperspace inexploré en proie aux créatures méconnues d'un Océan Interstellaire étendu sur la trame des Hypers Cordes de l'univers dont les étoiles, récifs isolés, accompagnés d'atolls stériles ou

verdoyants que des humains égarés tentent de peupler... Un univers...

— Spectre ? murmura Youri pour attirer l'attention de la créature non-vivante, faussement assoupie sur le siège de la console de communication avec l'apparence d'un petit chiot roulé en boule.

L'animal dressa ses oreilles.

— Tu peux venir voir quelque chose... ? Mes scanners détectent une activité suspecte que je ne parviens pas à identifier.

Le chiot leva sa tête au museau aplati et daigna bondir de son siège pour consulter les écrans. Après un rapide coup d'œil aux données, Spectre changea de forme pour adopter celle, évocatrice de son état d'esprit, du général Patton !

— Mon gars, dit-il avec l'accent légendaire du vieux soldat, je crois que tu peux sonner le clairon, il va y avoir de l'action !

— C'est quoi ? s'inquiéta Youri.

— Aucune idée, mais ça ne ressemble pas à des petits rats de l'opéra en tutu !

L'alarme explosa comme une détonation de méga blaster dans la cabine de Sandra. Réveillée en sursaut, l'ancienne Jedi récupérée dans une Fanfiction de Star-Wars lors d'un accident d'exploration ne mit qu'une fraction de seconde pour percevoir à travers les échos de la Force l'obscurité en marche. Le danger se précisait en restant indistinct. Sa main glissa vers sa table de chevet pour constater que son sabre laser n'y était pas, comme elle le croyait pourtant. Une vague de panique la submergea alors que la menace prenait de l'envergure... Elle fouilla des yeux son appartement à la recherche de son arme introuvable.

Le capitaine Némó scrutait ses écrans avec un calme implacable. Pourtant, dans le rouleau quantique que le Nautilus prenait en chasse, se terrait cette créature effroyable à l'origine des mythes fantasmés qui couraient dans toutes les tavernes de la galaxie. Quiconque s'aventurait sur l'océan ne pouvait ignorer le nom de ce prédateur...

Le monstre venait de rédiger l'épilogue dramatique d'une colonie utopiste dans le Cadran d'Hercule. Un spectacle horrible parmi tant d'autres qui consolida, autour du cœur glacé du capitaine, cette barrière insensible aux émotions humaines. La silhouette du «poulpe» se devinait à peine dans la neige des parasites de l'écran holographique. L'écho de l'alarme rebondissait dans les coursives et les postes de combat du Nautilus, chaque homme et femme de l'équipage vibrait sur ce rythme cruel et luttait pour conserver une vigilance infailible. D'autres formes apparaissaient et disparaissaient au gré des remous et de l'écume. Hors de portée des missiles-harpons, Némó n'exprimait rien ni de sa colère ni de sa rancœur. Il n'y avait rien qu'il puisse tenter tant que la créature surfait dans le creux du rouleau quantique... jusqu'à ce que le prédateur mythique rencontre une proie et que le Nautilus puisse enfin s'approcher assez pour l'aborder. En attendant, ne pas perdre la piste !

Sandra sentit la «présence» monter en puissance. La panique perturba son jugement et la figea dans une léthargie dangereuse. Autour d'elle, l'énergie obscure se développait sans rencontrer

d'obstacles et les images et les émotions terrifiantes qu'elle avait déjà affrontées, par le passé, rejaillirent avec une intensité cruelle.

Z9 poussa une trille de satisfaction. Le pupitre de la console du téléporteur céda enfin à ses efforts et son panneau d'accès tomba sur le sol avec un bruit mat. Il déploya sa fiche de connexion vers la prise idoïne. Alors que son logiciel de recherche s'unissait aux programmes indigènes, une violente décharge d'énergie foudroya la Station.

Sur la passerelle, au vacarme de l'alarme se joignit le crépitement furieux du «compteur d'énergie onirique» qui explosa en tentant d'afficher une valeur supérieure à son maximum mesurable. L'ensemble des pupitres fut parcouru par des éclairs argentés...

— Raz de marée Imaginaire sur la Concession ! Alerte DEFERLANTE ! hurla Youri.

— Bon, ben sans moi ! déclara Spectre en prenant l'apparence d'un moineau qui s'envola vers la paroi la plus proche où il s'écrasa pitoyablement.

Se matérialisant sous une forme humaine indéfinie, il se releva :

— Que se passe-t-il ?

— La tempête Imaginaire submerge la Concession, les lois physiques et oniriques sont bouleversées le temps de son passage...

— Attends, intervint Spectre, la Concession n'est-elle pas censée être *Stabilisée* ?

— Pour des flux et reflux conventionnels, oui. En cas de phénomènes exceptionnels, apparemment, non.

Lorsque la décharge sembla s'apaiser... La console de navigation s'anima. L'un après l'autre les rares modules de synchronisation et de conception des imaginaires s'activèrent d'eux-mêmes... Les Portes vers les Imaginaires s'ouvrirent toutes grandes sans qu'aucun système de sécurité n'intervînt.

— On est mal ! constata Spectre.

Le Sith se matérialisa au pied de son lit. Ses mains levées tenaient un cylindre métallique d'où jaillit une lame verte... Sandra eut juste le temps de rouler sur elle pour éviter le coup. Il n'était plus temps de subir le doute ou de céder à ses frayeurs intimes. Elle tendit le bras dans la direction que son instinct lui dicta et appela son arme.

Elle para le second coup avec la lame violette de son propre sabre laser. Le Sith ne fut pas surpris. Un ricanement satisfait s'échappa de la capuche qui dissimulait son visage. Derrière lui, le lit coupé en deux, fumait mollement...

Z9 lâcha une trille furieuse. L'astrodroïde retira sa fiche de la prise du téléporteur et la secoua pour refroidir les terminaisons chauffées au rouge. Tandis qu'il tentait de réactiver certains de ses circuits perturbés par la décharge énergétique, ses scanners perçurent un son encore inconnu provenant de son «dos».

La coupole de sa «tête» tourna pour mieux orienter ses senseurs et «observer» la source sonore

inconnue. Ses oculaires se fixèrent sur les postes de téléportation où s'accumulait une énergie suspecte. Z9 poussa un triolet interrogatif en s'approchant.

Un puissant flash lumineux inonda chacun des neuf postes de rematérialisation.

« Chamiala ! » gargouilla, à l'adresse de ses compères, une créature verdâtre aux oreilles pointues, vêtue de fourrure crasseuse et armé d'un gourdin parsemé de pointes et au regard extraordinairement cruel et stupide.

Z9 roula d'un mètre en arrière, par prudence, et poussa un bip d'alarme quand les neuf gobelins se précipitèrent sur lui.

S'avançant vers la baie vitrée, Spectre contempla le spectacle ahurissant d'une immense goélette aux mâts brisés, les voiles déchirées et la coque parsemée de trous béants, «voguant» dans le vide. Le navire fantôme s'approcha du Pavillon et Spectre pu distinguer les silhouettes désincarnées d'une bonne centaine de pirates pendus à des bouts et prêts à l'abordage...

— Je ne peux même plus me dématérialiser, gémit-il.

Sa forme indistincte se modifia pour adopter l'apparence du Corsaire Surcouf.

— Je vous attends.

Cette simple phrase lâchée dans le vide sonna l'heure de l'abordage.

Le rouleau quantique s'écrasa sur un récif invisible. L'écume saupoudra tous les écrans et les instruments de parasites résiduels violents. Un instant aveugle, l'équipage du Nautilus sentit l'univers basculer.

L'espace autour de la Station se noya dans une brume improbable aux reflets chatoyants. Le Trou de Ver rayonna d'une énergie incommensurable d'où jaillit une nuée de bio-chasseurs d'origine inconnue. Du Nébular, cet horizon quantique ouvert sur les mystères insondables, émergea la forme tentaculaire d'un poulpe gigantesque qui se dirigea vers la Station.

Youri tressaillit dans ses circuits pour tenter de réactiver les vieux systèmes d'armes et de défenses des différents éléments disparates qui formaient les pièces mal assemblées de la Station. Rares furent les systèmes qui daignèrent seulement s'activer.

Par la baie vitrée, une première salve de pirates mort-vivants se ruait à l'assaut de la passerelle. Spectre, matérialisé malgré-lui sous l'apparence de Surcouf, leva son sabre de marine et se jeta dans la mêlée.

Youri trembla dans ses circuits d'IA car la Station était son corps. Il sentit une caresse glacée le parcourir et éprouva le dénuement cruel d'être livré, sans défense, à une meute d'ennemis particulièrement sadiques.

Puis, à sa surprise, les douze batteries des branches ouvrirent le feu sur l'escadrille de bio-chasseurs, avec une précision aléatoire et des résultats divers. Youri sentit une présence, qu'il soupçonnait depuis longtemps, s'animer enfin...

Quant à la créature cauchemardesque et colossale qui se dirigeait vers la Station, il ignorait tout de la manière de s'en prémunir... lorsque, émergeant à son tour de l'horizon quantique, un bâtiment inconnu prit le monstre à partie.

Loin des préoccupations et des senseurs saturés de Youri, un duel au sabre laser se déroulait dans la cabine de Sandra dont le mobilier, pulvérisé ou consumé, s'éparpillait en poussières pitoyables sur le sol. Sandra toujours dans sa tenue de nuit, luttait contre l'ennemi le plus redoutable qu'elle puisse rencontrer. Son intuition d'ancienne Jedi tirée de l'univers de la Fanfiction par Sean lui hurlait l'identité terrifiante du Sith : Dark Soul ! Le premier Maître Sith, le fondateur de l'Ordre Noir, le premier qui s'immergea dans les méandres des illusions de la Puissance du Côté Obscur et édicta la stratégie immuable qui guidait la quête de Pouvoir effrénée des Siths depuis l'origine, jusqu'à l'Empereur et ses pitoyables rejetons. Un mythe, une légende, un conte raconté aux enfant-padawans à la nouvelle Académie Jedi de Yavin pour leur rappeler les dangers de leur destin.

Si elle n'avait pas fini par assimiler les concepts évoqués par Sean concernant l'emplacement particulier de la Station dans l'Univers Imaginaire, et les lois oniriques qui les gouvernaient, par les candeurs de l'improbable, elle serait restée pétrifiée et incrédule face au danger. Or elle ne douta ni de la réalité de son adversaire ni de celle du combat qu'elle livrait. Sa seule incertitude demeurait dans sa capacité à affronter un ennemi aussi légendaire... Un doute qui programmait sa défaite si elle ne se reprenait pas bien vite. Avec les conséquences attendues... elle se révélait trop lente, imprécise et fragile. L'adversaire maniait le sabre dans les codes d'escrime d'une règle très ancienne dont elle identifiait les fondements des différents styles sans en percer les faiblesses. Plus qu'à son tour, elle reculait et sentait le feu du laser caresser sa peau...

« INTRUSION ! » hurla Youri. Les coursives résonnèrent de son cri d'alarme désespéré. Spectre-Surcouf affrontait les pirates morts qui prenaient à l'abordage la passerelle. Il savait Sandra aux prises avec un ennemi effroyable. Quant à Sean, c'est à peine s'il détectait son signal dans une batterie... Par contre ses senseurs crépitaient sous les signaux multiples des « envahisseurs ». Ses moyens d'actions demeuraient limités. Il identifia sans peine l'activation du téléporteur et l'émission de l'alarme par Z9 resté seul contre des adversaires indéterminés. Heureusement, et malgré lui, les batteries des branches restaurées par Sandra, crachaient leurs feux sans qu'il sache qui en avait le contrôle... C'était comme si des vers s'étaient glissés sous la peau qu'il n'avait pas, et grouillaient dans ses veines menaçant de dévorer ses organes !

Il sentit des créatures se matérialiser dans le Hall de Transit en provenance d'une zone méconnue de l'Imaginaire ; il verrouilla l'écouille et espéra que cela suffirait à les contenir. Or, ses efforts lui parurent vains. Un groupe progressait dans la Branche Feu... droit vers le Poste Sagittaire où restait enfermé Sean.

D'ombre en ombre, les créatures progressaient avec l'expérience de l'approche discrète, des tueurs furtifs en quête d'une proie. Remonter la longue coursive plongée dans l'obscurité fut facile. Or tout se compliqua lorsqu'ils tentèrent d'ouvrir l'écouille fermée de l'intérieur. Ils n'étaient pas nombreux, cinq ou six, pas plus.

Le dernier de la file surveillait l'accès à la Branche pour parer à une contre-attaque de l'équipage qui semblait bien impuissant à gêner l'invasion. Il dut cependant changer d'avis quand l'Autre se matérialisa dans son dos...

Il eut juste le temps de murmurer dans sa radio :

— Squale à Leader... opposition...

Leader appela Squale, deux, puis trois fois sans obtenir de réponse. Pas le temps de s'inquiéter.

— Tiger et Snake, couvrez-nous : bandit en approche.

Puis, avec Hawk, il plaqua sur les gonds de l'écoutille le pain de C4. Il installait le détonateur quand il vit la lumière inonder le couloir et entendit Tiger et Snake ouvrir le feu avec leur HK mp5. Il se retourna pour contempler la silhouette brillante d'un chevalier médiéval insensible aux balles qui d'un seul moulinet décapita Snake puis fracassa le crâne de Tiger d'un violent coup avec le pommeau. Hawk n'attendit pas l'ordre d'ouvrir le feu... Le chevalier lumineux étendit sa main et les balles qui lui étaient destinées pulvérisèrent la poitrine de Hawk.

Leader se redressa, le détonateur à la main, bouche bée...

La première salve de missiles-harpon s'écrasa sur la carapace épaisse du Poulpe Cosmique sans dégâts visibles. Némó s'en doutait. De toute évidence, il s'attendait à ce qu'il en faille beaucoup plus pour abattre le monstre.

En revanche, il s'inquiétait d'avantage de savoir « où » il était ! Sans explication logique le Nautilus avait jailli d'un horizon quantique des plus suspects... Là, à une encablure à peine d'un Trou de Ver avide et d'une Station de conception inconnue aux prises avec des assaillants pour le moins étranges, une nuée furieuse de bio-chasseurs harcelait les défenses du bâtiment bizarre et un voilier sortit de la mythologie montait à l'abordage d'un de ces éléments.

— Némó, les barges Harpoons sont prêtes.

Le capitaine se retourna et se contenta de hocher la tête. Le quartier-maître ordonna le lancement des barges à l'assaut du Poulpe, en sachant que la moitié ne reviendrait pas. Les apatrides ne meurent pas sous l'étendard d'une Nation ou d'un Culte, et seuls les honneurs des survivants leur sont rendus en toute discrétion et sans cérémonie. Quand cela est possible...

— On tente d'assister le bâtiment assailli ? demanda le quartier-maître.

Némó ne répondit pas.

Il commanda la manœuvre du Nautilus pour placer le vaisseau en position de tir optimum. La seconde salve de missiles-harpons frappa le monstre sans plus d'efficacité que la première. Or le Poulpe Cosmique se désintéressait de son assaillant pour se précipiter sur une proie bien plus alléchante...

— Nokos ! appela Némó. Faites lancer les chasseurs Che ! qu'ils détournent le Poulpe de son festin et étudiez-moi une possibilité d'apponer sur ce bâtiment.

Sa petite voix intérieure restait toujours discrète, or là, elle hurlait la nécessité de ne pas rester indifférent à la menace qui rôdait sur le bâtiment étrange. Son visage n'exprima pour autant aucun sentiment, cela faisait désormais des siècles qu'il était insensible aux émotions humaines.

— Che lancés ! annonça Nokos de sa voix neutre.

Le Nautilus cracha une troisième salve, toujours sans effet.

— Dock repéré.

Némó s'approcha de la console et découvrit en gros plan l'image d'une soute à navette. Il ne lui fallut que ce coup d'œil pour en estimer la capacité :

— Préparez trois barges d'assaut, je ne veux que des volontaires. Nokos, vous prenez le commandement de la passerelle.

On ne discute jamais les ordres du Capitaine Némó. Quant à sélectionner des volontaires pour

l'accompagner dans un raid sans garantie de retour, trois barges n'étaient pas suffisantes.

Youri vit Spectre-Surcouf battre en retraite. Il n'avait aucun moyen de l'assister et cela augmenta sa frustration. L'impuissance, un sentiment terrible et cruel... tellement humain ! éprouver le désir, impératif, d'agir et de ne rien pouvoir *faire*... Les biologiques, dans un tel cas de figure, quand l'intensité émotionnelle est très forte, basculent, parfois, dans la folie... La première marche vers la démence est justement celle qui donne à croire qu'on peut y échapper. Pour rassurer son esprit défaillant, qu'il soit d'origine biologique ou cybernétique, l'illusion, le mensonge recrée un environnement concevable et acceptable. Youri se projeta dans une introspection de surface, toujours vigilant vis-à-vis de l'extérieur, mais étranger aux événements. Il y trouva une certaine paix. Alors il chercha, dans le calme, une solution...

Spectre-Surcouf reculait, seul contre des dizaines, et sa résistance était digne d'éloge. Quant à Sandra, elle n'était pas dans une meilleure position, tout le Quartier d'habitation Lucas portait les stigmates du duel. Là aussi, l'issue ne laissait que peu d'espoir à la jeune-femme. Z9 luttait héroïquement dans la Salle de téléportation. Avec ses moyens dérisoires, l'astrodroïde repoussait les vagues d'assaillants les unes après les autres... jusqu'à quand ?

*Sean ! Où est Sean ?*

Les capteurs biologiques le localisèrent dans la batterie Sagittaire de la Branche Feu, à l'assaut de laquelle des groupes entiers d'intrus se lançaient sans jamais parvenir à l'écouille... *étrange*. Or, ce qui l'était encore plus s'inscrivait dans l'absence de tout signal de Sean comme entité psychique. Seul ce capteur permettait de détecter les créatures désincarnées, et elles étaient nombreuses en cet instant à bord. Sean était donc physiquement là, mais pas son esprit. Le capitaine aimait s'enfermer dans la batterie Sagittaire, le symbole du Rêve, fruit mythologique des amours de Ixiôn avec Néphélée, une illusion à l'image d'Héra créée par un Zeus jaloux de la cour entreprise par le mortel à son épouse divine. Le centaure né de cette union, du désir de l'homme et du fantasme onirique, est la représentation parfaite de tout l'Univers Imaginaire. Sean n'aimait pas à l'avouer, mais il l'adoptait celui-ci comme son totem secret pour cette seule raison. Surtout dans sa version ailée. Youri savait qu'il avait hésité à baptiser le bâtiment de ce nom... Qu'il se soit assoupi dès le début de la déferlante de l'Imaginaire sur l'espace stabilisé de la Station, à cet endroit même pouvait, symboliquement, provoquer des « retombées » imprévisibles ! Il était un explorateur, un « rêveur » comme disait Sandra. L'absence de sa présence psychique à bord suggérait une projection « ailleurs », mais où ? *Qu'advient-il s'il n'est pas « réintégré » d'ici la fin de la tempête ?*

Encore conscient, bien que distant, Youri perçut l'approche des barges d'assaut en provenance du vaisseau inconnu. Hostile ou pas ? De toute manière, il ne disposait pas des moyens de les empêcher d'aborder. Puis, les navettes arrivèrent à portée de détection de certains de ses scanners. Là, il éclata d'un rire dément... *J'aurais dû m'en douter !*

Némo, aux commandes de la première barge, s'apprêtait à ouvrir le feu sur l'iris qui protégeait l'accès du Dock. À l'instant où il posa le doigt sur la commande de tir, il s'ouvrit de lui-même.

— On nous invite à bord, commenta un apatride.

Les trois barges se posèrent sans obstacle et l'ouverture se referma aussitôt pour pressuriser le volume. Les groupes d'apatrides sous la conduite du capitaine Némo traversèrent la soute déserte

jusqu'au hall d'où s'étiraient trois couloirs. Sur un simple signe de tête de leur capitaine, les groupes s'éparpillèrent chacun dans une direction différente, laissant Némo seul.

Z9 siffla une trille furieuse quand la hache se figea dans son carénage. Il tournoya sur lui-même à grande vitesse pour projeter la créature contre la paroi. Deux autres hommes-animaux indéterminés se jetèrent sur lui quand l'écotille de la Salle de téléportation s'ouvrit sur un groupe d'hommes armés. Aussitôt une pluie de projectiles à haute énergie foudroya les créatures dantesques. L'astrodroïde bipa un son strident et roula jusqu'au tableau de contrôle du téléporteur où il enfonça sa fiche de connexion. Déjà, dans les plots de rematérialisation, de l'énergie s'accumulait pour un nouveau groupe d'envahisseurs. Z9 parvint à neutraliser la console *in extremis*. Les neuf corps de créatures inconnues se pulvérisèrent en un nuage pourpre dans la Salle déjà encombrée de corps.

Avec ses rares capteurs encore en service, Z9 tenta d'identifier les étrangers qui venaient de lui porter secours, mais ils avaient déjà disparu...

Némo découvrit le champ de bataille. Il percevait les échos d'un duel acharné dans une pièce voisine. Les murs étaient lacérés par des armes dont il ignorait tout, le mobilier pulvérisé ou carbonisé jonchait le sol. Il dégaina son Firestorm et avança avec prudence. Au détour d'un couloir, il tomba sur une scène terrible.

Une jeune femme rampait pour fuir son adversaire. Elle était blessée à une jambe et un bras. Dans son sillage, elle laissait une piste sanglante, pourtant, aucun son ne sortait de sa bouche ; ni plainte, ni gémissement, rien...

Debout derrière sa victime, une silhouette obscure emmitouflée dans une ample cape noire tenait levée une lame lumineuse verdâtre. L'homme s'apprêtait à donner le coup de grâce à la jeune femme.

Némo tira.

La décharge de protons arracha son arme des mains de l'assaillant. Celui-ci se tourna vers lui, la lame revint d'elle-même et il fit un pas en direction de Némo. Il tira à nouveau, l'ennemi dévia le projectile avec sa lame. Le troisième tir et le suivant furent également parés.

Puis, quand l'inconnu s'approcha pour frapper de sa lame verte, Némo chassa de son esprit toutes ses émotions et tira de nouveau. Le projectile à proton disparut dans la capuche de la créature... Quelques instants, le corps resta immobile, puis comme si celui-ci s'évaporait, ses vêtements s'échouèrent sur le sol, vides.

Némo s'approcha de la femme avec calme.

— Sean, je ne t'attendais plus, dit-elle.

*La malheureuse est tellement mal que, dans son délire, elle me prend pour un autre*, se dit Némo en s'agenouillant. À cet instant un groupe d'apatrides apparut.

— Némo, secteur nettoyé.

— Bien, passez au reste du bâtiment. Nico, occupez-vous d'elle !

Tandis qu'un des hommes se penchait sur Sandra, les autres disparurent dans le couloir. Némo demanda à la femme :

— Où est la passerelle ?

Elle le regarda avec des yeux étonnés avant de répondre :

— Voyons Sean, tu sais où elle est !

Némo et Nico échangèrent un regard éloquent.

— Vous devez me confondre avec quelqu'un d'autre, dit Némo, pouvez-vous m'indiquer le chemin de la passerelle, s'il vous plaît ?

Le regard hébété, Sandra lui donna l'information demandée.

Némo se retourna et disparut dans le couloir.

Lorsqu'il arriva devant la passerelle, l'écho d'un combat résonnait dans les couloirs. Seul, cerné par une meute de pirates morts-vivants, un corsaire couvert de plaies luttait avec acharnement, indifférent à la mort. Némo ouvrit le feu et pulvérisa quelques pirates fantômes. Un groupe d'apatrides déboula également sur la passerelle et se joignit au combat. Hélas, en provenance du vaisseau fantôme, telles des vagues obstinées, de nouveaux spectres *traversaient* les parois du bâtiment.

Némo laissa ses compagnons contenir l'adversaire et se dirigea vers ce qui lui sembla être la barre.

— Bonjour Némo, je suis Youri, l'IA de la Station. Je me mets à votre disposition.

Le capitaine fut à peine surpris.

— Il vous faut concentrer vos tirs sur le Poulpe Cosmique, c'est lui la véritable menace, commanda Némo.

— Hélas, capitaine, je ne maîtrise pas les systèmes de défenses qui sont sous le contrôle d'une autre entité.

Némo grimaça, puis reprit :

— Ouvrez-moi un canal de communication avec le Nautilus !

— Canal ouvert.

— Nokos, m'entendez-vous ?

— Je vous reçois fort et clair capitaine.

— Vaporisez-moi le vaisseau pirate qui aborde ce bâtiment ! Nous avons besoin de répit ici. Envoyez les Che intercepter les chasseurs ennemis puis concentrez toute l'artillerie sur le Poulpe, je vais tenter de vous obtenir du renfort...

Némo ne finit pas sa phrase. La passerelle s'ébranla comme sous le coup d'un tremblement de terre. Il crut que c'était l'effet des missiles-harpons du Nautilus, puis il constata qu'une salve d'énergie provenant de la Station glissait dans le vide à destination du Poulpe.

— On vous a entendu, dirait-on, commenta Youri.

Némo n'exprima aucune émotion. Il s'écarta de la console et découvrit le corps du corsaire qui se traînait vers la sortie en baissant la tête pour éviter les tirs de protons qui pleuvaient sur les spectres. Le capitaine se tourna vers un de ses hommes :

— Évacuez-moi ce blessé et conduisez-le à Nico !

L'homme se précipita vers Surcouf et le tira hors de danger avant de le hisser sur ses épaules et de disparaître dans les couloirs.

Némo poursuivit sa route, indifférent au combat. Un instant plus tard la Station trembla sous un double frémissement. Le vaisseau fantôme venait de se disloquer sous l'impact des missiles-harpons et la Station venait de délivrer sa seconde salve.

« Capitaine, pouvez-vous venir ? », l'écouteur de Némo vibra de ce message étrange. Ses hommes n'avaient pas l'habitude de requérir sa présence quand elle n'était pas nécessaire. Il se repéra au signal et se dirigea dans le dédale des coursives pour rejoindre le groupe qui l'appelait.

Là, au milieu du couloir, un spectre lumineux de grande taille ayant l'apparence d'un chevalier

médiéval interdisait le passage.

— Éliminez-moi ça ! ordonna Némo.

— Nous avons déjà essayé, nos armes ne lui font rien.

Némo haussa les sourcils et fit un pas vers le fantôme lumineux qui l'arrêta d'un geste impératif :

*Solo doue in mobile est, Nemo. Nautilus in oceos debe voguen.*

Némo écouta le dialecte étrange avec le sentiment perturbant de l'avoir toujours connu. Bien qu'il fût certain, malgré son érudition, de l'entendre parler pour la première fois. Le spectre l'invitait à reprendre l'Océan à bord du Nautilus car le *duo* devait redevenir *solitaire*. Aussi énigmatique que soit la tirade du fantôme, Némo n'y perçut aucune menace, au contraire.

Il s'inclina, salua le spectre et ordonna à ses hommes de le suivre.

De retour à la passerelle, il assista au terme d'une bataille qui monopolisait ses forces depuis des mois et à laquelle il n'aurait finalement pris aucune part. L'escadrille de bio-chasseurs inconnus ayant été éliminée, la nuée de Che harcelait le Poulpe Cosmique de ses canons AP (accélérateur de particules), avec les piqûres continues des armes des barges Harpoons, tandis que les missiles-harpons du Nautilus associés aux tirs redoutables des douze batteries de la Station pleuvaient sur le Monstre. La carapace déchirée, les pseudopodes meurtris, le Poulpe tentait en vain d'affronter ses adversaires.

Une dernière salve conjointe des deux bâtiments mit fin à l'agonie du Monstre.

Le spectacle ne lui arracha aucun sourire de satisfaction. Hélas, l'Univers était peuplé de créatures semblables, ou différentes, toutes aussi dangereuses les unes que les autres, les humains n'étant pas les moins cruels.

— On évacue ! ordonna-t-il.

Aussitôt les apatrides convergèrent vers le Dock et les barges. En passant devant une pièce transformée en infirmerie, Némo se planta devant Nico.

— Tu viens ?

— Non, capitaine, ces blessés ont besoin de moi. Désolé.

— Bonne chance à toi.

Némo s'éloigna sans témoigner pour son ancien compagnon le moindre signe d'humanité. Les apatrides écrivent leur destin jour après jour, en leur âme et conscience, en toute liberté, il ne lui appartenait pas de juger leur choix.

De retour sur la passerelle du Nautilus, Némo reprit le commandement.

— On détecte une onde inconnue, monsieur.

Avant qu'il puisse demander un complément d'information ladite onde s'abattit avec violence sur le Nautilus. La puissance de la force était terrifiante. Némo n'eut pas d'autre choix que de projeter son bâtiment dans le Trou de Ver pour lui épargner des dommages critiques, au risque d'errer dans l'inconnu...

Sean ouvrit l'écotille de la batterie Sagittaire avec un drôle de sentiment, confus et intense. Il sursauta en apercevant le spectre d'un chevalier médiéval, debout dans la coursive, cerné par les corps d'une bonne dizaine d'hommes. Le chevalier se tourna vers lui, se signa à la Cathare et

s'évanouit.

*Grands Dieux ! Mais que s'est-il passé ici ?*

*Toute la Station semblait avoir été un immense champ de bataille. Il en découvrait les reliques sur tout le chemin qu'il parcourut jusqu'à la passerelle. Là, parmi les restes osseux, de nombreux pupitres brûlaient encore.*

*Par la baie vitrée, il contempla, sans y croire, la dépouille monstrueuse d'une créature gigantesque qui flottait dans le vide. Puis, assista à l'insertion d'un vaisseau inconnu dans le Trou de Ver...*

— *Némo ? demanda Yuri.*

— *Némo ? Tu ne me reconnais plus ? Que s'est-il passé ici ?*

— *Sean, c'est toi ?*

— *Qui d'autre ? Alors, c'est quoi ce bazar ?*

— *Une déferlante de l'Imaginaire qui a failli submerger la Stabilisation de la Concession... Tu ne te souviens de rien ?*

— *De quoi devrais-je me souvenir ? Sandra et Spectre, où sont-ils ?*

— *Dans l'infirmerie improvisée au fond du couloir à bâbord.*

Sean se rua dans le couloir et dans ladite pièce. Là, un inconnu était penché sur Sandra et Spectre. Les deux membres de l'équipage, inconscients tous les deux, semblaient bien mal.

— *Comment vont-ils ? Et qui êtes-vous ?*

L'homme se retourna et sursauta.

— *Némo, vous n'êtes pas à bord du Nautilus ?*

Sean dévisagea l'inconnu sans trop comprendre. Quoique... si son «rêve» au sujet du capitaine Némo avait eu lieu durant une Déferlante de l'Imaginaire, il se doutait, un peu, de ce qui avait pu se produire... Car dans l'Imaginaire, c'est bien connu, rien n'est impossible !

Sauf, derrière ce fichu Mur de l'Inimaginable !

\*

\* \*

## Guide des auteurs et illustrateurs (par ordre alphabétique)

### Annick DC

Annick a fait ses études supérieures à l'Académie Royale des Beaux-Arts en Belgique. Dessinant depuis son plus jeune âge, c'est tout naturellement qu'elle s'est orientée vers l'illustration. Elle a participé à plusieurs projets allant de l'illustration de livres à celles de jeux vidéo, en passant par le fanzinat ou le webdesign. Ses opus graphiques ont été publiés notamment dans les Univers d'OutreMnde, Phénix Mag, Khimaira, Machiavelic Children, L'écurie des Shets...

Un de ses derniers travaux en date est l'illustration d'un roman jeunesse avec Gaëlle K. Kempeneers.

Son site, où l'on peut découvrir quelques-uns de ses travaux graphiques : <http://yukisuki.free.fr/index2.htm>

\*  
\* \*

### Nico Bally

Nico Bally est connu sous de nombreux noms, notamment *Nicolas Cranne*. Actuellement, il a un projet photos-musiques-texte avec Peter Bengsten et Lambwool. Il a publié de nombreuses nouvelles un peu partout, toujours très courtes, assez fantastiques/oniriques/contes. Il pratique assez peu les genres marqués (grosse SF, fantasy bien typée, etc.) pour préférer un réel déviant/poétique ou une mythologie douce. Il a longtemps versé dans le sombre (un recueil sortira bientôt pour compiler tout ça) et il se dirige présentement vers un style plus farfelu. Il a également une fâcheuse tendance à user de l'autobiographique, mais il se freine vu que les conséquences sont parfois désastreuses...

Il multiplie aussi les projets à long-terme (BD, pièce de théâtre, collaborations tentaculaires) mais aucun romans en vue. Il puise son inspiration principalement dans ses rêves et la musique (qu'il écoute en permanence). Nico Bally aime le fromage de chèvre et le vin rouge.

#### Publications :

2006

*Le seuil des âmes lasses*, (Nicolas Cranne) Le calepin jaune n° 9

*Crâne maculé*, « La Tour », (Nicolas Cranne) anthologie sous la direction de Sybille Marchetto, Editions Parchemins & Traverses

2005

*Avertissement à qui voudra m'aimer*, le Calepin Jaune, recueil n° 2

*La chute de la famille Edler*, Sable FR

*Quand on veut tout oublier*, Oulifan n° 9

*Je suis né dans plusieurs villes*, Univers & Chimères n°2

*Je suis mort pour plusieurs filles*, Univers & Chimères n°3

*Merci pour vos larmes*, Éclats de rêves n° 4

*Gardiens d'une ombre*, Coprophaneus n° 3

*Mes douces nymphes*, Coprophaneus n° 2

*Les dix vieilles dévoratrices et le mira-culateur*, Le calepin jaune n° 5

2004

*Un animal mort*, Horifique

*À lire*, L'encre des corsaires

*« magie », du verbe « manger »*, Marmite et micro-onde n° 11

*L'absent*, Le calepin jaune n° 3

*Le désastreux destin d'Amandine*, « Marcassin, Martobre n° 23

*Le gardien comesang*, Cycle n° 2

*Ma première compagne*, Parchemins & Traverses n° 1

*Pas de chanson pour Julie*, Univers & Chimères n° 1

*Nous n'écrivons plus*, Luna fatalis n° 9

*Reflejo de arena*, Sable n° 2

2003

*Reflet de sable*, Luna fatalis n° 8

*La petite fée défoncée*, Twice n° 23 & n° 24

*La caída de la casa Edler*, Sable n° 3

## Hors Série

Remake, Revisitage, Fanfic

*La chute de la famille Edler*, Le calepin jaune n° 0  
*L'amour est plus froid que la mort*, Elegy n° 30  
*Malgré les lucioles noires*, Luna fatalis n° 7  
Scintille, Chimères  
*Logique implacable*, Auteurs Sans Fascisme  
*Ce que Narcisse m'a appris*, Luna fatalis n° 6  
*Grille ensevelie*, Ombres et Lumières  
*Mi turno*, Sable n° 1

2002

*Chacun son tour*, Luna fatalis n° 5  
*Toutes les morts ont montré leur visage*, Emblèmes n° 7  
*Ma belle au bois dormant*, Khimaira n° 16  
*Au fond du puits*, Luna fatalis n° 4  
*Neuf fois trois*, Luna fatalis n° 3

2001

*Ataraxie du néant*, (Thébaïde Thébaine) Les Vagabonds du Rêve n° 3  
*La machine à remonter le vent*, Khimaira n° 12  
*Le mangeur de jardins*, Luna fatalis n° 1

2000

*Monsieur Hatecraft*, Underworld n° 3

1999

*La cartomancienne*, Atlantis n° 1  
*Je pensais être un Dieu*, Hors-service n° 5  
*Alcool au volant, pactole au voleur*, Hors-service n° 5

\*  
\* \*

### Bernie

Si Bernie était chevalier, on verrait sur son écu, tout d'abord un ours, qui est la traduction germanique de son prénom et aussi, d'après les mauvaises langues, l'image de son caractère. Il y aurait aussi des fleurs de lys pour Paris et sa région, où il est né et a vécu longtemps, ainsi que des hermines pour la cité des ducs de Bretagne près de laquelle il vit actuellement...

Pour Bernie, réaliser une illustration c'est comme faire une mise en scène, ce qu'il n'a jamais fait, bien que sur plus de quarante ans dans le monde du spectacle il a été, décorateur, éclairagiste, régisseur, avant d'être scénographe...

On peut découvrir les opus de Bernie sur son site : <http://bm3d.free.fr/>

\*  
\* \*

### Cyril Carau

Né à Marseille en 1971, il commence ses premiers opus à l'huile et acrylique vers le milieu des années 80. Il peint en série : les secrets de l'intimité, le rêve du Graal, Univers, Tragiques ou encore les L.U.C. Cyril Carau écrit ses premiers textes à la même époque, c'est seulement à la fin des années 90 qu'il commence à réaliser des films, notamment le Rituel, puis l'Aube rouge des émeutes...

Il s'occupe notamment du site-forum OutreMonde et de sa web-revue Univers.

Simultanément peintre, dessinateur, nouvelliste, romancier, dramaturge, aède, photographe, monteur, cinéaste, scénariste, Cyril Carau abolit toute séparation dans le champ de la création. «*Vomissant l'esthétique de l'art pour l'art qui n'est qu'une façon détournée de servir les différents pouvoirs en place et de facto participer de façon lamentable à la décomposition nihiliste de la société barbare, j'ai souhaité et souhaite encore faire de mon œuvre un acte de guerre politique contre toutes les formes d'asservissements.*»

Un panel représentatif de ses diverses activités est visible sur son site : <http://abstraisme.free.fr/>

### Publications :

2006

*L'En-deça*, dans Univers III d'OutreMonde  
*La Légende Recommencée*, « Contes et Légendes revisités », anthologie sous la direction de Menolly, éditions Parchemins et Traverses.  
*La croisée des chemins*, dans Univers II d'OutreMonde  
Illustration et texte: I&co, dans Univers II d'OutreMonde

«Jupiter et Sémélé» de Gustave Moreau dans Univers I d'OutreMonde  
Travail de secrétariat dans Univers I d'OutreMonde  
Entre la Nuée et l'Obsidium, web-série Les Rejets de l'Obsidium, site OutreMonde.

2005

La trahison du vrai dans le Parchemins & Traverses n°2  
Mars et les hommes sur le forum d'OutreMonde

2004

Les démons et le choix des hommes dans East Side Stories n°6  
En réponse à la phrase dans East Side Stories n°4

On lui doit plusieurs illustrations, notamment le mois d'août pour le calendrier 2006 des Editions 5<sup>ème</sup> saison.  
Une race particulièrement sotté d'Elie Darco, Univers II d'OutreMonde, ainsi que la couverture de ce même numéro.  
Crâne et Masque pour le Calepin Jaune, n° 4.  
Et pour le présent HS : Dawn of the dead philanthropists de Stefan Michel.

\*  
\* \*

### Sebastien Clarac

Historien de formation, Sébastien Clarac extrait dans les incertitudes du passé, les tourments du présent et les rêves de l'avenir une inspiration inépuisable. Depuis 2004 il ose proposer ses créations, après avoir écrit de longues années dans l'ombre silencieuse de sa montagne. Il est plus difficile de l'amener à sortir de sa grotte que de croiser un ours dans les bois. Quoi que, quand il est question de soutenir la cause de l'Imaginaire, il est toujours partant pour un petit voyage.

Ainsi, outre sa participation comme « directeur littéraire » au fanzine en constitution, Station-Fiction de l'Association Chantier Imaginaire, il est question de s'impliquer dans le comité de lecture du webzine « Les Nuits d'Almor », et de collaborer, à une échelle inconnue encore, dans un autre webzine. Ceci pour signaler que dorénavant la rédaction de nouvelles ne sera plus sa priorité, mais bel et bien le roman.

#### Publications :

Cauchemar, « Brins d'Éternité n°2 », Canada/Québec. 2004. À paraître dans « Sable n°6 » sous le titre de *Pessadilla*.  
Ligne de Vie, « Pandémonium n°2 », Canada/Québec. 2004.  
La mare au reflet magique, « Instant du Conte », France, 2004.  
Micha, « collectif Matière grise, Prozirst » 2004, et dans *L'avenir commence aujourd'hui*, « collectif de MDA (Cercle Maux d'Auteurs) », 2006.  
Le pacte de pierre, histoire-fantastique, 3<sup>ème</sup> prix de la nouvelle historique 2004, Tournai (be) Publiée in *Croyance&Magie*, ed Ixcéa, 2005.  
Le naufrage de la Destinée, « Cahier de l'alba n°9 (spécial Rimbaud) », Editions de l'Harmatan, 2005.  
Litena la maudite, histoire fantastique, Univers III d'Outre-Monde

#### À paraître :

Vers Libres, recueil collectif sélection du concours « Tout ce qui est humain est notre » du Secours populaire de la Vienne (87).  
Entre-nous, « Nocturne n°6 » (hiver 2007), Canada/Québec.

Son site : [http://thorismond.club-blog.fr/parole\\_de\\_gascon/](http://thorismond.club-blog.fr/parole_de_gascon/)

\*  
\* \*

### Grégory Covin

Rouannais de trente-et-un ans, Grégory Covin a commencé à écrire des scénarios de jeux de rôles pour s'amuser entre amis. L'appel de Cthulhu, Donjons et Dragons, Torg. Puis, la difficulté de se réunir l'a fait écrire de petites nouvelles, parce que l'envie de raconter des histoires était toujours là. Grégory Covin a suivi des études de psychologie et compte nombre de publications sur des sites Web, ainsi que :

#### Publications :

Des nouvelles :  
En regardant passer le train, Science Fiction Magazine  
Entre les Gouttes, Borderline

## Hors Série

Remake, Revisitage, Fanfic

*Amnésie*, Paris Normandie  
*Summeria*, Le Lecteur du Val  
*Le Jardin d'Eden*, Géante Rouge, spécial Clavène  
*Les Mangeurs des Sables* « Robert E. Howard III - les enfants de Conan », sous la direction d'Emmanuel Collot, Editions Eons.  
*Chambre Froide* Horrificque (à paraître prochainement)

Un roman :  
*Les Enfants de la Nuit*, Editions Roman Perso

\*  
\* \*

### Elie Darco

Dans un minuscule village de Bourgogne, Elie Darco s'évade très tôt dans des livres qui ne sont pas de son âge. Plus portée vers les grands classiques et le polar, elle découvre sur le tard la Fantasy et la Science-Fiction. Océanobiologiste de formation, cette jeune femme de vingt-six ans explore aussi bien les fonds marins que les abysses nés de l'Imaginaire. Elle participe à l'aventure OutreMonde (<http://outremonde.info/>), forum d'écriture en collectif et webzine dans lequel elle est rédactrice et publie ses premiers textes.

Illustratrice occasionnelle pour ce même webzine, elle a signé quelques photomanipulations pour les textes en libre téléchargement et la couverture de Univers 3 d'OutreMonde.

### Publications :

Illustrations :  
Illustration et texte pour *Elgolla un monde sous la mer*, web-série Les Rejetons de l'Obsidium, site OutreMonde.  
Illustration pour *Un petit truc en plus* d'Orcusnf, site OutreMonde.  
Couverture de Univers 3 d' OutreMonde

Nouvelles :  
*Une race particulièrement sotte*, Univers 2 d'OutreMonde.  
*L'Innomée*, « Robert E. Howard III - Les Enfants de Conan », anthologie sous la direction d'Emmanuel Collot.

Site web : <http://eliedarco.free.fr/>

\*  
\* \*

### Fabien Fernandez

Fabien Fernandez dit Fablyrr est un jeune illustrateur approchant doucement de la trentaine. Commencant par un bac en Arts Appliqués au Lycée de Sèvres, sa scolarité s'est arrêtée brièvement en une année de Fac cinéma pour reprendre quelques années plus tard par un BTS en Communication Visuelle. Ces modestes diplômes en poche, il s'est attelé à faire du graphisme le jour - domaine d'activité apportant quelques ressources alimentaires - et illustrateur le soir — une vraie passion qui un jour apportera peut être assez d'argent pour en vivre.

Rôliste depuis maintenant vingt ans, les inspirations de l'Imaginaire de ce genre de loisir se bousculent. C'est pourquoi, il ne précisera que les grandes influences qui ont pavées son développement artistique dans le domaine de l'illustration. A part de nombreux morts comme Delacroix, ou d'autres grand nom comme cela qui constituent une base artistique de référence, dans les vivants on peut compter quelques grands noms de la peinture dont notamment Zao Wou Ki, Sureaud... Dans le domaine de l'illustration et ce qui lui est souvent attaché la bande dessinée, ses influences s'étalent de Sorel, Bilal, Amano, Jason Engel, William O'connor, Miguel Coimbra... en arrivant plus dernièrement vers les sus nommés Sparth ou encore Vincent Dutrait. Aucun de ces artistes n'a vraiment eu d'emprise direct sur ses œuvres mais on peu, comme souvent chez les illustrateurs, en décortiquant des œuvres décelées ici et là des influences légères en technique ou plus modérément en style.

Aujourd'hui il travaille pas mal dans le domaine amateur (Cendres de Sphinx, Solstice, Éclats de Rêves, Univers d'OutreMonde...), semi professionnel mais plus dernièrement le monde dit « professionnel » lui a fait quelques ouvertures sur des thèmes fantastiques (chez AEG, Fantasy Flight Games, ou encore ActuSF...)

Ainsi, parcourant le graphisme, l'illustration, la bande dessinée, la peinture ou les autres supports créatifs du genre, Fablyrr se plaît à rêver un peu que ses réalisations emmènent les spectateurs dans d'autres mondes.

Son site : <http://www.fablyrr.com/>

\*  
\* \*

### Fred Guichen

Fred Guichen est né en 1965, il découvre la SF à l'âge de douze ans avec Fredric Brown. Auteurs de référence : Dick, Sheckley, Wodehouse, Silverberg, Lovecraft, Jean Ray, Cordwainer Smith...  
C'est le père de trois enfants.

#### Publications :

2005

Trois nouvelles publiées en breton : *Al Liamm et Brud Nevez*.

2<sup>ème</sup> prix ex-aequo concours Infini 2005.

1 nouvelle dans « Lanfeust Mag »

2006

2<sup>ème</sup> prix concours Cathares 2006, recueil des nouvelles du concours disponible chez « Rivière Blanche ».

*Les trois filles d'Hécate*, Khimaïra n° 5

#### A paraître :

nouvelle, « Lanfeust Mag ».

nouvelle, « Phenix Mag ».

nouvelle, « Horrificque ».

\*  
\* \*

### Sébastien Juillard

Agé de vingt-neuf ans, Sébastien Juillard a toujours plus ou moins caressé l'espoir d'écrire de façon régulière un jour, mais il a dû vaincre d'abord une sorte d'appréhension. Aujourd'hui, il travaille trois heures au moins sur son PC, en essayant de ne pas trop se poser de questions. Il laisse le plaisir prendre le dessus.

A part l'écriture ? Il lit un ou deux romans par semaine et fait encore quelques parties de jeu de rôles même si l'âge béni de l'adolescence est loin derrière désormais. C'est essentiellement sa vie de couple qui occupe le centre de sa galaxie. Il s'adonne également à la harpe celtique.

Question littérature, il sort de la fantasy et de la SF pour lorgner du côté des oeuvres contemporaines japonaises et de la philosophie.

Question écriture, il a commencé par des fan-fics histoire de me faire la main et il a pondu quelques gros morceaux dont il garde un bon souvenir. J'ai également contribué au fanzine « Les Songes d'Oberon » en rédigeant un article sur l'aventure maritime des Vikings, intitulé *Les chevaucheurs d'écume*.

Sur OutreMonde on peut déjà lire sa nouvelle *Death Doll Blues*.

\*  
\* \*

### Valérie Larouche

Valérie Larouche a toujours eu cette passion pour les arts. Née, par un très chaud après-midi de mai, d'un père mélomane et d'une mère douée pour le dessin, elle héritait de leur amour et de leur créativité artistique. À quatre ans, elle apprenait à chanter, carrière qu'elle envisagera toute son enfance et son adolescence, rêve qui ne se dissipera jamais complètement. Mais vivant avec une santé fragile que malmènerait le métier si exigeant de chanteuse, l'adolescence se tourne vers d'autres formes d'expression. À douze ans, elle extériorise, sur papier pour la première fois, sa douleur issue de la mort de son grand-père. Elle écrira d'abord des poèmes à la demande de sa famille pour certaines occasions avant de se lancer par plaisir et par défi dans la fiction. Apprivoiser les mots, donner naissance à des personnages et créer des mondes deviendra vite une réalité pour elle, voire un besoin. Au collège, ses amis se réuniront à la cafétéria durant l'heure de lunch pour lire les pages ajoutées à son scénario, écrites à la main durant les heures de cours (eh! Oui, Valérie était une élève douée mais pas très assidue). Parfois, l'auteur s'asseyait au bout de la table et écrivait à mesure que les pages précédentes volaient de main en main entre ses camarades. Elle écrira un premier roman à dix-huit ans qui ne trouvera malheureusement pas preneur chez les maisons d'édition, triste rejet que subira son second roman trois ans plus tard de même que ses nombreuses nouvelles.

À vingt-quatre ans, *Histoires de Science* est sa première nouvelle publiée.

Quant au dessin, celui-ci fera son entrée dans la vie de Valérie vers l'âge de seize ans alors que, pour passer ses soirées, elle visitait sa cousine illustratrice de mangas avec qui elle dessinait durant des heures. Ses premiers dessins seront des copies d'images des différents personnages des films d'animation de Disney. Ce n'est que vers vingt-deux ans que Valérie trouvera enfin le courage de donner vie aux images qui lui occupent l'esprit et définira lentement son style entre l'horreur et la fantasy avec une touche de manga, héritage de ses soirées d'avant.

On lui doit la belle illustration de *Death Doll Blues* de Sébastien Juillard

Son site : <http://lantre-fee.endoftheinternet.org/>

\*  
\* \*

### Alain Mathiot

Alain Mathiot est un des plus grands graphistes de notre époque, un artiste au génie démentiel, à l'imagination sans limite, on peut voir en lui une sorte d'enchanteur du macabre, un médecin légiste de l'horreur, un créateur qui sait parler au-dedans de notre âme.

Né à Epinal en 1978, Alain Mathiot a fait les beaux arts d'Epinal puis ceux de Metz. Il a exposés quelques-unes de ses oeuvres dans cette région (Fantastic'arts notamment.)

Illustrateur de nombreuses revues et fanzines/wezbzines, il a dernièrement fait la couverture du roman de Alain Mathiot est également le réalisateurs/concepteurs de films d'animation.

Sa galerie chez néophyction : [http://neophyction.org/dessinateurs/alain\\_mathiot/fiche.php](http://neophyction.org/dessinateurs/alain_mathiot/fiche.php)

Et chez deviant art : <http://al1.deviantart.com/>

\*  
\* \*

### Stefan Michel

Stefan Michel, nom étrange qui correspond à un drôle d'hurluberlu, pour sûr. Evidemment, vous vous doutiez bien qu'il y avait d'un côté une vodkaophile, de l'autre un froggies. Mais vous ne saviez pas que l'une était mormone, l'autre taoïste. Elevé par une tribu sauvages de bonobos alpin, son destin semblait incroyable. Et évidemment, de ce mélange improbable naquit un goût immodéré pour l'exotisme, le voyage, le loufoque. Après un Bac W au lycée Zzzzz (comme le bruit qu'il faisait en dormant en cours), il est devenu VRP international. Entendant parler du réchauffement planétaire, il a apporté des frigos au pingouins du pôle nord. Mais, le nez gelé, il est parti vendre des dromadaires à des bédouins qui se baladaient déjà en 4x4. Lassé par ces horizons monotones, il est parti vendre des râpes à fromage chez les tribus cannibales de Papouasie, avant de se décider pour l'escalade du Kilimandjaro avec une pancarte publicitaire pour un dentifrice canin sur le dos. Mais usé par cette vie de bohème, il s'est reconverti dans le piratage électronique, sponsorisé par les meilleures agences de pub. Ils s'inscrivait sur les forums, floodait à fond, donnait des liens vers des sites pourris et spamait avec entrain les boîtes aux lettres. Poursuivi par Interpol pour avoir spammé la BaL d'un président américain avec une pub pour un coran en peau de crocodile, il a été banni ad vitam aeternam de tous les FAI du monde, sauf par un petit fournisseur bien sympa installé en patagonie. Avec un chanteur froggies mauvais contribuable, il est son seul client. Et comme personne ne voulait de lui, il a établi son QG de campagne dans une boîte gmail, c'est Stefan Michel, le clodo du net.

Voilà, doit-on préciser que ce n'est que l'entière et exacte vérité ?

\*  
\* \*

### Nathy

Nathy est une infographiste qui vit à Montluçon. Créatrice d'illustrations en 2 et 3D. Affiches, chartes graphiques, logos sont ses domaines de prédilections, sans pour autant rechigner à en explorer d'autres. Ainsi, elle utilise ses softs favoris que sont Photoshop, Illustrator, Carrara, Poser et Bryce. Sans en oublier, bien sur, les divers outils rigoureusement nécessaires à l'exercice de son métier...

Nathy a pu faire découvrir quelques-uns de ses travaux à l'occasion de plusieurs expositions dans différentes villes de France avec les Gondras Ferd'Ans un groupe d'artistes numériques. Mais aussi les illustrations d'un scénario qui hélas ! n'a pas dépassé le stade de l'étude. Le magazine Unexplained lui a confié la réalisation de plusieurs couvertures de leur fanzine, de même que la web-revue Univers sur OutreMonde. La communauté Subposerforum l'a associé à la mise en page de leur calendrier. A son actif, encore, la charte graphique du site Image-in-air3D. où on peut admirer une bonne partie de ses créations.

Ses thèmes de prédilection de Nathy sont : le Fantastique, l'Heroic-fantasy, le Cyber-Erotisme (très soft) et une pincée de SF

Site web : <http://lunathyque.info/joomla/index.php>

Blog : <http://procreatys.lunathyque.info/blog/index.php>

\*  
\* \*

### Romain Protat

Après une enfance sans histoires malgré les dires du procureur, plusieurs expériences infructueuses ont conduit l'éducation nationale et Romain à se séparer d'un commun accord.

Depuis, il a vainement tenté de s'engager dans la marine marchande, de déjouer un complot international, d'arrêter de fumer, de monter un meuble Ikéa, de se faire remarquer et de découvrir une forme de vie extra-terrestre.

## Hors Série

Remake, Revisitage, Fanfic

N'arrivant à rien faire de tout cela, il s'est dit que le show business serait moins fatiguant et surtout plus lucratif.  
Au bout du compte, il avoue lui-même : « Je me suis trompé. »  
D'après son analyste il est sain d'esprit, d'après son banquier il ferait bien de trouver un analyste moins cher et d'après sa mère il devrait manger un peu plus.  
Le reste n'est que pure invention de la presse à scandale.

### Publications, activités scénaristiques et diverses :

2006

*Star Trek... ou presque*

Détournement de la série Star Trek avec les voix de Kad et Olivier pour les 40 ans de la série. (18')

Diffusion sur Sci-Fi.

Auteur-Réalisateur.

2005

*Les Jumeaux*

Pilote programme court pour Canal + (7X1'30)

Auteur.

*Une Vie de Rêves*

Long-métrage d'Olivier Baroux (Kad et Olivier). Fidélité Production.

Co-Scénariste.

2004

*Vampire Cheerleaders From Outer Space*

Long-métrage de Richard Johnson. Game Production.

Scénariste.

2003

*Borderline*

Court-métrage de Jessica Haussner.

Scénariste.

2003

*Mady m'a dit* (diffusion Canal J.)

Série pour enfant (26X4').

Scénariste.

2002

*Calvaire*

Long-métrage de Fabrice Du Welz.

Co-scénariste.

Sélection Semaine de la Critique Cannes 2004. - Prix Très Spécial 2004.

Sélections 2005 : Toronto Film Festival / Brussel Cinédécouvertes Film Festival / L'Étrange Festival / International Film Festival Rotterdam / Alès Film Festival / Transilvania International Film Festival / ERA New Horizons Film Festival / Cinemanila International Film Festival / Espoo Film Festival, etc.

Prix de la Critique Internationale, Prix Première et Prix du Public au Festival du Film Fantastique de Gérardmer 2005. – Méliès d'argent au Festival du Film Fantastique d'Amsterdam 2005.

2001/02

*Making Of* (Diffusion Canal +)

Co-créateur d'une sitcom avec Hervé Eparvier et Kad et Olivier.

Co-scénariste (6x26').

2001

*Les Héritiers du Santaguay*

Pilote programme court pour France 2 (3X10').

Co-créateur / co-auteur avec Hervé Eparvier et Kad et Olivier.

2000/01

Kad et Olivier

Editos et sketches pour La Grosse émission II (Comédie !).

Roman photo publié dans le magazine Entrevue.

So What Now / Canal J / TiJi

Campagnes de publicité presse et télévision pour Canal J et TiJi.

## Hors Série

Remake, Revisitage, Fanfic

Concepteur rédacteur (So What Now).  
Créateur du nom de la chaîne TiJi (chaîne pour enfants).

2000

*Fallait pas l'inviter...* (diffusion Canal +)  
Auteur pour Michel Muller.

1999

*Quand on est amoureux, c'est merveilleux...*

Court-métrage de Fabrice Du Welz.

Co-scénariste / Conseiller artistique.

1er prix au festival « De Nevers à l'Aube » 1999, Grand prix du Jury au Festival du Film Fantastique de Gérardmer 2001.

1998

*Un pavé dans la mire*

Court-métrage de Bruno Piney.

Co-scénariste.

1997-98

Canal+

Auteur de sketches pour Nulle Part Ailleurs.

1995-97

Canal+

Auteur de sketches pour La Grande Famille.

### Nouvelles (entre autres)

*Une part d'infini*, « Aime moi encore », recueil collectif. Editions Nicolas Philippe. Prix Nouvelle au Pluriel 2003. Adaptation théâtrale et radiophonique.

*Un grand bol d'air*, « Parfums », recueil collectif. Editions Luce Wilquin. Prix RTBF de la nouvelle 2003. Adaptation radiophonique pour La Première (radio belge).

*Le soldat perdu*, Prix de la nouvelle 2003 au Festival du Film Fantastique de Bruxelles.

*Déchaîné*, « L'Enfer Me Ment », recueil collectif. Editions aNTIDATA. (2004)

*Exvasion*, « Morphéine », recueil collectif. Editions aNT IDATA. (2005)

\*  
\* \*

## Syven

Syven, mariée, un chat, rédacteur technique, bientôt un enfant, réside dans le Finistère Nord, contrée fertile à l'imagination. Si la lecture ruine cette femme, l'écriture, cet exigeant complice, a fait main basse sur son temps libre.

Syven affectionne les littératures de l'imaginaire, en particulier la fantasy et le fantastique. Sur sa table de travail, outre quelques nouvelles, patientent quelques romans... Ainsi, au gré de sa plume naissent des mondes qu'elle vous invite à découvrir sur son site : <http://syven.over-blog.com>

Une autre de ses activités favorites consiste à sauter de nénuphar en nénuphar dans une mare de corrections, en compagnie de batraciens aussi préoccupés qu'elle par la qualité de leurs romans. Si comme eux vous aimez la SFFF, elle vous invite à les rejoindre à l'adresse suivante : <http://www.cocyclics.org>

### Publications :

*Les Cloches du Sitob*, Eclats de rêves n°5

*La Marche des dragons*, « Contes et Légendes revisités », anthologie sous la direction de Menolly, éditions Parchemins et Traverses

### A paraître :

*Pour les hommes*, Lycanthrope, collectif Alfes Blancs

*Bazabel Airlines*, Notes de Merveilles

*Au Sortir de l'ombre*, Nocturne

\*  
\* \*

## Tiger-222

Tiger-222 est un jeune infographiste amateur qui opère depuis presque 2ans. Attiré par les arts visuels, la peinture, la sculpture, le cinéma et surtout la 3D ! Tiger-222 plonge fin 2004 dans le grand bassin des arts numériques ; autodidacte, l'apprentissage n'est pas facile, surtout qu'il ne s'est pas encore défini un domaine particulier où percer. Il œuvre aussi bien dans la 2D que la 3D, ayant une légère préférence pour la peinture digitale.

Tiger-222 trouve son inspiration dans les réalisations de mangakas comme ceux de Yukito Kishiro, créateur de Gunnm, dans le cinéma avec des films comme Backdraft, Gladiator ou Final Fantasy, dans ses lectures et sa vie de tous les jours. Pour ce qui est des lectures, il a une nette préférence pour la SF, la Fantasy et l'Horreur-Policier. Dernièrement, il a illustré des poèmes de Kaliom Lud, il travaille sur un portait 3D d'un personnage de Backdraft, sur une illustration de carte virtuelle sur le thème de l'anniversaire, sur une autre pour un Challenge en équipe et enfin sur un mélange 2D/3D pour un concours touchant aux Fables de La Fontaine. Son souhait est de travailler en tant qu'infographiste dans l'illustration ou la publicité et le design.

### Publications :

Illustration pour *Mars et les hommes*, site OutreMonde  
Illustration pour *Pluie de cendres*, site OutreMonde  
Illustration pour *Les Barbares*, «Univers III d'OutreMonde»

Son site : <http://xpression.123.fr/>

\*  
\* \*

## Magali Villeneuve

Née en 1980 à Bordeaux, résidant actuellement dans les Vosges, Magali Villeneuve suit deux ans de cours d'arts plastique et d'approfondissement avant de tenter le concours d'assistant animateur de l'école des Gobelins. Reçue aux écrits mais rappelée par une certaine réalité financière, elle ne peut continuer. C'est finalement un an plus tard en s'installant près de Nancy que Magali se lance dans une carrière d'illustratrice. Passionnée de lecture, le cycle de *La roue du temps* de Robert Jordan a été la source d'inspiration de nombreux opus graphiques. Forte d'avoir su apprendre d'elle-même ses techniques, de cultiver un style personnel, de se servir de sa sensibilité pour exhumer le cœur d'un texte et d'être très exigeante dans son travail, Magali Villeneuve a mis son art au service des webzines, des fanzines... Elle travaille actuellement pour des jeux de rôles, pour le design de site Internet et bien sûr avec des maisons d'édition.

Son site où l'on découvre son portfolio : <http://mwilleneuve.over-blog.com/>

### Publications :

Illustration pour *La chambre*, « Eclats de rêves n° 8 ».  
Illustration pour *Le chaudron du diable*, « Eclats de rêves n° 8 ».  
Couverture de « Eclats de rêves n° 8 ».  
Illustration pour *Bonne année*, « Solstice d'été » des éditions 5<sup>ème</sup> saison.  
Illustration pour *Forget me not*, « Univers 2 » d'OutreMonde.  
Illustration pour *La voûte céleste est une passoire*, « Univers 2 » d'OutreMonde.  
Illustration Arthur, recueil « Une Nuit en Brocéliande » de Guy Boulianne.  
Illustration La Fée de l'Eau, recueil « Une Nuit en Brocéliande » de Guy Boulianne.  
Illustration La Licorne, recueil « Une Nuit en Brocéliande » de Guy Boulianne.  
Illustration L'Archer, recueil « Une Nuit en Brocéliande » de Guy Boulianne.  
Quatrième de couverture Morgane, recueil « Une Nuit en Brocéliande » de Guy Boulianne.  
Illustration pour *Dunsinane*, « Eclats de rêves n° 9 ».  
Illustration pour *Litena la maudite*, « Univers n° 3 » d'OutreMonde.  
Illustration pour *L'urbaniste*, « Solstice d'automne » des éditions 5<sup>ème</sup> saison.

### A paraître :

*Furiae*, illustration lauréate du concours de couverture pour l'anthologie « Esprits Mutants ».  
*Vocation et Histoire de l'Ouest*, illustrations pour l'anthologie « Esprits Mutants ».  
Aquarius, couverture de « Eclats de rêves n° 8 ».  
The Spell, illustration du mois de Janvier du calendrier 2007 des éditions 5<sup>ème</sup> saison.  
Elaboration du logo et de la charte graphique des éditions Cezame  
Design et illustration du site de l'auteure Nathalie Dau

\*  
\* \*

## Hors Série

Remake, Revisitage, Fanfic

### Nicolas B. Wulf

Barde et conteur de vingt-six ans, Nicolas B. Wulf vit depuis sa plus tendre enfance en contrée normande où il consacre une grande partie de son temps libre à mitonner ses écrits, depuis une dizaine d'années. Si la fantasy demeure son ingrédient favori, assaisonner ses récits de fantastique, leur donner la saveur du conte ou les relever d'un soupçon de cyberpunk ne lui coupe pas l'appétit. Sans oublier ces vers qu'il façonne avec patience, la poésie demeurant un de ses artisanats favoris.

Mais derrière le masque de l'écrivain sommeille un être diabolique, gardien des arcanes mathématiques. Une seconde nature qu'il cherche à garder au plus profond de lui-même chaque fois qu'il prend la plume...

Depuis quelques mois, il s'est enfin décidé à partager ses écrits, qui pour la plupart peuvent être lus dans *Les Chroniques de Noghaard*, qu'il tient à jour quotidiennement : <http://chroniquesnoghaard.over-blog.com/>

Et il ne désespère pas de terminer un jour son premier roman...

### Publications :

*Sweet River*, Marmite & Micro-Onde n°15

*Anima*, Itinéraires n° 2 Éditions les Chemins de l'Aube

*Sanctuaire*, Itinéraires n° 2 Éditions les Chemins de l'Aube

*Un héros de légende*, Itinéraires n° 2 Éditions les Chemins de l'Aube

### A paraître :

*Esprits Racines*, Phénix Mag : Anthologie sur les Pirates

\*  
\* \*

### Hors Série OutreMonde n°1, spécial « Remake, Revisitage, Fanfic »

Janvier 2007 (revue apériodique)

<http://outremonde.info> - [contact@outremonde.info](mailto:contact@outremonde.info)

Rédacteur en chef : *Cyril Carau*.

Conception de la maquette : *Julien Louisandre*.

Couverture : *Alain Mathiot*.

Auteurs : *Romain Protat, Sébastien Juillard, Grégory Covin, Nicolas B. Wulf, Fred Guichen, Nico Bally, Syven, Stefan Michel, Valérie Larouche, Sébastien Clarac*.

Illustrateurs : *Fabien Fernandez, Annick DC, Valérie Larouche, Elie Darco, Bernie, Magali Villeneuve, Cyril Carau, Tiger-222, Nathy*.

Relecture et corrections : *Havelock, Elie Darco et Cyril Carau*.

Remerciements : *Tous les membres d'OutreMonde et toutes les personnes sans qui ce numéro n'existerait pas.*

Les textes et les dessins sont la propriété exclusive de leurs auteurs.